00099815

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

OEUVRES

DE

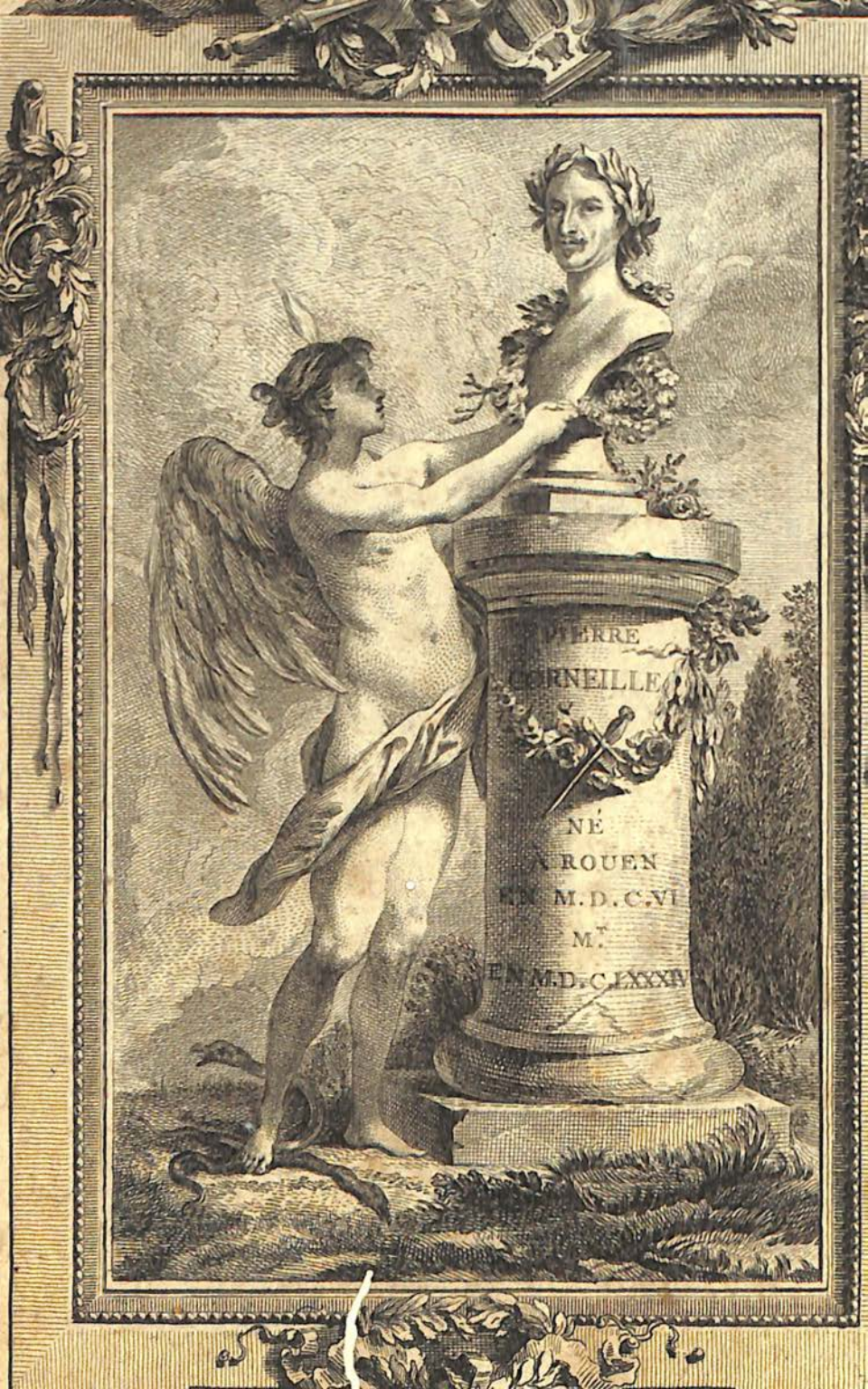
P. CORNEILLE.

Cette édition se trouve à Paris,

Chez le citoyen Palissot, éditeur, et l'un des conservateurs de la bibliotheque publique des Quatre-Nations;

Et chez P. Didot l'aîné, imprimeur du Sénat-Conservateur, au palais des sciences et arts, galeries n°. 3.

00099815


PIERRE
CORNEILLE
NÉ
A ROUEN
M. D. C. VI
M.T
M.D.C.LXXXIV

OEUVRES

DE

P. CORNEILLE,

AVEC LE COMMENTAIRE DE VOLTAIRE
SUR LES PIECES DE THEATRE,

ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES SUR CE COMMENTAIRE,
PAR LE CITOYEN PALISSOT.

ÉDITION COMPLÈTE,

DÉDIÉE AU PREMIER CONSUL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

TOME PREMIER.

99815

Vol I

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ASIATIC SOCIETY

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
AU PALAIS DES SCIENCES ET ARTS.

AN IX (1801.)

Fic
842.4
Cor|neu
99815

AU GÉNÉRAL

BONAPARTE,

PREMIER CONSUL

DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

CITOYEN PREMIER CONSUL,

En me permettant de placer votre nom à la tête de cette nouvelle édition de celui de nos poëtes qui a le plus dignement célébré les héros de l'ancienne Rome, et qui n'eût pas cherché ses modeles si loin, s'il eût été notre contemporain, vous remplissez à-la-fois le vœu

de la nation, qui juge que cet hommage ne pouvoit s'adresser qu'à vous, et le vœu que Corneille lui-même auroit formé.

Eh! quel nom pouvoit s'allier sous des rapports plus brillants à celui de ce grand poëte, que le nom du jeune héros qui a relevé les destinées de la France, et à qui l'Europe sera redevable d'une paix conquise par ses victoires, et couronnée de ses lauriers! quel autre eût pu m'offrir une occasion plus heureuse d'associer le génie au génie, et la gloire à la gloire!

Salut et respect.

PALISSOT.

Paris, 10 nivose, an IX.

IDÉE SOMMAIRE
DE CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Il manque à notre littérature, j'ose dire même au vœu de la nation, une édition complète des œuvres du grand Corneille; et tandis que nous avons vu prodiguer, de nos jours, à des écrivains que cette magnificence ne sauvera pas de l'oubli, tout ce que le luxe typographique peut avoir de plus élégant, n'est-il pas d'une inconséquence bien étrange que le créateur d'un de nos plus beaux arts n'ait pas encore été honoré, dans sa patrie, d'une édition digne de sa gloire?

Celle qu'en donna Voltaire à Geneve, en 1764, précieuse, à beaucoup d'égards, par les remarques dont elle fut accompagnée, ne contient que les pieces de théâtre, et ne répondit d'ailleurs ni par le mérite de la correction, mérite qui ne peut être suppléé par aucun ornement, ni par la beauté de l'exécution, aux espérances que le public en avoit conçues. Les fautes y sont très fréquentes; et Voltaire lui-même, par une espece d'autorité arbitraire qu'il n'étoit pas en droit de s'arroger sur le texte de Corneille, se permit de l'altérer, non seulement en y rétablissant d'anciennes leçons que Corneille avoit cru devoir corriger, mais des scenes

entieres, et jusqu'à des personnages qui avoient disparu depuis long-temps des éditions avouées de l'auteur.

L'ordre des matieres n'y fut pas plus respecté. On vit avec surprise les ouvrages de la jeunesse de Corneille, qui devoient naturellement précéder ceux de son âge mûr, rejetés aux derniers volumes. Ces fautes s'aggraverent encore dans des éditions postérieures, surchargées de nouvelles remarques, et qui furent encore moins soignées. On y trouve la tragédie de Cinna placée avant celle des Horaces, qui parut immédiatement après le Cid. Voltaire pouvoit-il se dissimuler qu'en intervertissant ainsi l'ordre des matieres, il déroboit à-la-fois aux lecteurs, et les progrès de l'art, si intéressants à observer à l'époque de sa création, et l'histoire non moins intéressante du génie de Corneille?

Malheureusement cette distribution vicieuse n'est pas le défaut le plus essentiel de l'édition de Geneve. Il faut l'avouer, le commentaire de Voltaire, qui devoit être et qui est en effet ce qu'elle a de plus recommandable, n'est pas lui-même exempt de reproche. A des remarques d'un goût exquis, et telles qu'on devoit les attendre de sa main, il mêla souvent des critiques si minutieuses, qu'on les prendroit plutôt pour les scrupules d'un grammairien, que pour les observations d'un grand poëte.

Parmi ces critiques de détail, qu'il a prodiguées sans ménagement, il en est qui ne peuvent être attribuées qu'à l'inadvertance ; il en est de moins excusables, soit parcequ'il y regne un ton d'ironie très déplacé dans un commentaire de Corneille, soit parceque la plupart se réduisent à de pures chicanes si peu dignes de lui, qu'on seroit tenté de croire qu'il n'a pu les faire sérieusement : mais il en est d'autres si évidemment injustes qu'elles l'ont fait soupçonner d'avoir voulu rabaisser le grand nom de Corneille. Quelque invraisemblable que m'ait toujours paru ce soupçon, cependant on ne peut s'empêcher de convenir qu'il en a fourni le prétexte à ses ennemis, par une foule d'expressions peu mesurées, et qui sembleroient avoir été dictées par l'humeur.

Enfin ce commentaire, si précieux dans quelques unes de ses parties, mais si négligé dans d'autres, et auquel, sans doute par le peu d'attrait que devoit avoir pour lui ce genre de travail, Voltaire n'attacha jamais beaucoup d'importance, renferme encore quelques paradoxes d'autant plus essentiels à discuter qu'ils tiennent aux principes de l'art même, et qu'ils pourroient égarer de jeunes gens à qui l'éclat de son nom en impose.

Vivement frappé de ces inconvénients, j'ai entrepris et achevé le plan d'une édition où se trouveront réunis tous les ouvrages de Corneille, et

que j'ose regarder comme une édition classique. Le texte y sera rendu à toute sa pureté, l'ordre des temps exactement suivi; l'orthographe même de l'auteur, ou du moins celle du siecle de Louis XIV, défigurée dans l'édition de Geneve par une orthographe plus moderne, et qui n'est pas encore généralement adoptée, y sera rétablie comme une convenance qu'il eût fallu respecter. Le commentaire de Voltaire y sera joint en entier, mais avec des notes qui en releveront les erreurs. C'est la partie la plus importante de mon travail, et celle à laquelle j'ai donné le plus de soin. On y verra combien j'ai tâché de concilier tous les égards qu'on doit à Voltaire, et le respect dont rien ne peut dispenser envers Corneille.

L'édition ne contiendra pas plus de douze volumes: c'est ce que contenoit celle de Geneve; mais elle aura sur elle l'avantage d'être complète; et véritablement, parmi les ouvrages de l'auteur qui sont étrangers au genre dramatique, il n'en est point qui ne portent plus ou moins l'empreinte de son génie. Loin de déparer cette collection, le soin que j'ai pris de les recueillir ne la rendra donc que plus précieuse aux yeux de ceux qui savent combien de fautes peuvent être rachetées par un trait sublime. Mais dans l'état de langueur où se trouve réduit le commerce de la librairie,

cette entreprise auroit besoin d'être encouragée, du moins par un certain nombre de souscriptions.

J'ose les demander au nom de Corneille, et les attendre d'une nation généreuse à qui les ressources ne manquent jamais quand on lui présente des objets de gloire. En est-il un plus digne d'elle que de concourir au succès d'une édition qui réunit, pour la premiere fois, tous les ouvrages d'un de ses plus grands hommes? La France ne feroit-elle pas une fois pour Corneille ce que l'Angleterre a fait avec tant d'éclat et de solemnité en faveur de Shakespear? que dis-je? nous ne sommes plus au temps où Corneille appartenoit exclusivement à la France; il appartient aujourd'hui à l'Europe entiere, qui jouit de ses chefs-d'œuvre, et où son nom n'est pas moins révéré que dans sa patrie. Eh! quelle nation, pour peu qu'elle soit animée du sentiment de la gloire, ne s'empressera pas d'accueillir une entreprise qui n'est qu'un hommage rendu au génie!

J'ose compter encore (et ma confiance ne sera pas trompée) sur toute la faveur d'un gouvernement ami des arts. Lui seul, par un moyen très simple, peut donner au débit de cette intéressante collection l'essor le plus rapide, en la mettant au rang des prix qui se distribuent chaque année dans les écoles centrales de Paris ou des départements.

Il sait que les beautés de Corneille sont d'un genre mâle et sévere, qui ne tend qu'à élever l'ame, et nullement à amollir ou à corrompre les mœurs; que par conséquent il n'est pas d'ouvrages qui méritent plus que les siens de faire partie de l'éducation nationale. Il n'en est point aussi de plus propres à former le goût des jeunes éleves, en leur offrant à-la-fois les remarques savantes de Voltaire, et celles qu'une critique judicieuse a dû leur opposer, quand elles semblent s'écarter de la vérité, ou du respect dont la grande réputation de Voltaire ne le dispensoit pas envers l'homme supérieur qui lui a servi de maître et de modele.

N. B. Dans tous les volumes, les remarques de Voltaire seront indiquées par des chiffres; celles de l'éditeur, par des astérisques.

VIE

DE P. CORNEILLE,

PAR

BERNARD LE BOVIER DE FONTENELLE,

SON NEVEU.

PIERRE CORNEILLE naquit à Rouen, en 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts en la vicomté de Rouen, et de Marthe le Pesant. Il fit ses études aux jésuites de Rouen, et il en a toujours conservé une extrême reconnoissance pour toute la société. Il se mit d'abord au barreau, sans goût, et sans succès. Mais une petite occasion fit éclater en lui un génie tout différent; et ce fut l'amour qui la fit naître. Un jeune homme de ses amis, amoureux d'une demoiselle de la même ville, le mena chez elle. Le nouveau venu se rendit plus agréable que l'introducteur. Le plaisir de cette aventure excita dans Corneille un talent qu'il ne connoissoit pas; et sur ce léger sujet il fit la comédie de Mélite, qui parut en 1625. On y découvrit un caractere original; on conçut que la comédie alloit se perfectionner; et sur

la confiance qu'on eut (1) du nouvel auteur qui paroissoit, il se forma une nouvelle troupe de comédiens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne la plupart des gens qui trouvent les six ou sept premieres pieces de Corneille si indignes de lui, qu'ils les voudroient retrancher de son recueil, et les faire oublier à jamais. Il est certain que ces pieces ne sont pas belles; mais, outre qu'elles servent à l'histoire du théâtre, elles servent beaucoup aussi à la gloire (2) de Corneille.

---

(1) Comme on a promis des notes grammaticales, il est juste d'observer que la *confiance du nouvel auteur* est une faute de langue (*). On a de la confiance en quelqu'un, dans le mérite et les talents de quelqu'un; mais non pas *du* mérite et *des* talents. On a de la défiance *de*, et de la confiance *en*. Cette remarque est pour les étrangers; ils pourraient être induits en erreur par cette inadvertance de M. de Fontenelle, qui écrivait d'ailleurs avec autant de pureté que de grace et de finesse.

(2) Ce qu'on ne peut lire ne peut guere servir à la gloire de l'auteur. La gloire est le concert des louanges constantes du public. Deux ou trois littérateurs qui diront d'un ouvrage mauvais en soi, Cet ouvrage était bon pour son temps, ne procureront à l'auteur aucune gloire. Corneille n'est point un grand homme pour avoir fait de mauvaises comédies, bien moins mauvaises

(*) Voltaire n'auroit-il pas pris une faute d'impression pour le véritable texte de Fontenelle? Nous avons sous les yeux une édition de cette vie de Corneille, et nous y lisons, *la confiance qu'on eut au nouvel auteur. Dans le* nouvel auteur seroit sans doute plus régulier; mais *du* nouvel auteur eût été si peu françois, qu'on ne peut supposer que, même par inadvertance, Fontenelle se fût exprimé ainsi.

Il y a une grande différence entre la beauté de l'ouvrage et le mérite de l'auteur. Tel ouvrage qui est fort médiocre n'a pu partir que d'un génie sublime; et tel autre ouvrage qui est assez beau a pu partir d'un génie assez médiocre. Chaque siecle a un certain degré de lumieres qui lui est propre : les esprits médiocres demeurent au-dessous de ce degré; les bons esprits y atteignent; les excellents le passent, si on le peut passer. Un homme né avec des talents est naturellement porté par son siecle au point de perfection où ce siecle est arrivé; l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusque-là. Mais s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne, il ne s'appuie que sur ses propres forces, il devient supérieur aux secours dont il s'est servi. Ainsi deux auteurs, dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses ouvrages, sont néanmoins égaux en mérite, s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siecle. Il est vrai que l'un a été bien plus haut que l'autre, mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force, c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison, de deux auteurs, dont les ouvrages sont d'une égale beauté, l'un peut être un homme fort médiocre, et l'autre un génie sublime.

---

que celles de son temps, mais pour avoir fait des tragédies infiniment supérieures à celles de son temps, et dans lesquelles il y a des morceaux supérieurs à tous ceux du théâtre d'Athenes. (*)

(*) Cette remarque de Voltaire n'affoiblit pas ce qu'il y a de solide et de très vrai dans le raisonnement de Fontenelle.

Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même ; mais pour juger du mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siecle. Les premieres pieces de Corneille, comme nous avons déja dit, ne sont pas belles : mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. Mélite est divine, si vous la lisez après les pieces de Hardy, qui l'ont immédiatement précédée. Le théâtre y est sans comparaison mieux entendu, le dialogue mieux tourné, les mouvements mieux conduits, les scenes plus agréables ; sur-tout, et c'est ce que Hardy n'avoit jamais attrapé, il y regne un air assez noble, et la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusque-là on n'avoit guere connu que le comique le plus bas, ou un tragique assez plat ; on fut étonné d'entendre une nouvelle langue.

Le jugement que l'on porta de Mélite fut que cette piece étoit trop simple, et avoit trop peu d'évènements. Corneille, piqué de cette critique, fit Clitandre, et y sema les incidents et les aventures avec une très vicieuse profusion, plus pour censurer le goût du public, que pour s'y accommoder. Il paroît qu'après cela il lui fut permis de revenir à son naturel. La Galerie du Palais, la Veuve, la Suivante, la Place Royale, sont plus raisonnables.

Nous voici dans le temps où le théâtre devint florissant par la faveur (1) du cardinal de Richelieu. Les princes et les ministres n'ont qu'à commander qu'il se forme des

(1) Malgré le cardinal de Richelieu, qui, voulant être poëte, voulut humilier Corneille, et élever les mauvais auteurs.

poëtes (1), des peintres, tout ce qu'ils voudront, et il s'en forme. Il y a une infinité de génies de différentes especes, qui n'attendent pour se déclarer que leurs ordres, ou plutôt leurs graces. La nature est toujours prête à servir leurs goûts.

On recommença alors à étudier le théâtre des anciens, et à soupçonner qu'il pouvoit avoir des regles. Celle des vingt-quatre heures fut une des premieres dont on s'avisa: mais on n'en faisoit pas encore trop grand cas; témoin la maniere dont Corneille lui-même en parle dans la préface de Clitandre, imprimée en 1632 (2). « Que si j'ai « renfermé cette piece, dit-il, dans la regle d'un jour, « ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis « Mélite, ou que je me sois résolu à m'y attacher doréna-

---

(1) C'est de quoi je doute beaucoup. Notre meilleur peintre, Le Poussin, fut persécuté; et les bienfaits prodigués aux académies ont fait tout au plus un ou deux bons peintres, qui avaient déja donné leurs chefs-d'œuvre avant d'être récompensés. Rameau avait fait tous ses bons ouvrages de musique au milieu des plus grandes traverses; et Corneille lui-même fut très peu encouragé. Homere vécut errant et pauvre. Le Tasse fut le plus malheureux des hommes de son temps. Camoens et Milton furent plus malheureux encore. Chapelain fut récompensé; et je ne connais aucun homme de génie qui n'ait été persécuté.

(2) Les tragédies italiennes du seizieme siecle étaient dans la regle des trois unités, regle admirable d'Aristote. La Sophonisbe de Mairet fut la premiere piece de théâtre en France dans laquelle cette loi fut suivie. Elle est de 1633.

En Angleterre, en Espagne, on ne s'est assujetti que depuis peu à cette regle, et encore très rarement.

« vant. Aujourd'hui quelques uns adorent cette regle, « beaucoup la méprisent ; pour moi, j'ai voulu seulement « montrer que, si je m'en éloigne, c'n'est pas faute de la « connoître. »

Ne nous imaginons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre ; il l'est à la fin, mais il lui faut du temps pour soumettre les esprits. Les regles du poëme dramatique, inconnues d'abord ou méprisées, quelque temps après combattues, ensuite reçues à demi, et sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du théâtre. Mais l'époque de l'établissement de leur empire n'est proprement qu'au temps de Cinna.

Une des plus grandes obligations que l'on ait à Corneille est d'avoir purifié le théâtre. Il fut d'abord entraîné par l'usage établi, mais il y résista aussitôt après ; et depuis Clitandre, sa seconde piece, on ne trouve plus rien de licencieux dans ses ouvrages.

Corneille, après avoir fait un essai de ses forces dans ses six premieres pieces, où il s'éleva déja au-dessus de son siecle, prit tout-à-coup l'essor dans Médée, et monta jusqu'au tragique le plus sublime. A la vérité il fut secouru par Séneque ; mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvoit par lui-même. (1)

Ensuite il retomba dans la comédie ; et, si j'ose dire ce que j'en pense, la chûte fut grande. L'Illusion comique, dont je parle ici, est une piece irréguliere et bizarre, et qui n'excuse point par ses agréments, sa bizarrerie et son

(1) Les louanges trop exagérées font tort à celui qui les donne, sans relever celui qui les reçoit.

irrégularité. Il y domine un personnage de Capitan, qui abat d'un souffle le grand sophi de Perse et le grand Mogol, et qui une fois en sa vie avoit empêché le soleil de se lever à son heure prescrite, parcequ'on ne trouvoit point l'Aurore, qui étoit couchée avec ce merveilleux brave. Ces caracteres ont été autrefois fort à la mode : mais qui représentoient-ils? à qui en vouloit-on? Est-ce qu'il faut outrer nos folies jusqu'à ce point-là pour les rendre plaisantes? En vérité ce seroit nous faire trop d'honneur.

Après l'Illusion comique, Corneille se releva, plus grand et plus fort que jamais, et fit le Cid. Jamais piece de théâtre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme de guerre et un mathématicien qui de toutes les comédies du monde ne connoissoient que le Cid. L'horrible barbarie où ils vivoient n'avoit pu empêcher le nom du Cid d'aller jusqu'à eux. Corneille avoit dans son cabinet cette piece traduite en toutes les langues de l'Europe, hors l'esclavone, et la turque : elle étoit en allemand, en anglois, en flamand; et, par une exactitude flamande, on l'avoit rendue vers pour vers (1). Elle étoit en italien, et, ce qui est plus étonnant, en espagnol. Les Espagnols avoient bien voulu copier eux-mêmes une piece dont l'original leur appartenoit. M. Pélisson, dans son Histoire de l'académie, dit qu'en plusieurs provinces de France il étoit passé en proverbe de dire, *Cela est beau comme le Cid.* Si ce pro-

(1) On en use encore ainsi en Italie, et même en Angleterre. Il y a de nos ouvrages de poésie traduits en ces deux langues, vers pour vers; et, ce qui est étonnant, c'est qu'ils sont assez bien traduits.

verbe a péri, il faut s'en prendre aux auteurs (1) qui ne le goûtoient pas, et à la cour, où c'eût été très mal parler que de s'en servir sous le ministere du cardinal de Richelieu. (2)

Ce grand homme avoit la plus vaste ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaisser la redoutable maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe à son gré, ne lui suffisoit point; il y vouloit joindre encore celle de faire des comédies. Quand le Cid parut, il en fut aussi alarmé que s'il avoit vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, et il se mit à leur tête. Scudéri publia ses observations (*) sur le Cid, adressées à l'académie françoise, qu'il en faisoit juge, et que le cardinal son fondateur sollicitoit puissamment contre la piece accusée. Mais afin que l'académie pût juger, ses statuts vouloient que l'autre partie, c'est-à-dire Corneille, y consentît. On tira donc de lui une espece de consentement, qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au cardinal, et qu'il donna pourtant

(1) J'ose plutôt penser qu'il faut s'en prendre à Cinna, qui fut mis par toute la cour au-dessus du Cid, quoiqu'il ne fût pas si touchant.

(2) Le cardinal de Richelieu montra tant de partialité contre Corneille, que quand Scudéri eut donné sa mauvaise piece de l'Amour tyrannique, que le cardinal trouvait divine, Sarrazin, par ordre de ce ministre, fit une mauvaise préface, dans laquelle il louait Hardy, sans oser nommer Corneille.

(*) Toutes les pieces relatives au Cid, les examens que Corneille a faits de ses ouvrages, et ses discours sur l'art dramatique, seront placés à la suite des pieces de théâtre, dans un même volume, qui peut être regardé comme une poétique complète.

avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil ministre, et qui étoit son bienfaiteur (1)? car il récompensoit comme ministre ce même mérite dont il étoit jaloux comme poëte ; et il semble que cette grande ame ne pouvoit pas avoir des foiblesses qu'elle ne réparât en même temps par quelque chose de noble.

L'académie françoise donna ses sentiments sur le Cid, et cet ouvrage fut digne de la grande réputation de cette compagnie naissante. Elle sut conserver tous les égards qu'elle devoit et à la passion du cardinal et à l'estime prodigieuse que le public avoit conçue du Cid. Elle satisfit le cardinal, en reprenant exactement tous les défauts de cette piece ; et le public, en les reprenant avec modération, et même souvent avec des louanges.

Quand Corneille eut une fois pour ainsi dire atteint jusqu'au Cid, il s'éleva encore dans les Horaces ; enfin il alla jusqu'à Cinna et à Polyeucte, au-dessus desquels il n'y a rien. (2)

---

(1) Pierre Corneille avait le malheur de recevoir une petite pension du cardinal, pour avoir quelque temps travaillé sous lui aux pieces des cinq auteurs.

(2) On peut croire que Fontenelle parle ainsi, moins parcequ'il était neveu du grand Corneille, que parcequ'il était l'ennemi de Racine, qui avait fait contre lui une épigramme piquante, à laquelle il avait répondu par une épigramme plus violente encore. Les connaisseurs pensent qu'Athalie est très supérieure à Polyeucte, par la simplicité du sujet, par la régularité, par la grandeur des idées, par la sublimité de l'expression, par la beauté de la poésie. Il est vrai que ces connaisseurs reprochent au prêtre

Ces pieces-là étoient d'une espece inconnue, et l'on vit un nouveau théâtre. Alors Corneille, par l'étude d'Aristote et d'Horace, par son expérience, par ses réflexions, et plus encore par son génie, trouva les sources

---

Joad d'être impitoyable et fanatique (*), de dire à sa femme, qui parle à Mathan, *Ne craignez-vous pas que ces murailles ne tombent sur vous, et que l'enfer ne vous engloutisse?* d'aller beaucoup au-delà de son ministere; d'empêcher qu'Athalie n'éleve le petit Joas, qui est son seul héritier; de faire tomber la reine dans le piege; d'ordonner son supplice comme s'il était son juge; de prendre enfin le brave Abner pour dupe. On reproche à Mathan de se vanter de ses crimes: on reproche à la piece des longueurs. Presque tous ces défauts sont ceux du sujet; mais le grand mérite de cette tragédie est d'être la premiere qui ait intéressé sans amour; au lieu que, dans Polyeucte, le plus grand mérite est l'amour de Sévere.

(*) Ces connoisseurs qui se plaisent à former tant d'objections contre le sujet d'Athalie, sont ceux à qui la bible et les idées religieuses des Juifs n'inspirent plus aucune espece de respect. Mais Racine, qui en pensoit très différemment, et qui écrivoit pour une nation accoutumée à révérer les sources où il avoit puisé son sujet, ne pouvoit pas même pressentir ces objections, qui supposent une révolution totale dans l'opinion publique; révolution qui n'existe pas même encore, ou du moins qui est encore fort loin d'être générale.

Mais quand il seroit démontré que la bible ne mériteroit pas plus de respect que la fable, encore ne pourroit-on pas blâmer Racine, qui traitoit un sujet juif, d'avoir peint fidèlement les mœurs et les opinions juives; il faudroit au contraire lui reprocher de les avoir méconnues, si véritablement il s'en étoit écarté. Personne, en voyant représenter la tragédie de Phedre, ne croit ni à la haine de Vénus, ni à la vengeance de Neptune; mais ces idées fabuleuses, qui étoient celles du temps,

du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les discours qui sont à la tête de ses comédies. De là vient qu'il est regardé comme le pere du théâtre françois. Il lui a donné le premier une forme raisonnable ; il l'a porté à son plus haut point de perfection, et a laissé son secret à qui s'en pourra servir.

Avant que l'on jouât Polyeucte, Corneille le lut à l'hôtel de Rambouillet, souverain tribunal des affaires d'esprit en ce temps-là. La piece y fut applaudie autant que le demandoient la bienséance et la grande réputation que l'auteur avoit déja. Mais quelques jours après Voiture vint trouver Corneille, et prit des tours fort délicats pour lui dire que Polyeucte n'avoit pas réussi comme il pensoit (1), que sur-tout le christianisme avoit extrêmement déplu. Corneille alarmé voulut retirer la piece d'entre les mains des comédiens qui l'apprenoient : mais enfin il la

---

(1) C'est qu'on n'avait encore vu que les comédies de la Passion et des Actes des Apôtres. D'ailleurs il faut peut-être pardonner à l'hôtel Rambouillet d'avoir condamné l'imprudence punissable de Polyeucte et de Néarque, qui exercent dans le temple une violence que Dieu n'a jamais commandée. On pouvait craindre encore qu'un homme qui résigne sa femme à son rival ne passât pour un imbécille plutôt que pour un bon chrétien. Le caractere bas de Félix pouvait déplaire ; mais on ne faisait pas réflexion que Sévere et Pauline feraient réussir la piece.

plaisent aux amateurs de l'antiquité, et n'ôtent rien au mérite de la piece. Remarquez aussi que plus vous rabaisserez le sujet d'Athalie, plus l'admiration doit redoubler pour le génie de Racine, qui a pu tirer d'un pareil fonds le chef-d'œuvre du théâtre.

leur laissa sur la parole d'un d'entre eux qui n'y jouoit point, parcequ'il étoit trop mauvais acteur. Etoit-ce donc à ce comédien à juger mieux que tout l'hôtel de Rambouillet?

Pompée suivit Polyeucte. Ensuite vint le Menteur, piece comique, et presque entièrement prise de l'espagnol, selon la coutume de ce temps-là.

Quoique le Menteur soit très agréable, et qu'on l'applaudisse encore aujourd'hui sur le théâtre, j'avoue que la comédie n'étoit point encore arrivée à sa perfection. Ce qui dominoit dans les pieces, c'étoit l'intrigue et les incidents, erreurs de nom, déguisements, lettres interceptées, aventures nocturnes; et c'est pourquoi on prenoit presque tous les sujets chez les Espagnols qui triomphent sur ces matieres. Ces pieces ne laissoient pas d'être fort plaisantes, et pleines d'esprit. Témoin le Menteur dont nous parlons, Don Bertrand de Cigaral, le Geolier de soi-même. Mais enfin la plus grande beauté de la comédie étoit inconnue; on ne songeoit point aux mœurs et aux caracteres; on alloit chercher bien loin le ridicule dans des évènements imaginés avec beaucoup de peine, et on ne s'avisoit point de l'aller prendre dans le cœur humain, où est sa principale habitation (1). Moliere est

(1) Fontenelle oublie ici que la comédie du Menteur est une piece de caractere. Il y a beaucoup d'incidents, il en faut aussi. Les pieces de Moliere n'en ont peut-être pas assez. Tous servent à faire paraître le caractere du Menteur.

On avait long-temps avant Moliere plusieurs pieces dans ce goût en Espagne, le Menteur, le Jaloux, l'Impie, ou le Con-

le premier qui l'ait été chercher là, et celui qui l'a le mieux mis en œuvre : homme inimitable, et à qui la comédie doit autant que la tragédie à Corneille.

Comme le Menteur eut beaucoup de succès, Corneille lui donna une suite, mais qui ne réussit guere. Il en découvre lui-même la raison dans les examens qu'il a faits de ses pieces. Là il s'établit juge de ses propres ouvrages, et en parle avec un noble désintéressement, dont il tire en même temps le double fruit et de prévenir l'envie sur le mal qu'elle en pourroit dire, et de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A la Suite du Menteur succéda Rodogune. Il a écrit quelque part que pour trouver la plus belle de ses pieces, il falloit choisir entre Rodogune et Cinna; et ceux à qui il en a parlé ont démêlé sans beaucoup de peine qu'il étoit pour Rodogune. Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela : mais peut-être préféroit-il Rodogune, parcequ'elle lui avoit extrêmement coûté. Il fut plus d'un an à disposer le sujet. Peut-être vouloit-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du public, qui paroît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire, je ne mettrois point le différent entre Rodogune et Cinna; il me paroît aisé de choisir entre elles, et je connois quelque piece (*) de Corneille que je ferois passer encore avant la plus belle des deux.

---

vié de Pierre, traduit depuis par Moliere, sous le nom du Festin de Pierre.

(*) Polyeucte.

On apprendra dans les examens de P. Corneille, mieux que l'on ne feroit ici, l'histoire de Théodore, d'Héraclius, de Don Sanche d'Arragon, d'Andromede, de Nicomede, et de Pertharite. On y verra pourquoi Théodore et Don Sanche d'Arragon réussirent fort peu, et pourquoi Pertharite tomba absolument. On ne put souffrir dans Théodore la seule idée du péril de la prostitution; et si le public étoit devenu si délicat, à qui Corneille devoit-il s'en prendre qu'à lui-même? Avant lui, le viol réussissoit dans les pieces de Hardy. Il manqua à Don Sanche *un suffrage illustre*, qui lui fit manquer tous ceux de la cour; exemple assez commun de la soumission des François à de certaines autorités. Enfin, un mari qui veut racheter sa femme en cédant un royaume fut encore sans comparaison plus insupportable dans Pertharite, que la prostitution ne l'avoit été dans Théodore. Le bon mari n'osa se montrer au public que deux fois. Cette chûte du grand Corneille peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde, et Bélisaire demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégoûta du théâtre, et déclara qu'il y renonçoit dans une petite préface assez chagrine qu'il mit au-devant de Pertharite. Il dit pour raison qu'il commence à vieillir; et cette raison n'est que trop bonne, sur-tout quand il s'agit de poésie et des autres talents de l'imagination. L'espece d'esprit qui dépend de l'imagination, et c'est ce qu'on appelle communément *esprit* dans le monde, ressemble à la beauté, et ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit, mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui ap-

porte sont la sécheresse et la dureté; et il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, et qui donnent plus de prise aux ravages du temps: ce sont ceux qui avoient de la noblesse, de la grandeur, quelque chose de fier et d'austere. Cette sorte de caractere contracte aisément par les années je ne sais quoi de sec et de dur. C'est à-peu-près ce qui arriva à Corneille; il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie, mais il s'y mêla quelquefois un peu de dureté. Il avoit poussé les grands sentiments aussi loin que la nature pouvoit souffrir qu'ils allassent; il commença de temps en temps à les pousser un peu plus loin. Ainsi dans (1) Pertharite une reine consent à épouser un tyran qu'elle déteste, pourvu qu'il égorge un fils unique qu'elle a, et que par cette action il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment, au lieu d'être noble, n'est que dur; et il ne faut pas trouver mauvais que le public ne l'ait pas goûté. (2)

Après Pertharite, Corneille, rebuté du théâtre, entreprit la traduction en vers de l'Imitation de Jésus-Christ. Il y fut porté par des peres jésuites de ses amis, par des sentiments de piété qu'il eut toute sa vie, et peut-être aussi par l'activité de son génie qui ne pouvoit demeurer oisif. Cet ouvrage eut un succès (3) prodigieux, et le

(1) Tout cela est dit mal-à-propos: Pertharite est de 1653. Corneille n'avait que quarante-sept ans.

(2) Comme s'il n'y avait que cela de mauvais dans Pertharite!

(3) Il y a une grande différence entre le débit et le succès. Les jésuites, qui avaient un très grand crédit, firent lire le livre à

dédommagea en toutes manieres d'avoir quitté le théâtre. Cependant, si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrois peut-être pas me permettre, je ne trouve point dans la traduction de Corneille le plus grand charme de l'Imitation de Jésus-Christ, je veux dire sa simplicité et sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des vers qui étoit naturelle à Corneille, et je crois même qu'absolument la forme de vers lui est contraire. Ce livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'évangile n'en vient pas, n'iroit pas droit au cœur comme il fait, et ne s'en saisiroit pas avec tant de force, s'il n'avoit un air naturel et tendre, à quoi la négligence même du style aide beaucoup.

Il se passa six ans pendant lesquels il ne parut de Corneille que l'Imitation en vers. Mais enfin, sollicité par M. Fouquet, et peut-être encore plus poussé par son penchant naturel, il se rengagea au théâtre. M. le surintendant, pour lui faciliter ce retour, et lui ôter toutes les excuses que lui auroit pu fournir la difficulté de trouver des sujets, lui en proposa trois. Celui qu'il prit fut Oedipe ; Thomas Corneille son frere prit Camma, qui étoit le second. Je ne sais quel fut le troisieme.

La réconciliation de Corneille et du théâtre fut heureuse : Oedipe réussit fort bien.

---

leurs dévotes, et dans les couvents. Ils le prônaient, on l'achetait, et on s'ennuyait. (*) Aujourd'hui ce livre est inconnu. L'Imitation n'est pas plus faite pour être mise en vers qu'une épître de S.-Paul.

(*) C'est ce que Voltaire affirmoit un peu légèrement, et ce que nous examinerons.

La Toison d'or fut faite ensuite à l'occasion du mariage du roi; et c'est la plus belle piece à machines que nous ayons. Les machines, qui sont ordinairement étrangeres à la piece, deviennent par l'art du poëte nécessaires à celle-là; et sur-tout le prologue doit servir de modele aux prologues à la moderne, qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la piece, mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent Sertorius et Sophonisbe. Dans la premiere de ces deux pieces la grandeur romaine éclate avec toute sa pompe; et l'idée qu'on pourroit se former de la conversation de deux grands hommes qui ont de grands intérêts à démêler est encore surpassée par la scene de Pompée et de Sertorius. Il semble que Corneille ait eu des mémoires particuliers sur les Romains. Sophonisbe avoit déja été traitée par Mairet avec beaucoup de succès; et Corneille avoue qu'il se trouvoit bien hardi d'oser la traiter de nouveau. Si Mairet avoit joui de cet aveu, il en auroit été fort glorieux, même étant vaincu.

Il faut croire qu'Agésilas est de P. Corneille, puisque son nom y est, et qu'il y a une scene d'Agésilas et de Lysander qui ne pourroit pas facilement être d'un autre.

Après Agésilas vint Othon, ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, et où se sont unis deux génies si sublimes. Corneille y a peint la corruption de la cour des empereurs du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la république.

En ce temps-là des pieces d'un caractere fort différent des siennes parurent avec éclat sur le théâtre. Elles

étoient pleines de tendresse et de sentiments aimables. Si elles n'alloient pas jusqu'aux beautés sublimes, elles étoient bien éloignées de tomber dans des défauts choquants. Une élevation qui n'étoit pas du premier degré, beaucoup d'amour, un style très agréable, et d'une élégance qui ne se démentoit point, une infinité de traits vifs et naturels, un jeune auteur : voilà ce qu'il falloit aux femmes, dont le jugement a tant d'autorité au théâtre françois. Aussi furent-elles charmées, et Corneille ne fut plus chez elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valoient des hommes.

Le goût du siecle se tourna donc entièrement du côté d'un genre de tendresse moins noble, et dont le modele se retrouvoit plus aisément dans la plupart des cœurs. Mais Corneille dédaigna fièrement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût (1). Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettoit pas d'en avoir : ce soupçon seroit très légitime, si l'on ne voyoit ce qu'il a fait dans la Psyché de Moliere, où, étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'est abandonné à un excès de tendresse dont il n'auroit pas voulu déshonorer son nom.

Il ne pouvoit mieux braver son siecle qu'en lui donnant Attila, digne roi des Huns. Il regne dans cette piece une férocité noble que lui seul pouvoit attraper. La scene où Attila délibere s'il se doit allier à l'empire qui tombe, ou à la France qui s'éleve, est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel dont tout le monde sait l'histoire.

---

(1) Au contraire, il n'a fait aucune piece sans amour.

Une princesse (*), fort touchée des choses d'esprit (1), et qui eût pu les mettre à la mode dans un pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire trouver les deux combattants sur le champ de bataille sans qu'ils sussent où on les menoit. Mais à qui demeura la victoire? au plus jeune.

Il ne reste plus que Pulchérie et Suréna, tous deux sans comparaison meilleurs que Bérénice, tous deux dignes de la vieillesse d'un grand homme. Le caractere de Pulchérie est de ceux que lui seul savoit faire, et il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans Martian, qui est un vieillard amoureux. Le cinquieme acte de cette piece est tout-à-fait beau. On voit dans Suréna une belle peinture d'un homme que son trop de mérite et de trop grands services rendent criminel auprès de son maître; et ce fut par ce dernier effort que Corneille termina sa carriere.

(*) Henriette-Anne d'Angleterre.

(1) La princesse Henriette, belle-sœur de Louis XIV, ne proposa pas seulement ce sujet parcequ'elle était touchée des choses d'esprit, mais parceque ce sujet était à plusieurs égards sa propre aventure.

La victoire ne demeura pas à Racine seulement parcequ'il était le plus jeune, mais parceque sa piece est incomparablement meilleure que celle de Corneille, qui tomba, et qu'on ne peut lire. Racine tira de ce mauvais sujet tout ce qu'on en pouvait tirer. Son goût épuré, son esprit flexible, sa diction toujours élégante, son style toujours châtié et toujours charmant, étaient propres à toutes les matieres; et Corneille ne pouvait guere traiter heureusement que des sujets conformes au caractere de son génie.

La suite de ses pieces représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencements sont foibles et imparfaits, mais déja dignes d'admiration par rapport à son siecle: ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre; à la fin il s'affoiblit, s'éteint peu-à-peu, et n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après Suréna, qui fut joué en 1675, Corneille renonça tout de bon au théâtre, et ne pensa plus qu'à mourir chrétiennement. Il ne fut pas même en état d'y penser beaucoup la derniere année de sa vie.

Je n'ai pas cru devoir interrompre la suite de ses grands ouvrages pour parler de quelques autres beaucoup moins considérables qu'il a donnés de temps en temps. Il a fait, étant jeune, quelques petites pieces de galanterie, qui sont répandues dans des recueils. On a encore de lui quelques petites pieces de cent ou de deux cents vers au roi, soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des graces, soit pour le remercier de celles qu'il en avoit reçues. Il a traduit deux ouvrages latins du P. de la Rue, tous deux d'assez longue haleine, et plusieurs petites pieces de M. de Santeuil. Il estimoit extrêmement ces deux poëtes. Lui-même faisoit fort bien des vers latins; et il en fit sur la campagne de Flandre en 1667, qui parurent si beaux, que non seulement plusieurs personnes les mirent en françois, mais que les meilleurs poëtes latins en prirent l'idée, et les mirent encore en latin. Il avoit traduit sa premiere scene de Pompée en vers du style de Séneque le tragique, pour lequel il n'avoit pas d'aversion, non plus que pour Lu-

cain. Il falloit aussi qu'il n'en eût pas pour Stace, fort inférieur à Lucain, puisqu'il en a traduit en vers et publié les deux premiers livres de la Thébaïde. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un temps pour en retrouver quelque exemplaire.

Corneille étoit assez grand, et assez plein, l'air fort simple et fort commun, toujours négligé, et peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués, et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette; il lisoit ses vers avec force, mais sans grace.

Il savoit les belles-lettres, l'histoire, la politique; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avoit pour toutes les autres connoissances ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parloit peu, même sur la matiere qu'il entendoit si parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il disoit; et pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire.

Il étoit mélancolique; il lui falloit des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir, que pour se chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur brusque, et quelquefois rude en apparence; au fond il étoit très aisé à vivre, bon mari, bon parent, tendre, et plein d'amitié. Son tempérament le portoit assez à l'amour, mais jamais au libertinage, et rarement aux grands attachements. Il avoit l'ame fiere et indépendante; nulle souplesse, nul manege: ce qui l'a rendu très propre à peindre la vertu romaine, et très peu propre à faire sa fortune. Il n'ai-

moit point la cour; il y apportoit un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, et un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires que son aversion; les plus légeres lui causoient de l'effroi et de la terreur. Quoique son talent lui eût beaucoup rapporté, il n'en étoit guere plus riche. Ce n'est pas qu'il eût été fâché de l'être; mais il eût fallu le devenir par une habileté qu'il n'avoit pas, et par des soins qu'il ne pouvoit prendre. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges à force d'en recevoir : mais, s'il étoit sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il se confioit trop peu à son rare mérite, et croyoit trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité naturelle il a joint dans tous les temps de sa vie beaucoup de religion, et plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses pieces de théâtre (1), et ils lui ont toujours

(1) Ces casuistes avaient bien raison. L'art du théâtre est comme celui de la peinture. Un peintre peut également faire des ouvrages lascifs et des tableaux de dévotion : tout auteur peut être dans ce cas. Ce n'est donc point le théâtre qui est condamnable, mais l'abus du théâtre. Or les pieces étant approuvées par les magistrats, et ayant la sanction de l'autorité royale, le seul abus est de les condamner. Cette ancienne méprise a subsisté, parceque les comédies des mimes étaient obscenes du temps des premiers chrétiens, et que les autres spectacles étaient consacrés chez les Romains et chez les Grecs par les cérémonies de leur religion : elles étaient regardées comme un acte d'idolâtrie. Mais c'est

fait grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la scene, des nobles sentiments qui regnent dans ses ouvrages, et de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.

---

une grande inconséquence de vouloir flétrir des pieces très morales, parcequ'il y en a eu autrefois de scandaleuses. Les fanatiques, qui, par une jalousie secrete, ont prétendu flétrir les chefs-d'œuvre de Corneille, n'ont pas songé combien cet outrage révolte des hommes de génie; ils font un tort irréparable à la religion chrétienne, en aliénant d'elle des esprits très éclairés, qui ne peuvent souffrir qu'on avilisse le plus beau des arts.

Le public éclairé préférera toujours les Sophocle, les Euripide, les Térence, aux Baïus, Jansénius, du Verger, de Hauranne, Quênel, Petit-pied, et à tous les gens de cette espece.

Au reste cette persécution fanatique ne s'est vue qu'en France. On a tempéré en Espagne, en Italie, les anciennes rigueurs, qui étaient absurdes: on ne les connaît point en Angleterre. Les vainqueurs de Bleinheim et les maîtres des mers, les contemporains de Newton, de Locke, d'Adisson, et de Pope, ont rendu des honneurs aux beaux arts. Le grand Corneille avait projeté un ouvrage pour répondre aux détracteurs du théâtre.

FIN DE LA VIE DE P. CORNEILLE.

SENTIMENT DE L'ÉDITEUR

SUR LE COMMENTAIRE DE VOLTAIRE.

Si l'on considere les critiques hasardées, les expressions violentes, souvent même injurieuses, qui se trouvent mêlées dans ce commentaire à des remarques pleines de goût, on sera tenté de croire que Voltaire, comme ses ennemis l'en accusent, étoit secrètement animé d'un sentiment de jalousie contre Corneille: cependant nous ne l'en avons jamais soupçonné.

S'il eût été réellement susceptible de cette foiblesse, Voltaire avoit dans Racine un rival de gloire dont il n'avoit pas moins à redouter la comparaison, et c'est de tous nos poëtes celui qu'il a le plus constamment loué. On sait que, non seulement dans ses ouvrages, mais dans l'intimité de la conversation, jamais il ne parloit de Racine qu'avec enthousiasme; c'est ce que nous avons été à portée d'entendre plus d'une fois nous-mêmes, et ce qu'attesteroient avec nous tous ceux qui ont vécu dans sa familiarité: comment donc lui supposer cette prétendue jalousie?

Mais pourquoi les louanges qu'il donne à Corneille sont-elles toujours accompagnées de quelques restrictions? pourquoi ces expressions ameres,

que la seule bienséance auroit dû lui interdire, et qui semblent si déplacées dans un commentaire? Voltaire pouvoit-il ne pas reconnoître toute la supériorité du génie de Corneille? Il la reconnoissoit, sans doute; et quand même il auroit eu quelque disposition à être injuste, il avoit lui-même trop de génie pour n'en être pas vivement frappé. On peut en juger par les éloges qu'il en fait: l'accent de l'admiration s'y fait sentir souvent de la maniere la plus marquée; et si l'on réunissoit tous ceux qui se trouvent dispersés dans son commentaire, Corneille, il faut en convenir, n'auroit jamais été loué plus dignement. Il est vrai que si l'on rassembloit aussi tout ce qui paroît ne lui avoir été dicté que par la passion et par l'humeur, enfin tout ce qui porte dans ses remarques le caractere du sarcasme et de la dérision, Corneille dégradé, s'il pouvoit l'être, n'eût jamais été traité avec une indécence plus révoltante. Nous n'en avons pas, à beaucoup près, épuisé tous les exemples dans nos observations; maintenant cherchons, s'il est possible, le mot de cette singuliere énigme.

Soit par l'attrait prédominant qu'avoit pour lui le charme de la diction et l'élégance du style, soit par les rapports secrets de leur génie, Voltaire, comme nous l'avons déja dit, témoigna constamment pour Racine un goût de prédilection, tandis qu'il n'étoit que froidement juste envers Corneille,

qu'il admiroit sans l'aimer. Ce sentiment de froideur, qu'avec toute son adresse il ne sut jamais dissimuler, avoit une cause qui seule peut expliquer le mystere de cette conduite inégale et vraiment bizarre. Nos conjectures seront appuyées sur des faits dont nous attestons la vérité, et qui étonnerent beaucoup notre inexpérience à notre entrée dans le monde, il y a cinquante et quelques années.

Nous nous rappelons parfaitement qu'à cette époque il existoit encore une foule de partisans outrés de Corneille qui sembloient avoir hérité de toute la prévention de madame de Sévigné contre Racine, et qui ne plaçoient ce dernier poëte qu'à un intervalle immense du premier. On peut juger de la distance encore plus grande à laquelle ils reléguoient Voltaire. Selon eux, ce n'étoit qu'un bel esprit dont ils respectoient assez peu le jugement, et à qui par conséquent ils étoient bien loin d'accorder du génie. Quoiqu'il eût déja fait la Henriade, Oedipe, Brutus, Zaïre, Alzire, la Mort de César, Mérope, et Mahomet, on n'eût osé établir quelque comparaison entre ce bel esprit et Corneille sans s'exposer au sourire le plus dédaigneux. On vouloit bien ne pas lui contester une certaine habileté de metteur en œuvre ; au moyen de quelques paillettes d'or dérobées, disoit-on, et mêlées à beaucoup de clinquant, il savoit à peu de frais en imposer à la multitude. Telle étoit alors l'opinion plus ou moins

accréditée par Fontenelle, la Motte (quoiqu'il se fût d'abord montré plus juste), Crébillon pere, Marivaux, Piron, et mise principalement en faveur par tous les amis de J. B. Rousseau, devenu l'un des plus ardents ennemis de Voltaire, après l'avoir comblé d'éloges. Telle étoit, à plus forte raison, l'opinion dominante de tous ces bureaux d'esprit présidés par de vieilles caillettes qui donnoient le ton à ce qui s'appeloit exclusivement la bonne compagnie. Les comédiens eux-mêmes (*), quelque obligation qu'ils eussent à Voltaire, ne manquerent pas de l'adopter par ingratitude; et c'est chez eux qu'elle s'est maintenue le plus longtemps.

Or on imagine aisément l'effet que devoit produire sur une ame sensible et dévorée du besoin de la gloire un pareil excès d'injustice. On conçoit combien Voltaire, admirateur passionné de Racine, et à qui d'ailleurs il étoit bien permis, sans qu'on fût en droit de l'accuser d'orgueil, de se juger avec un peu plus de faveur que ne lui en accordoient tous ces prétendus arbitres des réputations, devoit se soulever contre une cabale jalouse, qui, non contente de chercher à l'avilir, ne

(*) Il faut en excepter cependant mademoiselle Dumesnil, qui dut à Mérope une partie de sa gloire, mademoiselle Clairon, et le célebre le Kain.

laissoit échapper aucune occasion de le persécuter. Ce sentiment d'indignation, porté trop loin sans doute, dut nécessairement lui inspirer, sinon quelque malveillance pour Corneille, du moins une disposition secrete à le juger bien plus sévèrement qu'il ne l'eût fait si l'on eût moins abusé de son grand nom pour rabaisser celui de Racine, et pour l'humilier lui-même. L'esprit humain est fait ainsi; et la sensibilité délicate et ombrageuse de Voltaire devoit l'exempter moins qu'un autre de cette loi commune.

Si l'on ajoute à ces considérations que, dans la premiere édition de son commentaire, quoique ses ennemis n'eussent cessé de répandre qu'il ne s'étoit chargé de ce travail que pour immoler Corneille à sa jalousie, il s'étoit montré cependant infiniment plus modéré que dans les éditions postérieures, on sera moins étonné des traces d'humeur qu'on y découvre, quelque inexcusables qu'elles soient. Mais le caractere de Voltaire, qui nous étoit parfaitement connu, et qui n'étoit pas difficile à connoître, étoit l'instrument que ses ennemis et ses faux amis savoient employer avec le plus d'adresse pour le précipiter dans des excès, qu'il se reprochoit souvent avec amertume, mais dans lesquels il persévéroit quelquefois aux dépens de sa gloire.

Un fait que tout le monde est à portée de véri-

fier, dont nous avons parlé ailleurs (*), et que nous croyons devoir rappeler ici, achevera de prouver combien l'idée que nous donnons du caractere de Voltaire est fidele. On sait quelle estime, quelle vénération même il avoit toujours témoignée pour Boileau. Après avoir nommé, dans le Temple du goût, les plus célebres écrivains du siecle de Louis XIV, il ne balançoit pas à reconnoître Boileau pour leur maître. Là, disoit-il,

Là régnoit Despréaux, leur maître en l'art d'écrire.

et ce n'étoit pas seulement par son Art poétique et par ses belles Épîtres que Boileau lui paroissoit mériter cet hommage : voici le jugement qu'il portoit de ses Satires dans des vers qui les honorent également tous deux :

On peut à Despréaux pardonner la satire;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avoit tiré des fleurs
Pouvoit de sa piquure adoucir les douleurs, etc.

Sa prose respiroit les mêmes sentiments pour ce grand poëte, dont il ne cessoit de recommander

(*) Dans un discours préliminaire mis à la tête d'une belle édition de Boileau, faite en l'an VI, chez Crapelet, et qui se trouve au magasin de librairie de la Villette, rue Saint-André-des-Arcs, n° 46.

l'étude, lorsqu'il arriva que l'abbé Batteux eut la mauvaise pensée de faire un parallele de la Henriade et du Lutrin. Dans ce parallele, qui ne pouvoit être au fond qu'une plaisanterie, car ces deux ouvrages ne pouvoient être susceptibles d'une comparaison sérieuse, l'auteur s'efforçoit de prouver que Boileau, dans une fable qui sembloit ne rien promettre à l'imagination, avoit mis à-la-fois plus de génie dans son plan, et plus de richesse de poésie dans ses détails, que Voltaire dans un sujet beaucoup plus digne de l'épopée. Que cette plaisanterie eût irrité Voltaire contre l'auteur du parallele, on n'en seroit pas surpris : mais, auroit-on pu l'imaginer? ce fut contre Boileau lui-même qu'il prit inconsidérément de l'aigreur: non seulement il ne parla plus de lui qu'avec sécheresse, mais il lui adressa une épître chagrine qui commence par ces vers :

> Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
> Zoïle de Quinault, et flatteur de Louis...

Assurément on ne pouvoit être ni plus sévere ni plus injuste : mais il ne s'arrêta point à cette vengeance. Le nom même du Lutrin lui devint odieux; et s'il se permit d'en parler une seule fois dans ses Questions sur l'Encyclopédie, à l'article *Bouffon*, où le Lutrin ne devoit guere s'attendre à se trou-

ver, ce ne fut que pour le mettre fort au-dessous d'un poëme anglais intitulé le *Dispensary*, poëme qui tient beaucoup plus du burlesque de Scarron, que de la plaisanterie de Boileau, toujours avouée de la raison et des graces.

On voit évidemment par cet exemple combien la passion pouvoit égarer Voltaire. On ne l'avoit jamais accusé d'être jaloux de Boileau, qu'il avoit constamment appelé le législateur du goût; et voilà qu'il devient subitement injuste et dur envers lui, uniquement parcequ'on s'est servi de son nom pour donner quelque atteinte à la réputation de la Henriade. Peut-on, d'après ce trait, s'étonner de son humeur contre Corneille? elle avoit le même principe, et devoit produire les mêmes effets. Le penchant qu'il avoit d'ailleurs pour la satire, penchant qu'il manifesta dès ses premieres années (*), et que sa physionomie déceloit malgré lui, put encore contribuer aux traits d'ironie qu'il a semés dans son commentaire. Il étoit bien difficile qu'il pût allier à ce caractere une modération que la

(*) Il fit dans sa premiere jeunesse, contre la Motte et quelques autres membres de l'académie françoise, une satire intitulée *le Bourbier*. Si l'on pouvoit supposer que Pope eût connu cette satire, il paroîtroit l'avoir imitée dans un des épisodes de sa Dunciade, qui n'est pas le meilleur du poëme.

nature lui avoit refusée. Avec plus d'empire sur lui-même, il eût été à-la-fois meilleur et plus grand: mais, sans une injustice évidente, peut-on exiger des hommes une perfection inconciliable avec l'organisation qu'ils ont reçue, et qui doit déterminer essentiellement toutes leurs habitudes?

Telle est cependant l'inconséquence humaine qu'elle voudroit exiger ce qui est physiquement impossible, c'est-à-dire qu'un homme, sans cesser d'être lui-même, agît néanmoins comme s'il étoit un autre: absurdité que le vulgaire ne soupçonne pas, et qui sert de regle à presque tous ses jugements, quoiqu'elle ne soit qu'une contradiction dans les termes.

De cet exposé fidele il résulte, à ce que nous croyons, que Voltaire, sans éprouver le sentiment de la jalousie, put être beaucoup trop rigoureux envers Corneille, et même contracter pour lui, sans pouvoir s'en expliquer secrètement les motifs, ou peut-être en se les dissimulant, une espece d'aversion fondée sur ce que le nom de ce grand homme avoit servi long-temps de prétexte aux ennemis de Racine et aux siens pour les humilier tous deux. Ce sentiment, s'il en avoit eu la conscience, auroit dû le détourner de commenter Corneille: il peut être regardé comme une foiblesse; si l'on veut même, comme une injustice: il peut produire des effets

qui ressemblent à la jalousie, mais sans avoir rien de commun avec elle. Quoi qu'il en soit, notre devoir n'en étoit pas moins de venger la mémoire de celui de nos poëtes à qui la postérité conservera toujours le nom de grand, que lui ont donné ses contemporains.

AVIS DE VOLTAIRE

Sur les premieres pieces du théâtre de Corneille.

Si les hommes ne songeaient qu'à perfectionner leur goût et leur raison par les livres, les bibliotheques seraient moins nombreuses et plus utiles; mais on veut avoir tout ce qu'on a écrit sur une matiere, et tout ce qu'un homme célebre a écrit de mauvais comme de bon, dût-on ne le jamais lire. (*)

(*) C'est parceque les hommes doivent songer à perfectionner leur goût et leur raison, qu'ils doivent conserver précieusement tous les monuments qui tiennent à l'origine des arts, pour les confronter, si je l'ose dire, avec les progrès de ces mêmes arts à mesure qu'ils s'élevent à la perfection. Il est non seulement curieux, mais utile d'observer dans un écrivain d'un ordre supérieur, tel que Corneille, les difficultés qu'il sut franchir, la barbarie contre laquelle il avoit à lutter, et les degrés qui, des essais encore informes de sa jeunesse, porterent successivement son génie à cette prodigieuse élévation qui lui mérita le titre de créateur de la scene françoise. Ces essais d'ailleurs n'étoient pas, comme le dit Voltaire, ce qu'il y avoit jusqu'alors de moins mauvais; ils

Cette espece d'intempérance dans ceux qui recherchent les livres est plus pardonnable à l'égard de Pierre Corneille que de tout autre. Ses premieres comédies sont à la vérité indignes de notre siecle ; mais elles furent long-temps ce qu'il y avait de moins mauvais en ce genre, tant nous étions loin de la plus légere connaissance des beaux arts ! Pierre Corneille ouvrit la carriere du comique, et même celle de l'opéra, comme nous l'avons remarqué ailleurs. On verra dans ces comédies, qu'on ne joue plus depuis Moliere, des vers quelquefois très bien faits, et des étincelles de génie qui faisaient voir combien l'auteur était au-dessus de son siecle.

étoient admirables comparés à ceux de ses prédécesseurs : ils le sont encore sous ce point de vue ; et c'est toujours par eux que doit commencer notre histoire dramatique.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR

A l'occasion de ces mêmes ouvrages de la jeunesse de Corneille.

Ce n'est qu'en partant des premiers essais d'un auteur qu'on peut observer les progrès de son génie : cette seule raison devoit engager Voltaire à respecter, dans son édition de Corneille, l'ordre chronologique que nous rétablissons dans la nôtre.

Ce qui nous a toujours surpris, et ce que peut-être on n'a point assez remarqué, c'est que Corneille, quoique naturellement porté au grand et au sublime, ait pu méconnoître si long-temps la carriere où l'appeloit son génie. Un goût de préférence parut d'abord l'entraîner vers la comédie ; et même après Médée, qui fut son premier essai

tragique, et dans laquelle on découvre déja des beautés d'un ordre supérieur, il y fut encore ramené par la force de l'habitude. Il donna l'Illusion comique, piece plus bizarre qu'agréable, et qui, loin d'annoncer des progrès, devoit plutôt être regardée comme une chûte après un ouvrage tel que Médée.

Il est vrai que ce qui put long-temps retenir Corneille dans l'incertitude sur le genre qui lui convenoit le plus, c'est que, par un don particulier de la nature, il pouvoit s'abaisser avec autant de grace au style comique, que s'élever avec dignité à celui de la tragédie : c'est du moins ce que prouve sa comédie du Menteur, pleine de détails charmants, et dans laquelle il eut l'honneur non seulement de devancer Moliere, mais de lui fournir le modele, encore inconnu sur notre scene, des comédies de caractere. Véritablement il en puisa le sujet dans une piece espagnole, mais il sut l'embellir; et le style, qui est presque toujours celui de l'excellente comédie, lui assure la gloire d'avoir été le fondateur des deux genres.

Mais qu'immédiatement après l'Illusion comique le génie de Corneille se soit élevé tout-à-coup jusqu'au Cid, piece égale, malgré ses défauts, à tout ce qu'on a donné depuis de plus intéressant au théâtre, et qu'il n'a jamais effacée par l'éclat d'aucune autre de ses tragédies, voilà le prodige auquel on ne pouvoit s'attendre, et l'époque la plus brillante de sa gloire. Ce prodige n'a été renouvelé et ne le sera peut-être chez aucune nation. Alors Corneille n'eut plus de rivaux; alors la jalousie s'éveilla, et donna pour ennemi à ce grand poëte ce même cardinal de Richelieu, qui s'étoit fait jusque-là un mérite de l'encourager, et qui ne rougit pas de devenir son persécuteur. Mais, comme l'a dit Boileau:

En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.
L'académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Ces vers, immortels comme la piece qui en est l'objet, attesteront à la postérité et l'admiration

que le Cid excita dès sa naissance, et le triomphe que ce bel ouvrage remporta sur l'envie.

Voltaire a négligé de faire des remarques sur les premieres pieces de Corneille; et nous-mêmes nous ne nous en permettrons qu'un très petit nombre, moins pour en relever les défauts que pour y faire appercevoir quelques beautés. Les fautes de langue y sont beaucoup plus fréquentes que dans ses bons ouvrages: mais gardons-nous d'imputer à ce grand homme les imperfections d'une langue qui étoit alors si loin d'être fixée, et que personne n'a plus contribué que lui à perfectionner; ce seroit lui reprocher d'avoir porté les habits de son temps.

Aucune de ces pieces ne seroit aujourd'hui supportable en son entier; cependant on y trouve déja non seulement, comme l'a dit Voltaire, quelques vers très bien faits, mais des détails pleins d'esprit, et des scenes d'une invention très heureuse, et qui de nos jours plairoient encore au théâtre avec de légers changements. Par la seule force de son génie Corneille avoit deviné que la comédie ne devoit être qu'une image fidele des mœurs et de la

conversation des honnêtes gens; qu'il falloit surtout en écarter ce qui pouvoit choquer les bienséances, et qu'enfin on n'en devoit chercher le modele que dans la nature.

La plus foible de ces pieces, dit Fontenelle, paroîtroit divine, si on la lisoit après celles de Hardy, l'un de ses plus féconds prédécesseurs; tellement qu'on pourroit dire, sans exagération, que de Mélite à Cinna l'intervalle est à peine plus grand que de toutes les pieces de Hardy à cette même Mélite. Nous ne prétendons pas cependant dissimuler que, dans ces essais de sa jeunesse, Corneille n'eût beaucoup trop sacrifié au mauvais goût de son siecle. Les jeux de mots, les pointes, les allusions forcées, en un mot tous ces abus d'esprit, qui reprennent aujourd'hui quelque faveur, et qui n'en sont pas moins des abus de sottise, passoient alors pour des beautés; mais on n'y trouvera point de ces familiarités grossieres, de ces bouffonneries triviales et plates dont le théâtre ne fut purgé que long-temps après lui, et que Quinault lui-même, quoique le Cid eût paru près de vingt ans avant

qu'il ne commençât d'écrire, se permettoit encore dans ses comédies (*). C'est que le génie de Corneille, naturellement fier et élevé, n'auroit pu se plier sans violence à la bassesse du burlesque.

(*) Il nous répugneroit d'en citer plus d'un exemple: nous l'emprunterons d'une comédie intitulée, les Rivales.

Elise, comment donc! ils se font des caresses!
Mon maître assurément prend son nez pour ses fesses;
Il faut le détromper, etc.

MÉLITE,

COMÉDIE.

1625.

A MONSIEUR

DE LIANCOURT.

MONSIEUR,

Mélite seroit trop ingrate de rechercher une autre protection que la vôtre; elle vous doit cet hommage et cette légere reconnoissance de tant d'obligations qu'elle vous a; non qu'elle présume par là s'en acquitter en quelque sorte, mais seulement pour les publier à toute la France. Quand je considere le peu de bruit qu'elle fit à son arrivée à Paris, venant d'un homme qui ne pouvoit sentir que la rudesse de son pays, et tellement inconnu qu'il étoit avantageux d'en taire le nom; quand je me souviens, dis-je, que ses trois premieres représentations

ensemble n'eurent pas tant d'affluence que la moindre de celles qui les suivirent dans le même hiver; je ne puis rapporter de si foibles commencements qu'au loisir qu'il falloit au monde pour apprendre que vous en faisiez état, ni des progrès si peu attendus, qu'à votre approbation, que chacun se croyoit obligé de suivre après l'avoir sue. C'est de là, MONSIEUR, qu'est venu tout le bonheur de Mélite; et, quelques hauts effets qu'elle ait produits depuis, celui dont je me tiens le plus glorieux c'est l'honneur d'être connu de vous, et de vous pouvoir souvent assurer de bouche que je serai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble et très
obéissant serviteur,

P. CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Je sais bien que l'impression d'une piece en affoiblit la réputation ; la publier, c'est l'avilir ; et même il s'y rencontre un particulier désavantage pour moi, vu que, ma façon d'écrire étant simple et familiere, la lecture fera prendre mes naïvetés pour des bassesses. Aussi beaucoup de mes amis m'ont toujours conseillé de ne rien mettre sous la presse, et ont raison, comme je crois ; mais, je ne sais par quel malheur, c'est un conseil que reçoivent de tout le monde ceux qui écrivent, et pas un d'eux ne s'en sert. Ronsard, Malherbe, et Théophile l'ont méprisé ; et si je ne puis les imiter en leurs graces, je les veux du moins imiter en leurs fautes, si c'en est une que de faire imprimer. Je contenterai par là deux sortes de personnes, mes amis et mes envieux, donnant aux uns de quoi se divertir, aux autres de quoi censurer ; et j'espere que les premiers me conserveront encore la même affection qu'ils m'ont témoignée par le passé ; que des derniers, si beaucoup font mieux, peu réussiront plus heureusement, et que le reste fera encore quelque sorte d'estime de cette piece, soit par coutume de l'approuver, soit par honte de se dédire. En tout cas elle est mon coup d'essai ; et d'autres que moi ont intérêt à la défendre, puisque si elle n'est pas bonne, celles qui sont demeurées au-dessous doivent être fort mauvaises.

ACTEURS.

ÉRASTE, amoureux de Mélite.

TIRCIS, ami d'Éraste, et son rival.

PHILANDRE, amant de Cloris.

MÉLITE, maîtresse d'Éraste et de Tircis.

CLORIS, sœur de Tircis.

LISIS, ami de Tircis.

CLITON, voisin de Mélite.

La nourrice de Mélite.

La scene est à Paris.

Gravelot inven. N. le Mire Scalp.

MELITE.

Je n'en puis plus, je pâme.

CLORIS.

Au secours, au secours.

[illegible]ELITE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE [illegible]

[illegible]

Je te l'avoue, ami [illegible]
Je n'y sais qu'un remède, [illegible] en suis [illegible]
Le change seroit juste, [illegible]
Mais, malgré ses dé[illegible]
Elle a sur tous mes sens [illegible] puissance,
Si j'ose en murmurer, ce n'est qu'en [illegible]
Et je ménage en vain dans un éloignement
[illegible] de liberté [illegible] ressentiment
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

MÉLITE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

Je te l'avoue, ami, mon mal est incurable;
Je n'y sais qu'un remede, et n'en suis incapable.
Le change seroit juste, après tant de rigueur;
Mais, malgré ses dédains, Mélite a tout mon cœur:
Elle a sur tous mes sens une entiere puissance;
Si j'ose en murmurer, ce n'est qu'en son absence;
Et je ménage en vain dans un éloignement
Un peu de liberté pour mon ressentiment:
D'un seul de ses regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens, en resserre l'étreinte,
Et par un si doux charme aveugle ma raison,
Que je cherche mon mal et fuis ma guérison.

Son œil agit sur moi d'une vertu si forte
Qu'il ranime soudain mon espérance morte,
Combat les déplaisirs de mon cœur irrité,
Et soutient mon amour contre sa cruauté:
Mais ce flatteur espoir qu'il rejette en mon ame
N'est qu'un doux imposteur qu'autorise ma flamme,
Et qui, sans m'assurer ce qu'il semble m'offrir,
Me fait plaire en ma peine, et m'obstine à souffrir.

TIRCIS.

Que je te trouve, ami, d'une humeur admirable!
Pour paroître éloquent tu te feins misérable;
Est-ce à dessein de voir avec quelles couleurs
Je saurois adoucir les traits de tes malheurs?
Ne t'imagine pas qu'ainsi sur ta parole
D'une fausse douleur un ami te console;
Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris
Que Mélite pour toi n'eut jamais de mépris.

ÉRASTE.

Son gracieux accueil et ma persévérance
Font naître ce faux bruit d'une vaine apparence;
Ses mépris sont cachés, et s'en font mieux sentir;
Et n'étant point connus, on n'y peut compatir.

TIRCIS.

En étant bien reçu, du reste que t'importe?
C'est tout ce que tu veux des filles de sa sorte.

ÉRASTE.

Cet accès favorable, ouvert et libre à tous,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux:

Elle souffre aisément mes soins et mon service;
Mais, loin de se résoudre à leur rendre justice,
Parler de l'hyménée à ce cœur de rocher,
C'est l'unique moyen de n'en plus approcher.

TIRCIS.

Ne dissimulons point; tu regles mieux ta flamme,
Et tu n'es pas si fou que d'en faire ta femme.

ÉRASTE.

Quoi! tu sembles douter de mes intentions?

TIRCIS.

Je crois mal-aisément que tes affections,
Sur l'éclat d'un beau teint qu'on voit si périssable,
Reglent d'une moitié le choix invariable.
Tu serois incivil, la voyant chaque jour,
De ne lui tenir pas quelques propos d'amour;
Mais d'un vain compliment ta passion bornée
Laisse aller tes desseins ailleurs pour l'hyménée.
Tu sais qu'on te souhaite en de plus riches maisons,
Que les meilleurs partis...

ÉRASTE.

Treve de ces raisons;
Mon amour s'en offense, et tiendroit pour supplice
De recevoir des lois d'une sale avarice;
Il me rend insensible aux faux attraits de l'or,
Et trouve en sa personne un assez grand trésor.

TIRCIS.

Si c'est là le chemin qu'en aimant tu veux suivre,
Tu ne sais guere encor ce que c'est que de vivre.

Ces visages d'éclat sont bons à cajoler,
C'est là qu'un apprenti doit s'instruire à parler:
J'aime à remplir de feux ma bouche en leur présence;
La mode nous oblige à cette complaisance;
Tous ces discours de livre alors sont de saison:
Il faut feindre des maux, demander guérison,
Donner sur le Phébus, promettre des miracles,
Jurer qu'on brisera toutes sortes d'obstacles;
Mais du vent et cela doivent être tout un.

ÉRASTE.

Passe pour des beautés qui sont dans le commun;
C'est ainsi qu'autrefois j'amusai Crisolite:
Mais c'est d'autre façon qu'on doit servir Mélite
Malgré tes sentiments, il me faut accorder
Que le souverain bien n'est qu'à la posséder.
Le jour qu'elle naquit, Vénus, quoiqu'immortelle, (*)
Pensa mourir de honte en la voyant si belle;
Les graces à l'envi descendirent des cieux
Pour se donner l'honneur d'accompagner ses yeux;
Et l'amour, qui ne put entrer dans son courage,
Voulut obstinément loger sur son visage. (**)

(*) Corneille sort ici du ton naturel de la conversation, et ce qu'il fait dire à Eraste est plein de l'affectation et du mauvais goût qui régnoient encore; mais personne n'a plus contribué que Corneille lui-même à purger la scene de ces faux ornements qu'on prenoit alors pour des beautés.

(**) Voltaire, dans la Princesse de Navarre, [illegible] est à la vé-

TIRCIS.

Tu le prends d'un haut ton, et je crois qu'au besoin
Ce discours emphatique iroit encor bien loin.
Pauvre amant, je te plains, qui ne sais pas encore
Que bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
Pour en perdre le goût on n'a qu'à l'épouser.
Un bien qui nous est dû se fait si peu priser,
Qu'une femme, fût-elle entre toutes choisie,
On en voit en six mois passer la fantaisie.
Tel au bout de ce temps n'en voit plus la beauté
Qu'avec un esprit sombre, inquiet, agité;
Au premier qui lui parle, ou jette l'œil sur elle,
Mille sottes frayeurs lui brouillent la cervelle;
Ce n'est plus lors qu'une aide à faire un favori,
Un charme pour tout autre et non pour un mari.

ÉRASTE.

Ces caprices honteux, et ces chimeres vaines
Ne sauroient ébranler des ames bien saines;
Et quiconque a su prendre une fille d'honneur
N'a point à redouter l'appât d'un suborneur.

rité un de ses plus foibles ouvrages, s'est permis deux vers qui ont un air de famille avec ceux-ci:

Et l'honneur, attaqué dans le fond de mon cœur,
S'en indigne sur mon visage.

Mais c'est peut-être le seul exemple d'une pareille affectation qu'on trouve chez lui.

TIRCIS.

Peut-être dis-tu vrai; mais ce choix difficile
Assez et trop souvent trompe le plus habile;
Et l'hymen de soi-même est un si lourd fardeau,
Qu'il faut l'appréhender à l'égal du tombeau.
S'attacher pour jamais aux côtés d'une femme,
Perdre pour des enfants le repos de son ame,
Voir leur nombre importun remplir une maison;
Ah! qu'on aime ce joug avec peu de raison!

ÉRASTE.

Mais il y faut venir; c'est en vain qu'on recule,
C'est en vain qu'on refuit, tôt ou tard on s'y brûle;
Pour libertin qu'on soit on s'y trouve attrapé:
Toi-même, qui fais tant le cheval échappé,
Nous te verrons un jour songer au mariage.

TIRCIS.

Alors ne pense pas que j'épouse un visage.
Je regle mes desirs suivant mon intérêt.
Si Doris me vouloit, toute laide qu'elle est,
Je l'estimerois plus qu'Aminte et qu'Hippolyte;
Son revenu chez moi tiendroit lieu de mérite.
C'est comme il faut aimer. L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puissants liens:
La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
Echauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine;
Et l'hymen qui succede à ces folles amours,
Après quelques douceurs, a bien de mauvais jours.
Une amitié si longue est fort mal assurée

Dessus des fondements de si peu de durée.
L'argent dans le ménage a certaine splendeur
Qui donne un teint d'éclat à la même laideur; (*)
Et tu ne peux trouver de si douces caresses
Dont le goût dure autant que celui des richesses.

ÉRASTE.

Auprès de ce bel œil qui tient mes sens ravis,
A peine pourrois-tu conserver ton avis.

TIRCIS.

La raison en tous lieux est également forte.

ÉRASTE.

L'essai n'en coûte rien, Mélite est à sa porte.
Allons, et tu verras dans ses aimables traits
Tant de charmants appas, tant de brillants attraits,
Que tu seras forcé toi-même à reconnoître
Que si je suis un fou, j'ai bien raison de l'être.

TIRCIS.

Allons, et tu verras que toute sa beauté
Ne saura me tourner contre la vérité.

(*) Boileau paroît avoir imité ce vers :

L'or, même à la laideur, donne un teint de beauté.

SCENE II.

MÉLITE, ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

De deux amis, madame, appaisez la querelle.
Un esclave d'amour le défend d'un rebelle;
Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
Fier et vain qu'il en est, peut être ainsi nommé.
Comme, dès le moment que je vous ai servie,
J'ai cru qu'il étoit seul la véritable vie,
Il n'est pas merveilleux que ce peu de rapport
Entre nos deux esprits seme quelque discord.
Je me suis donc piqué contre sa médisance
Avec tant de malheur, ou tant d'insuffisance,
Que des droits si sacrés et si pleins d'équité
N'ont pu se garantir de sa subtilité,
Et je l'amene ici, n'ayant plus que répondre,
Assuré que vos yeux le sauront mieux confondre.

MÉLITE.

Vous deviez l'assurer plutôt qu'il trouveroit
En ce mépris d'amour qui le seconderoit.

TIRCIS.

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
Et ne fait de l'amour une plus haute estime,
Je plains les malheureux à qui vous en donnez
Comme à d'étranges maux par le sort destinés.

MÉLITE.

Ce reproche sans cause avec raison m'étonne.
Je ne reçois d'amour, et n'en donne à personne.
Les moyens de donner ce que je n'eus jamais?

ÉRASTE.

Ils vous sont trop aisés; et par vous désormais
La nature pour moi montre son injustice
A pervertir son cours pour croître mon supplice.

MÉLITE.

Supplice imaginaire, et qui sent son moqueur.

ÉRASTE.

Supplice qui déchire et mon ame et mon cœur.

MÉLITE.

Il est rare qu'on porte avec si bon visage
L'ame et le cœur ensemble en si triste équipage.

ÉRASTE.

Votre charmant aspect suspendant mes douleurs,
Mon visage du vôtre emprunte les couleurs.

MÉLITE.

Faites mieux; pour finir vos maux et votre flamme,
Empruntez tout d'un temps les froideurs de mon ame.

ÉRASTE.

Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir;
Et vous n'en conservez que faute de vous voir.

MÉLITE.

Hé quoi! tous les miroirs ont-ils de fausses glaces?

ÉRASTE.

Penseriez-vous y voir la moindre de vos graces?

De si frêles sujets ne sauroient exprimer
Ce qu'amour dans les cœurs peut lui seul imprimer;
Et quand vous en voudrez croire leur impuissance,
Cette légere idée et foible connoissance
Que vous aurez par eux de tant de raretés
Vous mettra hors de pair de toutes les beautés.

MÉLITE.

Voilà trop vous tenir dans une complaisance
Que vous dussiez quitter du moins en ma présence,
Et ne démentir pas le rapport de vos yeux,
Afin d'avoir sujet de m'entreprendre mieux.

ÉRASTE.

Le rapport de mes yeux, aux dépens de mes larmes,
Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

TIRCIS.

Sur peine d'être ingrate, il faut de votre part
Reconnoître les dons que le ciel vous départ.

ÉRASTE.

Voyez que d'un second mon droit se fortifie.

MÉLITE.

Voyez que son secours montre qu'il s'en défie.

TIRCIS.

Je me range toujours avec la vérité.

MÉLITE.

Si vous la voulez suivre, elle est de mon côté.

TIRCIS.

Oui, sur votre visage, et non en vos paroles;
Mais cessez de chercher ces refuites frivoles;

Et, prenant désormais des sentiments plus doux,
Ne soyez plus de glace à qui brûle pour vous.

MÉLITE.

Un ennemi d'amour me tenir ce langage!
Accordez votre bouche avec votre courage;
Pratiquez vos conseils, ou ne m'en donnez pas.

TIRCIS.

J'ai connu mon erreur auprès de vos appas;
Il vous l'avoit bien dit.

ÉRASTE.

Ainsi donc par l'issue
Mon ame sur ce point n'a point été déçue?

TIRCIS.

Si tes feux en son cœur produisoient même effet,
Crois-moi que ton bonheur seroit bientôt parfait.

MÉLITE.

Pour voir si peu de chose, aussitôt vous dédire
Me donne à vos dépens de beaux sujets de rire;
Mais je pourrai bientôt à m'entendre flatter
Concevoir quelque orgueil, qu'il vaut mieux éviter.
Excusez ma retraite.

ÉRASTE.

Adieu, belle inhumaine,
De qui seule dépend et ma joie et ma peine.

MÉLITE.

Plus sage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laissez votre esprit et le mien en repos.

SCENE III.

ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

Maintenant suis-je un fou? mérité-je du blâme?
Que dis-tu de l'objet? que dis-tu de ma flamme?

TIRCIS.

Que veux-tu que j'en dise? elle a je ne sais quoi
Qui ne peut consentir que l'on demeure à soi.
Mon cœur, jusqu'à présent à l'amour invincible,
Ne se maintient qu'à force aux termes d'insensible;
Tout autre que Tircis mourroit pour la servir.

ÉRASTE.

Confesse franchement qu'elle a su te ravir,
Mais que tu ne veux pas prendre pour cette belle
Avec le nom d'amant le titre d'infidele.
Rien que notre amitié ne t'en peut détourner;
Mais ta muse du moins, facile à suborner,
Avec plaisir déja prépare quelques veilles
A de puissants efforts pour de telles merveilles.

TIRCIS.

En effet, ayant vu tant et de tels appas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.

ÉRASTE.

Tes feux n'iront-ils point plus avant que la rime?

TIRCIS.

Si je brûle jamais, je veux brûler sans crime.

ÉRASTE.

Mais si, sans y penser, tu te trouvois surpris?

TIRCIS.

Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits.
J'aime bien ces discours de plaintes et d'alarmes,
De soupirs, de sanglots, de tourments, et de larmes;
C'est de quoi fort souvent je bâtis ma chanson,
Mais j'en connois, sans plus, la cadence et le son.
Souffre qu'en un sonnet je m'efforce à dépeindre
Cet agréable feu que tu ne peux éteindre;
Tu le pourras donner comme venant de toi.

ÉRASTE.

Ainsi ce cœur d'acier qui me tient sous sa loi
Verra ma passion pour le moins en peinture.
Je doute néanmoins qu'en cette portraiture
Tu ne suives plutôt tes propres sentiments.

TIRCIS.

Me prépare le ciel de nouveaux châtîments
Si jamais un tel crime entre dans mon courage!

ÉRASTE.

Adieu. Je suis content, j'ai ta parole en gage,
Et sais trop que l'honneur t'en fera souvenir.

TIRCIS, *seul.*

En matiere d'amour rien n'oblige à tenir;
Et les meilleurs amis, lorsque son feu les presse,
Font bientôt vanité d'oublier leur promesse.

SCENE IV.

CLORIS, PHILANDRE.

PHILANDRE.

Je meure, mon souci : tu dois bien me haïr;
Tous mes soins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

CLORIS.

Ne m'épouvante point; à ta mine, je pense
Que le pardon suivra de fort près cette offense,
Sitôt que j'aurai su quel est ce mauvais tour.

PHILANDRE.

Sache donc qu'il ne vient sinon de trop d'amour.

CLORIS.

J'eusse osé le gager qu'ainsi par quelque ruse
Ton crime officieux porteroit son excuse.

PHILANDRE.

Ton adorable objet, mon unique vainqueur,
Fait naître chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excès m'accable, et que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puissent me déplaire :
J'examine ton teint dont l'éclat me surprit,
Les traits de ton visage, et ceux de ton esprit;
Mais je n'en puis trouver un seul qui ne me charme.

CLORIS.

Et moi, je suis ravie, après ce peu d'alarme,
Qu'ainsi tes sens trompés te puissent obliger
A chérir ta Cloris, et jamais ne changer.

PHILANDRE.

Ta beauté te répond de ma persévérance,
Et ma foi, qui t'en donne une entiere assurance.

CLORIS.

Voilà fort doucement dire que, sans ta foi,
Ma beauté ne pourroit te conserver à moi.

PHILANDRE.

Je traiterois trop mal une telle maîtresse
De l'aimer seulement pour tenir ma promesse:
Ma passion en est la cause, et non l'effet;
Outre que tu n'as rien qui ne soit si parfait,
Qu'on ne peut te servir sans voir sur ton visage
De quoi rendre constant l'homme le plus volage.

CLORIS.

Ne m'en conte point tant de ma perfection;
Tu dois être assuré de mon affection;
Et tu perds tout l'effort de ta galanterie,
Si tu crois l'augmenter par une flatterie:
Une fausse louange est un blâme secret.
Je suis belle à tes yeux, il suffit, sois discret;
C'est mon plus grand bonheur, et le seul où j'aspire.

PHILANDRE.

Tu sais adroitement adoucir mon martyre.
Mais parmi les plaisirs qu'avec toi je ressens
A peine mon esprit ose croire mes sens;
Toujours entre la crainte et l'espoir en balance;
Car s'il faut que l'amour naisse de ressemblance,
Mes imperfections nous éloignant si fort,

Qu'oserois-je prétendre en ce peu de rapport?

CLORIS.

Du moins ne prétends pas qu'à présent je te loue,
Et qu'un mépris rusé, que ton cœur désavoue,
Me mette sur la langue un babil affété,
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prêté:
Au contraire, je veux que tout le monde sache
Que je connois en toi des défauts que je cache.
Quiconque avec raison peut être négligé,
A qui le veut aimer est bien plus obligé.

PHILANDRE.

Quant à toi, tu te crois de beaucoup plus aimable?

CLORIS.

Sans doute; et qu'aurois-tu qui me fût comparable?

PHILANDRE.

Regarde dans mes yeux, et reconnois qu'en moi
On peut voir quelque chose aussi parfait que toi.

CLORIS.

C'est sans difficulté, m'y voyant exprimée.

PHILANDRE.

Quitte ce vain orgueil dont ta vue est charmée,
Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un seul trait
Que ceux qu'il a reçus de ton charmant portrait,
Et qui tout aussitôt que tu t'es fait paroître,
Afin de te mieux voir, s'est mis à la fenêtre. (*)

(*) *Un cœur qui se met à la fenêtre.* Ce style devoit amener et amena en effet le jargon des précieuses. Un pareil abus pouvoit se pardonner dans l'enfance de l'art; mais ce qui doit

CLORIS.

Le trait n'est pas mauvais; mais puisqu'il te plaît tant,
Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant;
Et nos feux tout pareils ont mêmes étincelles.

PHILANDRE.

Ainsi, chere Cloris, nos ardeurs mutuelles
Dedans cette union prenant un même cours,
Nous préparent un heur qui durera toujours.
Cependant en faveur de ma longue souffrance...

CLORIS.

Tais-toi, mon frere vient.

SCENE V.

TIRCIS, PHILANDRE, CLORIS.

TIRCIS.

Si j'en crois l'apparence,
Mon arrivée ici fait quelque contre-temps.

PHILANDRE.

Que t'en semble, Tircis?

TIRCIS.

Je vous vois si contents,
Qu'à ne vous rien celer touchant ce qu'il me semble
Du divertissement que vous preniez ensemble,
De moins sorciers que moi pourroient bien deviner

étonner, c'est qu'on y soit revenu de nos jours. On trouveroit dans Marivaux plusieurs traits de ce genre: tant le bel esprit semble se plaire à s'écarter du naturel!

Qu'un troisieme ne fait que vous importuner.

CLORIS.

Dis ce que tu voudras; nos feux n'ont point de crimes,
Et pour t'appréhender ils sont trop légitimes,
Puisqu'un hymen sacré promis ces jours passés,
Sous ton consentement, les autorise assez.

TIRCIS.

Ou je te connois mal, ou son heure tardive
Te désoblige fort de ce qu'elle n'arrive.

CLORIS.

Ta belle humeur te tient, mon frere.

TIRCIS.

Assurément.

CLORIS.

Le sujet?

TIRCIS.

J'en ai trop dans ton contentement.

CLORIS.

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

TIRCIS.

Il est vrai, je te jure;
J'ai vu je ne sais quoi...

CLORIS.

Dis tout, je t'en conjure.

TIRCIS.

Ma foi, si ton Philandre avoit vu de mes yeux,
Tes affaires, ma sœur, n'en iroient guere mieux.

CLORIS.

J'ai trop de vanité pour croire que Philandre

Trouve encor après moi qui puisse le surprendre.

TIRCIS.

Tes vanités à part, repose-t'-en sur moi
Que celle que j'ai vue est bien autre que toi.

PHILANDRE.

Parle mieux de l'objet dont mon ame est ravie;
Ce blasphême à tout autre auroit coûté la vie.

TIRCIS.

Nous tomberons d'accord sans nous mettre en pourpoint.

CLORIS.

Encor, cette beauté, ne la nomme-t-on point?

TIRCIS.

Non pas sitôt. Adieu: ma présence importune
Te laisse à la merci d'amour et de la brune.
Continuez les jeux que vous avez quittés.

CLORIS.

Ne crois pas éviter mes importunités:
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vais de tes pas me rendre inséparable.

TIRCIS.

Il n'est pas fort aisé d'arracher ce secret.
Adieu: ne perds point temps.

CLORIS.

O l'amoureux discret!
Eh bien! nous allons voir si tu sauras te taire.

PHILANDRE, *retenant Cloris qui suit son frere.*

C'est donc ainsi qu'on quitte un amant pour un frere?

CLORIS.

Philandre, avoir un peu de curiosité,

Ce n'est pas envers toi grande infidélité.
Souffre que je dérobe un moment à ma flamme
Pour lire malgré lui jusqu'au fond de son ame.
Nous en rirons après ensemble, si tu veux.

PHILANDRE.

Quoi! c'est là tout l'état que tu fais de mes feux?

CLORIS.

Je ne t'aime pas moins pour être curieuse,
Et ta flamme à mon cœur n'est pas moins précieuse.
Conserve-moi le tien, et sois sûr de ma foi.

PHILANDRE.

Ah, folle! qu'en t'aimant il faut souffrir de toi!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE.

Je l'avois bien prévu que ce cœur infidele
Ne se défendroit point des yeux de ma cruelle,
Qui traite mille amants avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris.
Sitôt qu'il l'aborda, je lus sur son visage
De sa déloyauté l'infaillible présage;
Un inconnu frisson dans mon corps épandu
Me donna les avis de ce que j'ai perdu.
Depuis, cette volage évite ma rencontre;
Ou si malgré ses soins le hasard me la montre,
Si je puis l'aborder, son discours se confond,
Son esprit en désordre à peine me répond:
Une réflexion vers le traître qu'elle aime
Presque à tous les moments le ramene en lui-même;
Et, tout rêveur qu'il est, il n'a point de soucis
Qu'un soupir ne trahisse au seul nom de Tircis.
Lors, par le prompt effet d'un changement étrange,
Son silence rompu se déborde en louange;
Elle remarque en lui tant de perfections,

Que les moins éclairés verroient ses passions;
Sa bouche ne se plaît qu'en cette flatterie,
Et tout autre propos lui rend sa rêverie.
Cependant, chaque jour au discours attachés,
Ils ne retiennent plus leurs sentiments cachés;
Ils ont des rendez-vous où l'amour les assemble;
Encor hier sur le soir je les surpris ensemble;
Encor tout de nouveau je la vois qui l'attend.
Que cet œil assuré marque un esprit content!
Perds tout respect, Éraste, et tout soin de lui plaire;
Rends, sans plus différer, ta vengeance exemplaire:
Mais il vaut mieux t'en rire, et pour dernier effort
Lui montrer en raillant combien elle a de tort.

SCENE II.

ÉRASTE, MÉLITE.

ÉRASTE.

Quoi, seule et sans Tircis! vraiment c'est un prodige;
Et ce nouvel amant déja trop vous néglige,
Laissant ainsi couler la belle occasion
De vous conter l'excès de son affection.

MÉLITE.

Vous savez que son ame en est fort dépourvue.

ÉRASTE.

Toutefois, ce dit-on, depuis qu'il vous a vue,
Il en porte dans l'ame un si doux souvenir,

Qu'il n'a plus de plaisir qu'à vous entretenir.

MÉLITE.

Il a lieu de s'y plaire avec quelque justice.
L'amour ainsi qu'à lui me paroît un supplice;
Et sa froideur, qu'augmente un si lourd entretien,
Le résout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

ÉRASTE.

Dites à n'aimer rien que la belle Mélite.

MÉLITE.

Pour tant de vanité j'ai trop peu de mérite.

ÉRASTE.

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu?

MÉLITE.

Un peu plus que pour vous.

ÉRASTE.

De vrai, j'ai reconnu,
Vous ayant pu servir deux ans, et davantage,
Qu'il faut si peu que rien à toucher mon courage.

MÉLITE.

Encor si peu que c'est vous étant refusé,
Présumez comme ailleurs vous serez méprisé.

ÉRASTE.

Vos mépris ne sont pas de grande conséquence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y pense;
Sachant qu'il vous voyoit, je m'étois bien douté
Que je ne serois plus que fort mal écouté.

MÉLITE.

Sans que mes actions de plus près j'examine,

A la meilleure humeur je fais meilleure mine;
Et s'il m'osoit tenir de semblables discours,
Nous romprions ensemble avant qu'il fût deux jours.

ÉRASTE.

Si chaque objet nouveau de même vous engage,
Il changera bientôt d'humeur et de langage.
Caressé maintenant aussitôt qu'apperçu,
Qu'auroit-il à se plaindre étant si bien reçu?

MÉLITE.

Éraste, voyez-vous, treve de jalousie;
Purgez votre cerveau de cette frénésie:
Laissez en liberté mes inclinations.
Qui vous a fait censeur de mes affections?
Est-ce à votre chagrin que j'en dois rendre compte?

ÉRASTE.

Non; mais j'ai malgré moi pour vous un peu de honte.
De ce qu'on dit par-tout du trop de privauté
Que déja vous souffrez à sa témérité.

MÉLITE.

Ne soyez en souci que de ce qui vous touche.

ÉRASTE.

Le moyen sans regret de vous voir si farouche
Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs si facile à ceux d'un suborneur?

MÉLITE.

Ce n'est pas contre lui qu'il faut en ma présence
Lâcher les traits jaloux de votre médisance.

Adieu. Souvenez-vous que ces mots insensés
L'avanceront chez moi plus que vous ne pensez.

SCENE III.

ÉRASTE.

C'est là donc ce qu'enfin me gardoit ton caprice!
C'est ce que j'ai gagné par deux ans de service!
C'est ainsi que mon feu, s'étant trop abaissé,
D'un outrageux mépris se voit récompensé!
Tu m'oses préférer un traître qui te flatte;
Mais dans ta lâcheté ne crois pas que j'éclate,
Et que par la grandeur de mes ressentiments
Je laisse aller au jour celle de mes tourments.
Un aveu si public qu'en feroit ma colere
Enfleroit trop l'orgueil de ton ame légere,
Et me convaincroit trop de ce desir abject
Qui m'a fait soupirer pour un indigne objet.
Je saurai me venger, mais avec l'apparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence.
Il fut toujours permis de tirer sa raison
D'une infidélité par une trahison.
Tiens, déloyal ami, tiens ton ame assurée
Que ton heur surprenant aura peu de durée;
Et que, par une adresse égale à tes forfaits,
Je mettrai le désordre où tu crois voir la paix.
L'esprit fourbe et vénal d'un voisin de Mélite
Donnera prompte issue à ce que je médite.

A servir qui l'achete il est toujours tout prêt,
Et ne voit rien d'injuste où brille l'intérêt.
Allons sans perdre temps lui payer ma vengeance,
Et la pistole en main presser sa diligence.

SCENE IV.

TIRCIS, CLORIS.

TIRCIS.

Ma sœur, un mot d'avis sur un méchant sonnet
Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

CLORIS.

C'est à quelque beauté que ta muse l'adresse?

TIRCIS.

En faveur d'un ami je flatte sa maîtresse.
Vois si tu le connois, et si, parlant pour lui,
J'ai su m'accommoder aux passions d'autrui.

SONNET.

« Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable. »

CLORIS.

Ah! frere, il n'en faut plus.

TIRCIS.

Tu n'es pas supportable
De me rompre sitôt.

CLORIS.

C'étoit sans y penser;
Acheve.

TIRCIS.

Tais-toi donc, je vais recommencer.

SONNET. (*)

« Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable;
« Il n'est rien de solide après ma loyauté.
« Mon feu, comme son teint, se rend incomparable;
« Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.

« Quoi que puisse à mes sens offrir la nouveauté,
« Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable;
« Et bien qu'elle ait au sien la même cruauté,
« Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.

« C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
« Trouve chez cette belle une extrême froideur,
« Et que sans être aimé je brûle pour Mélite:

« Car de ce que les dieux, nous envoyant au jour,
« Donnerent pour nous deux d'amour et de mérite,
« Elle a tout le mérite, et moi j'ai tout l'amour. »

(*) Ce sonnet vaut encore moins que celui du Misanthrope, et ce sont précisément les mêmes défauts:

Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

D'après l'esprit qui régnoit alors, on peut croire cependant qu'il fut très applaudi.

CLORIS.

Tu l'as fait pour Éraste?

TIRCIS.

Oui, j'ai dépeint sa flamme.

CLORIS.

Comme tu la ressens peut-être dans ton ame?

TIRCIS.

Tu sais mieux qui je suis, et que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

CLORIS.

Pauvre frere, vois-tu, ton silence t'abuse;
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuse:
Les tiens m'avoient bien dit malgré toi que ton cœur
Soupiroit sous les lois de quelque objet vainqueur;
Mais j'ignorois encor qui tenoit ta franchise,
Et le nom de Mélite a causé ma surprise
Sitôt qu'au premier vers ton sonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je brûlois de savoir.

TIRCIS.

Tu crois donc que j'en tiens?

CLORIS.

Fort avant.

TIRCIS.

Pour Mélite?

CLORIS.

Pour Mélite, et de plus que ta flamme n'excite
Au cœur de cette belle aucun embrasement.

TIRCIS.

Qui t'en a tant appris? mon sonnet?

CLORIS.

Justement.

TIRCIS.

Et c'est ce qui te trompe avec tes conjectures,
Et par où ta finesse a mal pris ses mesures.
Un visage jamais ne m'auroit arrêté
S'il falloit que l'amour fût tout de mon côté.
Ma rime seulement est un portrait fidele
De ce qu'Éraste souffre en servant cette belle;
Mais quand je l'entretiens de mon affection,
J'en ai toujours assez de satisfaction.

CLORIS.

Montre, si tu dis vrai, quelque peu plus de joie;
Et rends-toi moins rêveur, afin que je te croie.

TIRCIS.

Je rêve, et mon esprit ne s'en peut exempter;
Car sitôt que je viens à me représenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite,
Qu'Éraste s'en offense, et s'oppose à Mélite,
Tantôt je suis ami, tantôt je suis rival;
Et, toujours balancé d'un contrepoids égal,
J'ai honte de me voir insensible, ou perfide.
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide.
Entre ces mouvements mon esprit partagé
Ne sait duquel des deux il doit prendre congé.

CLORIS.

Voilà bien des détours pour dire, au bout du compte,
Que c'est contre ton gré que l'amour te surmonte.
Tu présumes par là me le persuader;

Mais ce n'est pas ainsi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du temps, quand nous servons quelque autre,
C'est seulement alors qu'il n'y va rien du nôtre.
Chacun en son affaire est son meilleur ami,
Et tout autre intérêt ne touche qu'à demi.

TIRCIS.

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie,
Si rien que ce rival cause ma rêverie!

CLORIS.

C'est donc assurément son bien qui t'est suspect;
Son bien te fait rêver, et non pas son respect;
Et toute amitié bas, tu crains que sa richesse
En dépit de tes feux n'obtienne ta maîtresse.

TIRCIS.

Tu devines, ma sœur; cela me fait mourir.

CLORIS.

Ce sont vaines frayeurs dont je te veux guérir.
Depuis quand ton Éraste en tient-il pour Mélite?

TIRCIS.

Il rend depuis deux ans hommage à son mérite.

CLORIS.

Mais dit-il les grands mots? parle-t-il d'épouser?

TIRCIS.

Presque à chaque moment.

CLORIS.

Laisse-le donc jaser.
Ce malheureux amant ne vaut pas qu'on le craigne;
Quelque riche qu'il soit, Mélite le dédaigne:

Puisqu'on voit sans effet deux ans d'affection,
Tu ne dois plus douter de son aversion;
Le temps ne la rendra que plus grande et plus forte.
On prend soudain au mot les hommes de sa sorte,
Et, sans rien hasarder à la moindre longueur,
On leur donne la main, dès qu'ils offrent le cœur.

TIRCIS.

Sa mere peut agir de puissance absolue.

CLORIS.

Crois que déja l'affaire en seroit résolue,
Et qu'il auroit déja de quoi se contenter,
Si sa mere étoit femme à la violenter.

TIRCIS.

Ma crainte diminue, et ma douleur s'appaise:
Mais si je t'abandonne, excuse mon trop d'aise.
Avec cette lumiere et ma dextérité
J'en veux aller savoir toute la vérité.
Adieu.

CLORIS.

Moi, je m'en vais paisiblement attendre
Le retour desiré du paresseux Philandre.
Un moment de froideur lui fera souvenir
Qu'il faut une autre fois tarder moins à venir.

SCENE V.

ÉRASTE, CLITON.

ÉRASTE, *lui donnant une lettre.*

Va-t'-en chercher Philandre, et dis-lui que Mélite
A dedans ce billet sa passion décrite.
Dis-lui que sa pudeur ne sauroit plus cacher
Un feu qui la consume, et qu'elle tient si cher:
Mais prends garde sur-tout à bien jouer ton rôle;
Remarque sa couleur, son maintien, sa parole;
Vois si dans la lecture un peu d'émotion
Ne te montrera rien de son intention.

CLITON.

Cela vaut fait, monsieur.

ÉRASTE.

Mais, après ce message,
Sache avec tant d'adresse ébranler son courage,
Que tu viennes à bout de sa fidélité.

CLITON.

Monsieur, reposez-vous sur ma subtilité;
Il faudra malgré lui qu'il donne dans le piege;
Ma tête sur ce point vous servira de pleige. (*)
Mais aussi vous savez....

ÉRASTE.

Oui, va, sois diligent.

(*) *Pleige:* mot vieilli, et qui signifioit gage, caution, garant.

(*seul.*)

Ces ames du commun n'ont pour but que l'argent;
Et je n'ai que trop vu par mon expérience....

SCENE VI.

ÉRASTE, CLITON.

ÉRASTE.

Mais tu reviens bientôt?

CLITON.

Donnez-vous patience,
Monsieur; il ne nous faut qu'un moment de loisir,
Et vous pourrez vous-même en avoir le plaisir.

ÉRASTE.

Comment?

CLITON.

De ce carfour j'ai vu venir Philandre.
Cachez-vous en ce coin, et de là sachez prendre
L'occasion commode à seconder mes coups:
Par là nous le tenons. Le voici; sauvez-vous.

SCENE VII.

PHILANDRE; ÉRASTE, *caché dans un coin du théâtre*, CLITON.

PHILANDRE.

Quelle réception me fera ma maîtresse?
Le moyen d'excuser une telle paresse?

CLITON.

Monsieur, tout à propos je vous rencontre ici,
Expressément chargé de vous rendre ceci.

PHILANDRE.

Qu'est-ce?

CLITON.

Vous allez voir, en lisant cette lettre,
Ce qu'un homme jamais n'oseroit se promettre.
Ouvrez-la seulement.

PHILANDRE

Va, tu n'es qu'un conteur.

CLITON.

Je veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

PHILANDRE. *lit.*

« Malgré le devoir et la bienséance du sexe, celle-
« ci m'échappe en faveur de vos mérites, pour
« vous apprendre que c'est Mélite qui vous écrit,
« et qui vous aime. Si elle est assez heureuse pour
« recevoir de vous une réciproque affection, con-
« tentez-vous de cet entretien par lettres, jusqu'à
« ce qu'elle ait ôté de l'esprit de sa mere quelques
« personnes qui n'y sont que trop bien pour son
« contentement. »

ÉRASTE, *feignant d'avoir lu la lettre par-dessus son épaule.*

C'est donc la vérité que la belle Mélite
Fait du brave Philandre une louable élite,
Et qu'il obtient ainsi de sa seule vertu

Ce qu'Éraste et Tircis ont en vain débattu?
Vraiment dans un tel choix mon regret diminue;
Outre qu'une froideur depuis peu survenue,
De tant de vœux perdus ayant su me lasser,
N'attendoit qu'un prétexte à m'en débarrasser.

PHILANDRE.

Me dis-tu que Tircis brûle pour cette belle?

ÉRASTE.

Il en meurt.

PHILANDRE.

Ce courage à l'amour si rebelle?

ÉRASTE.

Lui-même.

PHILANDRE.

Si ton cœur ne tient plus qu'à demi,
Tu peux le retirer en faveur d'un ami;
Sinon, pour mon regard ne cesse de prétendre:
Étant pris une fois, je ne suis plus à prendre.
Tout ce que je puis faire à ce beau feu naissant,
C'est de m'en revancher par un zele impuissant;
Et ma Cloris la prie, afin de s'en distraire,
De tourner, s'il se peut, sa flamme vers son frere.

ÉRASTE.

Auprès de sa beauté qu'est-ce que ta Cloris?

PHILANDRE.

Un peu plus de respect pour ce que je chéris.

ÉRASTE.

Je veux qu'elle ait en soi quelque chose d'aimable;

Mais enfin à Mélite est-elle comparable?

PHILANDRE.

Qu'elle le soit ou non, je n'examine pas
Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'appas.
J'aime l'une; et mon cœur pour toute autre insensible....

ÉRASTE.

Avise toutefois, le prétexte est plausible.

PHILANDRE.

J'en serois mal voulu des hommes et des dieux.

ÉRASTE.

On pardonne aisément à qui trouve son mieux.

PHILANDRE.

Mais en quoi gît ce mieux?

ÉRASTE.

En esprit, en richesse.

PHILANDRE.

O le honteux motif à changer de maîtresse!

ÉRASTE.

En amour.

PHILANDRE.

Cloris m'aime, et, si je m'y connoi,
Rien ne peut égaler celui qu'elle a pour moi.

ÉRASTE.

Tu te détromperas si tu veux prendre garde
A ce qu'à ton sujet l'une et l'autre hasarde.
L'une en t'aimant s'expose au péril d'un mépris;
L'autre ne t'aime point que tu n'en sois épris:

L'une t'aime engagé vers une autre moins belle;
L'autre se rend sensible à qui n'aime rien qu'elle:
L'une à l'insu des siens te montre son ardeur;
Et l'autre après leur choix quitte un peu sa froideur:
L'une....

PHILANDRE.

Adieu: des raisons de si peu d'importance
Ne pourroient en un siecle ébranler ma constance.
(*bas à Cliton.*)
Dans deux heures d'ici tu viendras me revoir.

CLITON.

Disposez librement de mon petit pouvoir.

ÉRASTE, *seul.*

Il a beau déguiser, il a goûté l'amorce;
Cloris déja sur lui n'a presque plus de force:
Ainsi je suis deux fois vengé du ravisseur,
Ruinant tout ensemble et le frere et la sœur.

SCENE VIII.

TIRCIS, ÉRASTE, MÉLITE, *derriere une jalousie pendant qu'Eraste lit le sonnet.*

TIRCIS.

Éraste, arrête un peu.

ÉRASTE.

Que me veux-tu?

TIRCIS.

Te rendre

Ce sonnet que pour toi j'ai promis d'entreprendre.

MÉLITE, *à part.*

Que font-ils là tous deux? qu'ont-ils à démêler?
Ce jaloux à la fin le pourra quereller;
Du moins les compliments, dont peut-être ils se jouent,
Sont des civilités qu'en l'ame ils désavouent.

TIRCIS.

J'y donne une raison de ton sort inhumain.
Allons, je le veux voir présenter de ta main
A ce charmant objet dont ton ame est blessée.

ÉRASTE, *lui rendant son sonnet.*

Une autre fois, Tircis; quelque affaire pressée
Fait que je ne saurois pour l'heure m'en charger:
Tu trouveras ailleurs un meilleur messager.

SCENE IX.

TIRCIS.

La belle humeur de l'homme! O dieux, quel personnage!
Quel ami j'avois fait de ce plaisant visage!
Une mine froncée, un regard de travers,
C'est le remercîment que j'aurai de mes vers.
Je manque, à son avis, d'assurance ou d'adresse,
Pour les donner moi-même à sa jeune maîtresse,
Et prendre ainsi le temps de dire à sa beauté
L'empire que ses yeux ont sur ma liberté.
Je pense l'entrevoir par cette jalousie:

Oui: mon ame de joie en est toute saisie.
Hélas! et le moyen de pouvoir lui parler,
Si mon premier aspect l'oblige à s'en aller!
Que cette joie est courte, et qu'elle est cher vendue!
Toutefois tout va bien, la voilà descendue.
Ses regards pleins de feu s'entendent avec moi;
Que dis-je! en s'avançant elle m'appelle à soi.

SCENE X.

MÉLITE, TIRCIS.

MÉLITE.

Eh bien! qu'avez-vous fait de votre compagnie?

TIRCIS.

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie:
A peine ai-je eu loisir de lui dire deux mots,
Qu'aussitôt le fantasque, en me tournant le dos,
S'est échappé de moi.

MÉLITE.

Sans doute, il m'aura vue;
Et c'est de là que vient cette fuite imprévue.

TIRCIS.

Vous aimant comme il fait, qui l'eût jamais pensé?

MÉLITE.

Vous ne savez donc rien de ce qui s'est passé?

TIRCIS.

J'aimerois beaucoup mieux savoir ce qui se passe,

Et la part qu'a Tircis en votre bonne grace.

MÉLITE.

Meilleure aucunement qu'Éraste ne voudroit.
Je n'ai jamais connu d'amant si mal-adroit;
Il ne sauroit souffrir qu'autre que lui m'approche.
Dieux! qu'à votre sujet il m'a fait de reproche!
Vous ne sauriez me voir, sans le désobliger.

TIRCIS.

Et de tous mes soucis c'est là le plus léger.
Toute une légion de rivaux de sa sorte
Ne divertiroit pas l'amour que je vous porte,
Qui ne craindra jamais les humeurs d'un jaloux.

MÉLITE.

Aussi le croit-il bien, ou je me trompe.

TIRCIS.

Et vous?

MÉLITE.

Bien que cette croyance à quelque erreur m'expose,
Pour lui faire dépit j'en croirai quelque chose.

TIRCIS.

Mais afin qu'il reçût un entier déplaisir,
Il faudroit que nos cœurs n'eussent plus qu'un desir;
Et quitter ces discours de volontés sujettes,
Qui ne sont point de mise en l'état où vous êtes:
Vous-même consultez un moment vos appas;
Songez à leurs effets; et ne présumez pas
Avoir sur tous les cœurs un pouvoir si suprême,

Sans qu'il vous soit permis d'en user sur vous-même.
Un si digne sujet ne reçoit point de loi,
De regle, ni d'avis, d'un autre que de soi.

MÉLITE.

Ton mérite, plus fort que ta raison flatteuse,
Me rend, je le confesse, un peu moins scrupuleuse.
Je dois tout à ma mere, et pour tout autre amant
Je voudrois tout remettre à son commandement:
Mais attendre pour toi l'effet de sa puissance,
Sans te rien témoigner que par obéissance,
Tircis, ce seroit trop; tes rares qualités
Dispensent mon devoir de ces formalités.

TIRCIS.

Que d'amour et de joie un tel aveu me donne!

MÉLITE.

C'est peut-être en trop dire, et me montrer trop bonne;
Mais par là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entiere en ta discrétion.

TIRCIS.

Vous la verrez toujours dans un respect sincere
Attacher mon bonheur à celui de vous plaire,
N'avoir point d'autre soin, n'avoir point d'autre esprit;
Et si vous en voulez un serment par écrit,
Ce sonnet, que pour vous vient de tracer ma flamme,
Vous fera voir à nu jusqu'au fond de mon ame.

MÉLITE.

Garde bien ton sonnet, et pense qu'aujourd'hui

Mélite veut te croire autant et plus que lui.
Je le prends toutefois comme un précieux gage
Du pouvoir que mes yeux ont pris sur ton courage.
Adieu : sois-moi fidele en dépit du jaloux.

TIRCIS.

Oh ciel! jamais amant eut-il un sort plus doux?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILANDRE.

Tu l'as gagné, Mélite; il ne m'est pas possible
D'être à tant de faveurs plus long-temps insensible.
Tes lettres où sans fard tu dépeins ton esprit,
Tes lettres où ton cœur est si bien par écrit,
Ont charmé tous mes sens par leurs douces promesses;
Leur attente vaut mieux, Cloris, que tes caresses.
Ah! Mélite, pardon; je t'offense à nommer
Celle qui m'empêcha si long-temps de t'aimer.
Souvenir importun d'une amante laissée,
Qui venez malgré moi remettre en ma pensée
Un portrait que j'en veux tellement effacer,
Que le sommeil ait peine à me le retracer,
Hâtez-vous de sortir sans plus troubler ma joie;
Et, retournant trouver celle qui vous envoie,
Dites-lui de ma part, pour la derniere fois,
Qu'elle est en liberté de faire un autre choix,
Que ma fidélité n'entretient plus ma flamme,
Ou que, s'il m'en demeure encore un peu dans l'ame,

Je souhaite, en faveur de ce reste de foi,
Qu'elle puisse gagner au change autant que moi.
Dites-lui que Mélite, ainsi qu'une déesse,
Est de tous nos desirs souveraine maîtresse,
Dispose de nos cœurs, force nos volontés,
Et que par son pouvoir nos destins surmontés
Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle;
Enfin que tous mes vœux....

SCENE II.

TIRCIS, PHILANDRE.

TIRCIS.

Philandre.

PHILANDRE.

Qui m'appelle?

TIRCIS.

Tircis, dont le bonheur au plus haut point monté
Ne peut être parfait sans te l'avoir conté.

PHILANDRE.

Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.

TIRCIS.

J'userois envers toi d'une sotte prudence,
Si je faisois dessein de te dissimuler
Ce qu'aussi-bien mes yeux ne sauroient te celer.

PHILANDRE.

En effet, si l'on peut te juger au visage,
Si je puis par tes yeux lire dans ton courage,
Ce qu'ils montrent de joie à tel point me surprend,

Que je n'en puis trouver de sujet assez grand;
Rien n'atteint, ce me semble, aux signes qu'ils en donnent.

TIRCIS.

Que fera le sujet, si les signes t'étonnent?
Mon bonheur est plus grand qu'on ne peut soupçonner;
C'est quand tu l'auras su qu'il faudra t'étonner.

PHILANDRE.

Je ne le saurai pas sans marque plus expresse.

TIRCIS.

Possesseur, autant vaut....

PHILANDRE.

De quoi?

TIRCIS.

D'une maîtresse
Belle, honnête, jolie, et dont l'esprit charmant
De son seul entretien peut ravir un amant;
En un mot, de Mélite.

PHILANDRE.

Il est vrai qu'elle est belle:
Tu n'as pas mal choisi; mais....

TIRCIS.

Quoi, mais?

PHILANDRE.

T'aime-t-elle?

TIRCIS.

Cela n'est plus en doute.

PHILANDRE.

Et de cœur?

TIRCIS.

Et de cœur,
Je t'en réponds.

PHILANDRE.

Souvent un visage moqueur
N'a que le beau semblant d'une mine hypocrite.

TIRCIS.

Je ne crains rien de tel du côté de Mélite.

PHILANDRE.

Écoute : j'en ai vu de toutes les façons ;
J'en ai vu qui sembloient n'être que des glaçons,
Dont le feu retenu par une adroite feinte
S'allumoit d'autant plus qu'il souffroit de contrainte ;
J'en ai vu, mais beaucoup, qui, sous le faux appas
Des preuves d'un amour qui ne les touchoit pas,
Prenoient du passe-temps d'une folle jeunesse
Qui se laisse affiner à ces traits de souplesse,
Et pratiquoient sous main d'autres affections :
Mais j'en ai vu fort peu de qui les passions
Fussent d'intelligence avec tout le visage.

TIRCIS.

Et de ce petit nombre est celle qui m'engage :
De sa possession je me tiens aussi seur (*)
Que tu te peux tenir de celle de ma sœur.

(*) Cette prononciation étoit d'usage alors, ou du moins les auteurs pouvoient, à leur choix, écrire *seur* ou *sûr*.

PHILANDRE.

Donc, si ton espérance à la fin n'est déçue,
Ces deux amours auront une pareille issue.

TIRCIS.

Si cela n'arrivoit, je me tromperois fort.

PHILANDRE.

Pour te faire plaisir, j'en veux être d'accord.
Cependant apprends-moi comment elle te traite,
Et qui te fait juger son ardeur si parfaite.

TIRCIS.

Une parfaite ardeur a trop de truchements
Par qui se faire entendre aux esprits des amants;
Un coup-d'œil, un soupir....

PHILANDRE.

Ces faveurs ridicules
Ne servent qu'à duper des ames trop crédules.
N'as-tu rien que cela?

TIRCIS.

Sa parole, et sa foi.

PHILANDRE.

Encor c'est quelque chose. Acheve, et conte-moi
Les petites douceurs, les aimables tendresses
Qu'elle se plaît à joindre à de telles promesses.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer?

TIRCIS.

Recherche qui voudra ces menus badinages,

Qui n'en sont pas toujours de fort sûrs témoignages;
Je n'ai que sa parole, et ne veux que sa foi.

PHILANDRE.

Je connois donc quelqu'un plus avancé que toi.

TIRCIS.

J'entends qui tu veux dire; et, pour ne te rien feindre,
Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.
Éraste, qu'ont banni ses dédains rigoureux....

PHILANDRE.

Je parle de quelque autre un peu moins malheureux.

TIRCIS.

Je ne connois que lui qui soupire pour elle.

PHILANDRE.

Je ne te tiendrai pas plus long-temps en cervelle:
Pendant qu'elle t'amuse avec ses beaux discours,
Un rival inconnu possede ses amours;
Et la dissimulée, au mépris de ta flamme,
Par lettres, chaque jour, lui fait don de son ame.

TIRCIS.

De telles trahisons lui sont trop en horreur.

PHILANDRE.

Je te veux, par pitié, tirer de cette erreur.
Tantôt, sans y penser, j'ai trouvé cette lettre;
Tiens, vois ce que tu peux désormais t'en promettre.

TIRCIS *lit.*

« Je commence à m'estimer quelque chose, puis-
« que je vous plais; et mon miroir m'offense tous
« les jours, ne me représentant pas assez belle,

« comme je m'imagine qu'il faut être pour mériter
« votre affection. Aussi je veux bien que vous sa-
« chiez que Mélite ne croit la posséder que par fa-
« veur, ou comme une récompense extraordinaire
« d'un excès d'amour, dont elle tâche de suppléer
« au défaut des graces que le ciel lui a refusées. »

PHILANDRE.

Maintenant qu'en dis-tu? n'est-ce pas t'affronter?

TIRCIS.

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.

PHILANDRE.

La raison?

TIRCIS.

Le porteur a su combien je t'aime.
Et par galanterie il t'a pris pour moi-même;
Comme aussi ce n'est qu'un de deux parfaits amis.

PHILANDRE.

Voilà bien te flatter plus qu'il ne t'est permis,
Et pour ton intérêt aimer à te méprendre.

TIRCIS.

On t'en aura donné quelque autre pour me rendre,
Afin qu'encore un coup je sois ainsi déçu.

PHILANDRE.

Oui, j'ai quelque billet que tantôt j'ai reçu;
Et puisqu'il est pour toi....

TIRCIS.

Que ta longueur me tue!
Dépêche.

PHILANDRE.

Le voilà que je te restitue.

TIRCIS *lit.*

« Vous n'avez plus affaire qu'à Tircis; je le souffre « encore, afin que par sa hantise je remarque plus « exactement ses défauts, et les fasse mieux goûter « à ma mere. Après cela Philandre et Mélite auront « tout loisir de rire ensemble des belles imagina- « tions dont le frere et la sœur ont repu leurs espé- « rances. »

PHILANDRE.

Te voilà tout rêveur, cher ami; par ta foi,
Crois-tu que ce billet s'adresse encore à toi?

TIRCIS.

Traître! c'est donc ainsi que ma sœur méprisée
Sert à ton changement d'un sujet de risée?
C'est ainsi qu'à sa foi Mélite osant manquer
D'un parjure si noir ne fait que se moquer?
C'est ainsi que sans honte à mes yeux tu subornes
Un amour qui pour moi devoit être sans bornes?
Suis-moi tout de ce pas; que, l'épée à la main,
Un si cruel affront se répare soudain:
Il faut que pour tous deux ta tête me réponde.

PHILANDRE.

Si, pour te voir trompé, tu te déplais au monde,
Cherche en ce désespoir qui t'en veuille arracher;
Quant à moi, ton trépas me coûteroit trop cher.

TIRCIS.

Quoi! tu crains le duel?

PHILANDRE.

Non; mais j'en crains la suite,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite;
Et du plus beau succès le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet et le prix du combat.

TIRCIS.

Tant de raisonnement et si peu de courage
Sont de tes lâchetés le digne témoignage.
Viens, ou dis que ton sang n'oseroit s'exposer.

PHILANDRE.

Mon sang n'est plus à moi; je n'en puis disposer.
Mais, puisque ta douleur de mes raisons s'irrite,
J'en prendrai, dès ce soir, le congé de Mélite.
Adieu.

SCENE III.

TIRCIS.

Tu fuis, perfide, et ta légèreté
T'ayant fait criminel, te met en sûreté!
Reviens, reviens défendre une place usurpée:
Celle qui te chérit vaut bien un coup d'épée.
Fais voir que l'infidele, en se donnant à toi,
A fait choix d'un amant qui valoit mieux que moi:
Soutiens son jugement, et sauve ainsi de blâme
Celle qui pour la tienne a négligé ma flamme.

Crois-tu qu'on la mérite à force de courir?
Peux-tu m'abandonner ses faveurs sans mourir?
O lettres! ô faveurs indignement placées,
A ma discrétion honteusement laissées!
O gages qu'il néglige ainsi que superflus!
Je ne sais qui de nous vous diffamez le plus;
Je ne sais qui des trois doit rougir davantage;
Car vous nous apprenez qu'elle est une volage,
Son amant un parjure, et moi sans jugement,
De n'avoir rien prévu de leur déguisement:
Mais il le falloit bien, que cette ame infidele,
Changeant d'affection, prît un traître comme elle;
Et que le digne amant qu'elle a su rechercher
A sa déloyauté n'eût rien à reprocher.
Cependant j'en croyois cette fausse apparence
Dont elle repaissoit ma frivole espérance;
J'en croyois ses regards, qui, tout remplis d'amour,
Etoient de la partie en un si lâche tour.
O ciel! vit-on jamais tant de supercherie,
Que tout l'extérieur ne fût que tromperie?
Non, non, il n'en est rien; une telle beauté
Ne fut jamais sujette à la déloyauté.
Foibles et seuls témoins du malheur qui me touche,
Vous êtes trop hardis de démentir sa bouche.
Mélite me chérit, elle me l'a juré;
Son oracle reçu, je m'en tiens assuré.
Que dites-vous là contre? êtes-vous plus croyables?
Caracteres trompeurs, vous me contez des fables;

Vous voulez me trahir, mais vos efforts sont vains;
Sa parole a laissé son cœur entre mes mains;
A ce doux souvenir ma flamme se rallume:
Je ne sais plus qui croire ou d'elle ou de sa plume:
L'une et l'autre en effet n'ont rien que de léger;
Mais du plus ou du moins je n'en puis que juger.
Loin, loin, doutes flatteurs que mon feu me suggere!
Je vois trop clairement qu'elle est la plus légere;
La foi que j'en reçus s'en est allée en l'air,
Et ces traits de sa plume osent encor parler,
Et laissent en mes mains une honteuse image,
Où son cœur, peint au vif, remplit le mien de rage.
Oui, j'enrage; je meurs; et tous mes sens troublés
D'un excès de douleur se trouvent accablés.
Un si cruel tourment me gêne et me déchire,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyre:
Mais cachons-en la honte; et nous donnons du moins
Ce faux soulagement, en mourant sans témoins,
Que mon trépas secret empêche l'infidele
D'avoir la vanité que je sois mort pour elle.

SCENE IV.

CLORIS, TIRCIS.

CLORIS.

Mon frere, en ma faveur retourne sur tes pas.
Dis-moi la vérité; tu ne me cherchois pas.
Eh quoi! tu fais semblant de ne me pas connoître.

O dieux! en quel état te vois-je ici paroître!
Tu pâlis tout-à-coup, et tes louches regards
S'élancent incertains presque de toutes parts!
Tu manques à la fois de couleur et d'haleine!
Ton pied mal affermi ne te soutient qu'à peine!
Quel accident nouveau te trouble ainsi les sens?

TIRCIS.

Puisque tu veux savoir le mal que je ressens,
Avant que d'assouvir l'inexorable envie
De mon sort rigoureux qui demande ma vie,
Je vais t'assassiner d'un fatal entretien,
Et te dire en deux mots mon malheur et le tien.
En nos chastes amours de tous deux on se moque;
Philandre.... Ah! la douleur m'étouffe et me suffoque.
Adieu, ma sœur, adieu; je ne puis plus parler:
Lis, et, si tu le peux, tâche à te consoler.

CLORIS.

Ne m'échappe donc pas.

TIRCIS.

Ma sœur, je te supplie....

CLORIS.

Quoi! que je t'abandonne à ta mélancolie?
Voyons auparavant ce qui te fait mourir,
Et nous aviserons à te laisser courir.

TIRCIS.

Hélas, quelle injustice!

CLORIS, *après avoir lu les lettres qu'il lui a données.*

Est-ce là tout, fantasque?

Quoi! si la déloyale enfin leve le masque,
Oses-tu te fâcher d'être désabusé?
Apprends qu'il te faut être en amour plus rusé;
Apprends que les discours des filles bien sensées
Découvrent rarement le fond de leurs pensées,
Et que, les yeux aidant à ce déguisement,
Notre sexe a le don de tromper finement.
Apprends aussi de moi que ta raison s'égare,
Que Mélite n'est pas une piece si rare
Qu'elle soit seule ici qui vaille la servir;
Assez d'autres objets y sauront te ravir.
Ne t'inquiete point pour une écervelée
Qui n'a d'ambition que d'être cajolée,
Et rend à plaindre ceux qui, flattant ses beautés,
Ont assez de malheur pour en être écoutés.
Damon lui plut jadis, Aristandre, et Géronte,
Eraste après deux ans n'y voit pas mieux son compte.
Elle t'a trouvé bon seulement pour huit jours,
Philandre est aujourd'hui l'objet de ses amours;
Et peut-être déja, tant elle aime le change,
Quelque autre nouveauté le supplante et nous venge.
Ce n'est qu'une coquette avec tous ses attraits;
Sa langue avec son cœur ne s'accorde jamais.
Les infidélités sont ses jeux ordinaires;
Et ses plus doux appas sont tellement vulgaires,
Qu'en elle homme d'esprit n'admira jamais rien
Que le sujet pourquoi tu lui voulois du bien.

TIRCIS.

Pénses-tu m'arrêter par ce torrent d'injures?
Que ce soient vérités, que ce soient impostures,
Tu redoubles mes maux au lieu de les guérir.
Adieu: rien que la mort ne peut me secourir.

SCENE V.

CLORIS.

Mon frere.... Il s'est sauvé; son désespoir l'emporte:
Me préserve le ciel d'en user de la sorte!
Un volage me quitte, et je le quitte aussi;
Je l'obligerois trop de m'en mettre en souci.
Pour perdre des amants celles qui s'en affligent
Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent:
Il n'est lors que la joie; elle nous venge mieux;
Et, la fît-on à faux éclater par les yeux,
C'est montrer par bravade à leur vaine inconstance
Qu'elle est, pour nous toucher, de trop peu d'importance.
Que Philandre à son gré rende ses vœux contents;
S'il attend que j'en pleure, il attendra long-temps.
Son cœur est un trésor dont j'aime qu'il dispose;
Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de chose;
Et l'amour qui pour lui m'éprit si follement
M'avoit fait bonne part de son aveuglement.
On enchérit pourtant sur ma faute passée;
Dans la même folie une autre embarrassée
Le rend encor parjure, et sans ame, et sans foi,

Pour se donner l'honneur de faillir après moi.
Je meure, s'il n'est vrai que la moitié du monde
Sur l'exemple d'autrui se conduit et se fonde!
A cause qu'il parut quelque temps m'enflammer,
La pauvre fille a cru qu'il valoit bien l'aimer,
Et, sur cette croyance, elle en a pris envie;
Lui pût-elle durer jusqu'au bout de sa vie!
Si Mélite a failli me l'ayant débauché,
Dieux, par là seulement punissez son péché;
Elle verra bientôt que sa digne conquête
N'est pas une aventure à me rompre la tête:
Un si plaisant malheur m'en console à l'instant.
Ah! si mon fou de frere en pouvoit faire autant,
Que j'en aurois de joie, et que j'en ferois gloire!
Si je puis le rejoindre, et qu'il me veuille croire,
Nous leur ferons bien voir que leur change indiscret
Ne vaut pas un soupir, ne vaut pas un regret.
Je me veux toutefois en venger par malice,
Me divertir une heure à m'en faire justice;
Ces lettres fourniront assez d'occasion
D'un peu de défiance et de division.
Si je prends bien mon temps, j'aurai pleine matiere
A les jouer tous deux d'une belle maniere.
En voici déja l'un qui craint de m'aborder.

SCENE VI.

PHILANDRE, CLORIS.

CLORIS.

Quoi! tu passes, Philandre, et sans me regarder?

PHILANDRE.

Pardonne-moi, de grace; une affaire importune
M'empêche de jouir de ma bonne fortune;
Et son empressement qui porte ailleurs mes pas
Me remplissoit l'esprit jusqu'à ne te voir pas.

CLORIS.

J'ai donc souvent le don d'aimer plus qu'on ne m'aime
Je ne pense qu'à toi, j'en parlois en moi-même.

PHILANDRE.

Me veux-tu quelque chose?

CLORIS.

Il t'ennuie avec moi;
Mais, comme de tes feux j'ai pour garant ta foi,
Je ne m'alarme point. N'étoit ce qui te presse,
Ta flamme un peu plus loin eût porté ma tendresse,
Et je t'aurois fait voir quelques vers de Tircis
Pour le charmant objet de ses nouveaux soucis.
Je viens de les surprendre, et j'y pourrois encore
Joindre quelque billet de l'objet qu'il adore;
Mais tu n'as pas loisir; toutefois si tu veux
Perdre un demi-quart d'heure à les lire nous deux...

PHILANDRE.

Voyons donc ce que c'est, sans plus longue demeure;
Ma curiosité pour ce demi-quart d'heure
S'osera dispenser.

CLORIS.

Aussi tu me promets,
Quand tu les auras lus, de n'en parler jamais;
Autrement ne crois pas...

PHILANDRE, *reconnoissant les lettres.*

Cela s'en va sans dire;
Donne, donne-les-moi, tu ne les saurois lire;
Et nous aurions ainsi besoin de trop de temps.

CLORIS, *les resserrant.*

Philandre, tu n'es pas encore où tu prétends;
Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne,
Elles sont aussi-bien en ma main qu'en la tienne;
Je les garderai mieux, tu peux en assurer
La belle qui pour toi daigne se parjurer.

PHILANDRE.

Un homme doit souffrir d'une fille en colere;
Mais je sais comme il faut les ravoir de ton frere;
Tout exprès je le cherche; et son sang, ou le mien...

CLORIS.

Quoi! Philandre est vaillant, et je n'en savois rien!
Tes coups sont dangereux quand tu ne veux pas feindre,
Mais ils ont le bonheur de se faire peu craindre;
Et mon frere, qui sait comme il s'en faut guérir,

Quand tu l'aurois tué, pourroit n'en pas mourir.

PHILANDRE.

L'effet en fera foi, s'il en a le courage.
Adieu. J'en perds le temps à parler davantage.
Tremble.

CLORIS.

J'en ai grand lieu, connoissant ta vertu;
Pourvu qu'il y consente, il sera bien battu.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉLITE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Cette obstination à faire la secrete
M'accuse injustement d'être trop peu discrete.

MÉLITE.

Ton importunité n'est pas à supporter.
Ce que je ne sais pas, te le puis-je conter?

LA NOURRICE.

Les visites d'Éraste un peu moins assidues
Témoignent quelque ennui de ses peines perdues;
Et ce qu'on voit par là de refroidissement
Ne fait que trop juger son mécontentement.
Tu m'en veux cependant cacher tout le mystere.
Mais je pourrois enfin en croire ma colere,
Et pour punition te priver des avis
Qu'a jusqu'ici ton cœur si doucement suivis.

MÉLITE.

C'est à moi de trembler après cette menace,
Et toute autre du moins trembleroit à ma place.

LA NOURRICE.

Ne raillons point. Le fruit qui t'en est demeuré,
(Je parle sans reproche, et tout considéré,)
Vaut bien... Mais revenons à notre humeur chagrine;
Apprends-moi ce que c'est.

MÉLITE.

Veux-tu que je devine?
Dégoûté d'un esprit si grossier que le mien,
Il cherche ailleurs peut-être un meilleur entretien.

LA NOURRICE.

Ce n'est pas bien ainsi qu'un amant perd l'envie
D'une chose deux ans ardemment poursuivie;
D'assurance un mépris l'oblige à se piquer,
Mais ce n'est pas un trait qu'il faille pratiquer.
Une fille qui voit, et que voit la jeunesse,
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adresse;
Le dédain lui messied, ou, quand elle s'en sert,
Que ce soit pour reprendre un amant qu'elle perd.
Une heure de froideur, à propos ménagée,
Peut rembraser une ame à demi dégagée,
Qu'un traitement trop doux dispose à des mépris
D'un bien dont cet orgueil fait mieux savoir le prix.
Hors ce cas, il lui faut complaire à tout le monde,
Faire qu'aux vœux de tous l'apparence réponde,
Et, sans embarrasser son cœur de leurs amours,
Leur faire bonne mine, et souffrir leurs discours;
Qu'à part ils pensent tous avoir la préférence,
Et paroissent ensemble entrer en concurrence;

Que tout l'extérieur de son visage égal
Ne rende aucun jaloux du bonheur d'un rival;
Que ses yeux partagés leur donnent de quoi craindre,
Sans donner à pas un aucun lieu de se plaindre;
Qu'ils vivent tous d'espoir jusqu'au choix d'un mari,
Mais qu'aucun cependant ne soit le plus chéri;
Et qu'elle cede enfin, puisqu'il faut qu'elle cede,
A qui paîra le mieux le bien qu'elle possede.
Si tu n'eusses jamais quitté cette leçon,
Ton Éraste avec toi vivroit d'autre façon.

MÉLITE.

Ce n'est pas son humeur de souffrir ce partage;
Il croit que mes regards soient son propre héritage,
Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à lui
Pour autant de larcins faits sur le bien d'autrui.

LA NOURRICE.

J'entends à demi-mot; acheve, et m'expédie
Promptement le motif de cette maladie.

MÉLITE.

Si tu m'avois, nourrice, entendue à demi,
Tu saurois que Tircis...

LA NOURRICE.

Quoi, son meilleur ami!
N'a-ce pas été lui qui te l'a fait connoître?

MÉLITE.

Il voudroit que le jour en fût encore à naître;
Et si d'auprès de moi je l'avois écarté,
Tu verrois tout-à-l'heure Eraste à mon côté.

LA NOURRICE.

J'ai regret que tu sois leur pomme de discorde;
Mais, puisque leur humeur ensemble ne s'accorde,
Éraste n'est pas homme à laisser échapper;
Un semblable pigeon ne se peut rattraper;
Il a deux fois le bien de l'autre, et davantage.

MÉLITE.

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA NOURRICE.

Tout le monde l'adore, et tâche d'en jouir.

MÉLITE.

Il suit un faux éclat qui ne peut m'éblouir.

LA NOURRICE.

Auprès de sa splendeur toute autre est fort petite.

MÉLITE.

Tu le places au rang qui n'est dû qu'au mérite.

LA NOURRICE.

On a trop de mérite, étant riche à ce point.

MÉLITE.

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point?

LA NOURRICE.

Oui, ce n'est que par là qu'on est considérable.

MÉLITE.

Mais ce n'est que par là qu'on devient méprisable.
Un homme dont les biens font toutes les vertus
Ne peut être estimé que des cœurs abattus.

LA NOURRICE.

Est-il quelques défauts que les biens ne réparent?

MÉLITE.

Mais plutôt en est-il où les biens ne préparent?
Etant riche, on méprise assez communément
Des belles qualités le solide ornement;
Et d'un luxe honteux la richesse suivie
Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

LA NOURRICE.

Enfin je reconnois...

MÉLITE.

Qu'avec tout ce grand bien
Un jaloux sur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

LA NOURRICE.

Et que d'un cajoleur la nouvelle conquête
T'imprime, à mon regret, ces erreurs dans la tête;
Si ta mere le sait...

MÉLITE.

Laisse-moi ces soucis,
Et rentre, que je parle à la sœur de Tircis.

LA NOURRICE.

Peut-être elle t'en veut dire quelque nouvelle.

MÉLITE.

Ta curiosité te met trop en cervelle.
Rentre, sans t'informer de ce qu'elle prétend;
Un meilleur entretien avec elle m'attend.

SCENE II.

CLORIS, MÉLITE.

CLORIS.

Je chéris tellement celles de votre sorte,
Et prends tant d'intérêt en ce qui leur importe,
Qu'aux pieces qu'on leur fait je ne puis consentir,
Ni même en rien savoir, sans les en avertir.
Ainsi donc, au hasard d'être la mal venue,
Encor que je vous sois, peu s'en faut, inconnue,
Je viens vous faire voir que votre affection
N'a pas été fort juste en son élection.

MÉLITE.

Vous pourriez, sous couleur de rendre un bon office,
Mettre quelque autre en peine avec cet artifice;
Mais pour m'en repentir j'ai fait un trop bon choix;
Je renonce à choisir une seconde fois;
Et mon affection ne s'est point arrêtée
Que chez un cavalier qui l'a trop méritée.

CLORIS.

Vous me pardonnerez, j'en ai de bons témoins;
C'est l'homme qui de tous la mérite le moins.

MÉLITE.

Si je n'avois de lui qu'une foible assurance,
Vous me feriez entrer en quelque défiance;
Mais je m'étonne fort que vous l'osiez blâmer,

Ayant quelque intérêt vous-même à l'estimer.

CLORIS.

Je l'estimai jadis, et je l'aime, et l'estime
Plus que je ne faisois auparavant son crime.
Ce n'est qu'en ma faveur qu'il ose vous trahir,
Et vous pouvez juger si je le puis haïr,
Lorsque sa trahison m'est un clair témoignage
Du pouvoir absolu que j'ai sur son courage.

MÉLITE.

Le pousser à me faire une infidélité,
C'est assez mal user de cette autorité.

CLORIS.

Me le faut-il pousser où son devoir l'oblige?
C'est son devoir qu'il suit alors qu'il vous néglige.

MÉLITE.

Quoi! le devoir chez vous oblige aux trahisons?

CLORIS.

Quand il n'en auroit point de plus justes raisons,
La parole donnée, il faut que l'on la tienne.

MÉLITE.

Cela fait contre vous; il m'a donné la sienne.

CLORIS.

Oui, mais ayant déja reçu mon amitié,
Sur un vœu solennel d'être un jour sa moitié,
Peut-il s'en départir pour accepter la vôtre?

MÉLITE.

De grace, excusez-moi, je vous prends pour une autre,

Et c'étoit à Cloris que je croyois parler.

CLORIS.

Vous ne vous trompez pas.

MÉLITE.

Donc, pour mieux me railler,
La sœur de mon amant contrefait ma rivale?

CLORIS.

Donc, pour mieux m'éblouir, une ame déloyale
Contrefait la fidele? Ah! Melite, sachez
Que je ne sais que trop ce que vous me cachez.
Philandre m'a tout dit : vous pensez qu'il vous aime;
Mais, sortant d'avec vous, il me conte lui-même
Jusqu'aux moindres discours dont votre passion
Tâche de suborner son inclination.

MÉLITE.

Moi, suborner Philandre! Ah, que m'osez-vous dire?

CLORIS.

La pure vérité.

MÉLITE.

Vraiment, en voulant rire,
Vous passez trop avant; brisons là, s'il vous plaît.
Je ne vois point Philandre, et ne sais quel il est.

CLORIS.

Vous en croirez du moins votre propre écriture.
Tenez, voyez, lisez.

MÉLITE.

Ah, dieux, quelle imposture!
Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

CLORIS.

Nous pourrions demeurer ici jusqu'à demain
Que vous persisteriez dans la méconnoissance:
Je vous les laisse. Adieu.

MÉLITE.

Tout beau, mon innocence
Veut apprendre de vous le nom de l'imposteur,
Pour faire retomber l'affront sur son auteur.

CLORIS.

Vous pensez me duper, et perdez votre peine.
Que sert le désaveu, quand la preuve est certaine?
A quoi bon démentir, à quoi bon dénier...?

MÉLITE.

Ne vous obstinez point à me calomnier;
Je veux que, si jamais j'ai dit mot à Philandre....

CLORIS.

Remettons ce discours: quelqu'un vient nous surprendre;
C'est le brave Lisis, qui semble sur le front
Porter empreints les traits d'un déplaisir profond.

SCENE III.

LISIS, MÉLITE, CLORIS.

LISIS, *a Cloris.*

Préparez vos soupirs à la triste nouvelle
Du malheur où nous plonge un esprit infidele;
Quittez son entretien, et venez avec moi

Plaindre un frere au cercueil par son manque de foi.

MÉLITE.

Quoi, son frere au cercueil!

LISIS.

Oui, Tircis, plein de rage
De voir que votre change indignement l'outrage,
Maudissant mille fois le détestable jour
Que votre bon accueil lui donna de l'amour,
Dedans ce désespoir a chez moi rendu l'ame;
Et mes yeux désolés....

MÉLITE.

Je n'en puis plus; je pâme.

CLORIS.

Au secours, au secours!

SCENE IV.

CLITON, LA NOURRICE, MÉLITE, LISIS, CLORIS.

CLITON.

D'où provient cette voix?

LA NOURRICE.

Qu'avez-vous, mes enfants?

CLORIS.

Mélite que tu vois...

LA NOURRICE.

Hélas! elle se meurt; son teint vermeil s'efface;
Sa chaleur se dissipe; elle n'est plus que glace.

LISIS, *à Cliton.*

Va quérir un peu d'eau, mais il faut te hâter.

CLITON, *à Lisis.*

Si proche du logis, il vaut mieux l'y porter.

CLORIS.

Aidez mes foibles pas; les forces me défaillent,
Et je vais succomber aux douleurs qui m'assaillent.

SCENE V.

ÉRASTE.

A la fin je triomphe, et les destins amis
M'ont donné le succès que je m'étois promis.
Me voilà trop heureux, puisque par mon adresse
Mélite est sans amant, et Tircis sans maîtresse;
Et, comme si c'étoit trop peu pour me venger,
Philandre et sa Cloris courent même danger.
Mais par quelle raison leurs ames désunies
Pour les crimes d'autrui seront-elles punies?
Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs accords?
Fuyez de ma pensée, inutiles remords;
La joie y veut régner, cessez de m'en distraire.
Cloris m'offense trop d'être sœur d'un tel frere;
Et Philandre, si prompt à l'infidélité,
N'a que la peine due à sa crédulité.
Mais que me veut Cliton, qui sort de chez Mélite?

SCENE VI.

CLITON, ÉRASTE.

CLITON.

Monsieur, tout est perdu; votre fourbe maudite,
Dont je fus à regret le damnable instrument,
A couché de douleur Tircis au monument.

ÉRASTE.

Courage! tout va bien, le traître m'a fait place;
Le seul qui me rendoit son courage de glace,
D'un favorable coup la mort me l'a ravi.

CLITON.

Monsieur, ce n'est pas tout, Mélite l'a suivi.

ÉRASTE.

Mélite l'a suivi! Que dis-tu, misérable?

CLITON.

Monsieur, il est trop vrai; le moment déplorable
Qu'elle a su son trépas, a terminé ses jours.

ERASTE.

Ah, ciel! s'il est ainsi....

CLITON.

Laissez-là ces discours,
Et vantez-vous plutôt que par votre imposture
Ces malheureux amants trouvent la sépulture,
Et que votre artifice a mis dans le tombeau
Ce que le monde avoit de parfait et de beau.

ERASTE.

Tu m'oses donc flatter, infame, et tu supprimes

Par ce reproche obscur la moitié de mes crimes?
Est-ce ainsi qu'il te faut n'en parler qu'à demi?
Acheve tout d'un coup; dis que maîtresse, ami,
Tout ce que je chéris, tout ce qui dans mon ame
Sut jamais allumer une pudique flamme,
Tout ce que l'amitié me rendit précieux,
Par ma fourbe a perdu la lumiere des cieux;
Dis que j'ai violé les deux lois les plus saintes
Qui nous rendent heureux par leurs douces contraintes;
Dis que j'ai corrompu, dis que j'ai suborné,
Falsifié, trahi, séduit, assassiné;
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoi! Tircis est donc mort, et Mélite est sans vie!
Je ne l'avois pas su, Parques, jusqu'à ce jour
Que vous relevassiez de l'empire d'Amour;
J'ignorois qu'aussitôt qu'il assemble deux ames
Il vous pût commander d'unir aussi leurs trames.
Vous en relevez donc, et montrez aujourd'hui
Que vous êtes pour nous aveugles comme lui!
Vous en relevez donc, et vos ciseaux barbares
Tranchent, comme il lui plaît, les destins les plus rares!
Mais je m'en prends à vous, moi, qui suis l'imposteur!
Moi, qui suis de leurs maux le détestable auteur!
Hélas! et falloit-il que ma supercherie
Tournât si lâchement tant d'amour en furie?
Inutiles regrets, repentirs superflus,
Vous ne me rendez pas Mélite qui n'est plus!
Vos mouvements tardifs ne la font pas revivre:

Elle a suivi Tircis, et moi je la veux suivre.
Il faut que de mon sang je lui fasse raison,
Et de ma jalousie, et de ma trahison,
Et que de ma main propre une ame si fidele
Reçoive... Mais d'où vient que tout mon corps chancelle? (*

(*) Ce délire d'Eraste est très remarquable. Comment, dans une piece dont la scene est à Paris, pouvoit-on ne pas sentir l'extrême inconvenance de cet amas d'extravagances mythologiques? Corneille lui-même nous donne le mot de cette étrange énigme, en nous apprenant, dans l'examen de cette piece, que ces égarements d'esprit, pour lesquels il avoue sa répugnance, étoient regardés alors comme des ornements de théâtre qui ne pouvoient manquer de plaire, et qui se faisoient souvent admirer.

Une autre remarque, peut-être plus digne d'attention, mais que personne, à ce qu'il nous semble, n'avoit faite avant nous, c'est qu'à cette même époque les poëtes ne se permettoient d'adresser leurs exclamations qu'aux dieux, et non à Dieu, dont le nom leur paroissoit apparemment trop respectable pour être profané sur le théâtre. Ce scrupule étoit de leur part d'autant plus singulier, quoique louable dans son principe, qu'à la naissance des spectacles en France les premiers comédiens prirent le titre de Confreres de la Passion, et que dans leurs farces, qu'ils appeloient *mysteres*, ils ne représentoient guere que des sujets tirés de la bible ou de l'évangile. C'est ce qu'attestent tous les monuments du temps, et ces vers de Boileau qui en ont conservé le souvenir:

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.
De pélerins, dit-on, une troupe grossiere
En public à Paris y monta la premiere,
Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les saints, la vierge, et Dieu, par piété.

Quel murmure confus? et qu'entends-je hurler?
Que de pointes de feux se perdent parmi l'air!
Les dieux à mes forfaits ont dénoncé la guerre;
Leur foudre décoché vient de fendre la terre,
Et, pour leur obéir, son sein me recevant
M'engloutit, et me plonge aux enfers tout vivant.
Je vous entends, grands dieux; c'est là-bas que leurs ames
Aux champs Élysiens éternisent leurs flammes,
C'est là-bas qu'à leurs pieds il faut verser mon sang:
La terre à ce dessein m'ouvre son large flanc,
Et jusqu'aux bords du Styx me fait libre passage.
Je l'apperçois déja, je suis sur son rivage.
Fleuve dont le saint nom est redoutable aux dieux,
Et dont les neuf replis ceignent ces tristes lieux,
N'entre point en courroux contre mon insolence,
Si j'ose avec mes cris violer ton silence:
Je ne te veux qu'un mot. Tircis est-il passé?
Mélite est-elle ici? Mais qu'attends-je? insensé!
Ils sont tous deux si chers à ton funeste empire,
Que tu crains de les perdre, et n'oses m'en rien dire.
Vous donc, esprits légers, qui, manque de tombeaux,
Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux,
A qui Caron cent ans refuse sa nacelle,
Ne m'en pourriez-vous point donner quelque nouvelle?
Parlez, et je promets d'employer mon crédit
A vous faciliter ce passage interdit.

CLITON.

Monsieur, que faites-vous? votre raison troublée

Par l'effort des douleurs dont elle est accablée
Figure à votre vue...

ÉRASTE.

Ah! te voilà, Caron!
Dépêche promptement, et d'un coup d'aviron
Passe-moi, si tu peux, jusqu'à l'autre rivage.

CLITON.

Monsieur, rentrez en vous, regardez mon visage;
Reconnoissez Cliton.

ÉRASTE.

Dépêche, vieux nocher,
Avant que ces esprits nous puissent approcher;
Ton bateau de leur poids fondroit dans les abymes;
Il n'en aura que trop d'Éraste et de ses crimes.
Quoi! tu veux te sauver à l'autre bord sans moi?
Si faut-il qu'à ton cou je passe malgré toi.
(*Il se jette sur les épaules de Cliton, qui l'emporte derriere le théâtre.*)

SCENE VII.

PHILANDRE.

Présomptueux rival, dont l'absence importune
Retarde le succès de ma bonne fortune,
As-tu sitôt perdu cette ombre de valeur
Que te prêtait tantôt l'effort de ta douleur?
Que devient à présent cette bouillante envie
De punir ta volage aux dépens de ma vie?

Il ne tient plus qu'à toi que tu ne sois content;
Ton ennemi t'appelle, et ton rival t'attend.
Je te cherche en tous lieux, et cependant ta fuite
Se rit impunément de ma vaine poursuite.
Crois-tu, laissant mon bien dans les mains de ta sœur,
En demeurer toujours l'injuste possesseur;
Ou que ma patience à la fin échappée,
Puisque tu ne veux pas le débattre à l'épée,
Oubliant le respect du sexe, et tout devoir,
Ne laisse point sur elle agir mon désespoir?

SCENE VIII.

ÉRASTE, PHILANDRE.

ÉRASTE.

Détacher Ixion pour me mettre à sa place,
Mégere, c'est à vous une indiscrete audace.
Ai-je, prenant le front de cet ambitieux,
Attenté sur le lit du monarque des cieux?
Vous travaillez en vain, barbares Euménides;
Non, ce n'est pas ainsi qu'on punit les perfides.
Quoi! me presser encor? Sus, de pieds et de mains
Essayons d'écarter ces monstres inhumains:
A mon secours, esprits! vengez-vous de vos peines!
Ecrasons leurs serpents! chargeons-les de vos chaînes!
Pour ces filles d'enfer nous sommes trop puissants.

PHILANDRE.

Il semble à ce discours qu'il ait perdu le sens.

Éraste, cher ami, quelle mélancolie
Te met dans le cerveau cet excès de folie?

ÉRASTE.

Equitable Minos, grand juge des enfers,
Voyez qu'injustement on m'apprête des fers!
Faire un tour d'amoureux, supposer une lettre,
Ce n'est pas un forfait qu'on ne puisse remettre.
Il est vrai que Tircis en est mort de douleur,
Que Mélite après lui redouble ce malheur,
Que Cloris sans amant ne sait à qui s'en prendre;
Mais la faute n'en est qu'au crédule Philandre; (*)
Lui seul en est la cause, et son esprit léger
Qui trop facilement résolut de changer;
Car ces lettres qu'il croit l'effet de ses mérites,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

PHILANDRE.

Je te laisse impuni, traître; de tels remords
Te donnent des tourmens pires que mille morts:
Je t'obligerois trop de t'arracher la vie;

(*) Quelque invraisemblable que soit ce délire d'Eraste, Corneille cependant en a su tirer un parti assez heureux pour le dénouement de sa piece. C'est en s'accusant lui-même à Philandre qu'Eraste l'instruit de la maniere dont il s'est laissé tromper. Ce moyen n'étoit pas sans adresse pour le temps: aussi Corneille, même après avoir fait des ouvrages infiniment supérieurs, s'en applaudissoit encore comme d'une idée ingénieuse: voyez l'examen de *Mélite*.

Et ma juste vengeance est bien mieux assouvie
Par les folles horreurs de cette illusion.
Ah, grands dieux! que je suis plein de confusion!

SCENE IX.

ÉRASTE.

Tu t'enfuis donc, barbare! et, me laissant en proie
A ces cruelles sœurs, tu les combles de joie.
Non, non, retirez-vous, Tisiphone, Alecton,
Et tout ce que je vois d'officiers de Pluton.
Vous me connoissez mal; dans le corps d'un perfide
Je porte le courage et les forces d'Alcide.
Je vais tout renverser dans ces royaumes noirs,
Et saccager moi seul ces ténébreux manoirs.
Une seconde fois le triple chien Cerbere
Vomira l'aconit en voyant la lumiere.
J'irai du fond d'enfer dégager les Titans;
Et si Pluton s'oppose à ce que je prétends,
Passant dessus le ventre à sa troupe mutine,
J'irai d'entre ses bras enlever Proserpine.

SCENE X.

LISIS, CLORIS.

LISIS.

N'en doute plus, Cloris, ton frere n'est point mort;

Mais, ayant su de lui son déplorable sort,
Je voulois éprouver par cette triste feinte
Si celle qu'il adore, aucunement atteinte,
Deviendroit plus sensible aux traits de la pitié
Qu'aux sinceres ardeurs d'une sainte amitié.
Maintenant que je vois qu'il faut qu'on nous abuse,
Afin que nous puissions découvrir cette ruse,
Et que Tircis en soit de tout point éclairci,
Sois sûre que dans peu je te le rends ici.
Ma parole sera d'un prompt effet suivie:
Tu reverras bientôt ce frere plein de vie;
C'est assez que je passe une fois pour trompeur.

CLORIS.

Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurons que la peur?
Le cœur me le disoit. Je sentois que mes larmes
Refusoient de couler pour de fausses alarmes,
Dont les plus dangereux et plus rudes assauts
Avoient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux;
Et je n'étudiai cette douleur menteuse
Qu'à cause qu'en effet j'étois un peu honteuse
Qu'une autre en témoignât plus de ressentiment.

LISIS.

Après tout, entre nous, confesse franchement
Qu'une fille en ces lieux, qui perd un frere unique,
Jusques au désespoir fort rarement se pique:
Ce beau nom d'héritiere a de telles douceurs,
Qu'il devient souverain à consoler des sœurs.

CLORIS.

Adieu, railleur, adieu : son intérêt me presse
D'aller rendre d'un mot la vie à sa maîtresse,
Autrement je saurois t'apprendre à discourir.

LISIS.

Et moi, de ces frayeurs de nouveau te guérir.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, *derriere le théâtre*, CLITON, LA NOURRICE.

CLITON.

Je ne t'ai rien celé; tu sais toute l'affaire.

LA NOURRICE.

Tu m'en as bien conté. Mais se pourroit-il faire
Qu'Eraste eût des remords si vifs et si pressants
Que de violenter sa raison et ses sens?

CLITON.

Eût-il pu, sans en perdre entièrement l'usage,
Se figurer Caron des traits de mon visage,
Et de plus, me prenant pour ce vieux nautonnier,
Me payer à bons coups des droits de son denier?

LA NOURRICE.

Plaisante illusion!

CLITON.

Mais funeste à ma tête,
Sur qui se déchargeoit une telle tempête,
Que je tiens maintenant à miracle évident
Qu'il me soit demeuré dans la bouche une dent.

LA NOURRICE.

C'étoit mal reconnoître un si rare service.

ÉRASTE, *derriere le théâtre.*

Arrêtez, arrêtez, poltrons!

CLITON.

Adieu, nourrice.
Voici ce fou qui vient, je l'entends à la voix;
Crois que ce n'est pas moi qu'il attrape deux fois.

LA NOURRICE.

Pour moi, quand je devrois passer pour Proserpine,
Je veux voir à quel point sa fureur le domine.

CLITON.

Contente, à tes périls, ton curieux desir.

LA NOURRICE.

Quoi qu'il puisse arriver, j'en aurai le plaisir.

SCENE II.

ÉRASTE, LA NOURRICE.

ÉRASTE.

En vain je les rappelle; en vain pour se défendre
La honte et le devoir leur parlent de m'attendre;
Ces lâches escadrons de fantômes affreux
Cherchent leur assurance aux cachots les plus creux,
Et, se fiant à peine à la nuit qui les couvre,
Souhaitent sous l'enfer qu'un autre enfer s'entr'ouvre.
Ma voix met tout en fuite, et, dans ce vaste effroi,
La peur saisit si bien les ombres et leur roi,

Que, se précipitant à de promptes retraites,
Tous leurs soucis ne vont qu'à les rendre secretes.
Le bouillant Phlégéton, parmi ses flots pierreux,
Pour les favoriser ne roule plus de feux;
Tisiphone tremblante, Alecton, et Mégere,
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumiere;
Les Parques même en hâte emportent leurs fuseaux,
Et dans ce grand désordre oubliant leurs ciseaux.
Caron, les bras croisés, dans sa barque s'étonne
De ce qu'après Éraste il n'a passé personne.
Trop heureux accident, s'il avoit prévenu
Le déplorable coup du malheur avenu!
Trop heureux accident, si la terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal eût consenti ma perte,
Et si ce que le ciel me donne ici d'accès
Eût de ma trahison devancé le succès!
Dieux, que vous savez mal gouverner votre foudre!
N'étoit-ce pas assez pour me réduire en poudre
Que le simple dessein d'un si lâche forfait?
Injustes! deviez-vous en attendre l'effet?
Ah, Mélite! ah, Tircis! leur cruelle justice
Aux dépens de vos jours me choisit un supplice.
Ils doutoient que l'enfer eût de quoi me punir
Sans le triste secours de ce dur souvenir.
Oui, ce qu'ont les enfers de feux, de fouets, de chaînes,
Ne sont auprès de lui que de légeres peines;
On reçoit d'Alecton un plus doux traitement.
Souvenir rigoureux! treve, treve un moment;
Qu'au moins, avant ma mort, dans ces demeures sombres

Je puisse rencontrer ces bienheureuses ombres!
Use après, si tu veux, de toute ta rigueur;
Et si pour m'achever tu manques de vigueur,
(*Il met la main sur son épée.*)
Voici qui t'aidera: mais derechef, de grace,
Cesse de me gêner durant ce peu d'espace.
Je vois déja Mélite. Ah, belle ombre! voici
L'ennemi de votre heur qui vous cherchoit ici;
C'est Éraste, c'est lui qui n'a plus d'autre envie
Que d'épandre à vos pieds son sang avec sa vie;
Ainsi le veut le sort; et, tout exprès, les dieux
L'ont abymé vivant en ces funestes lieux.

LA NOURRICE.

Pourquoi permettez-vous que cette frénésie
Regne si puissamment sur votre fantaisie?
L'enfer voit-il jamais une telle clarté?

ÉRASTE.

Aussi ne la tient-il que de votre beauté;
Ce n'est que de vos yeux que part cette lumiere.

LA NOURRICE.

Ce n'est que de mes yeux! Dessillez la paupiere,
Et d'un sens plus rassis jugez de leur éclat.

ÉRASTE.

Ils ont, de vérité, je ne sais quoi de plat;
Et plus je vous contemple, et plus sur ce visage
Je m'étonne de voir un autre air, un autre âge;
Je ne reconnois plus aucun de vos attraits;
Jadis votre nourrice avoit ainsi les traits,
Le front ainsi ridé, la couleur ainsi blême,

Le poil ainsi grison. O dieux! c'est elle-même.
Nourrice, qui t'amene en ces lieux pleins d'effroi?
Y viens-tu rechercher Mélite comme moi?

LA NOURRICE.

Cliton la vit pâmer, et se brouilla de sorte,
Que, la voyant si pâle, il la crut être morte;
Cet étourdi trompé vous trompa comme lui.
Au reste, elle est vivante, et peut être aujourd'hui
Tircis, de qui la mort n'étoit qu'imaginaire,
De sa fidélité recevra le salaire.

ÉRASTE.

Désormais donc en vain je les cherche ici-bas;
En vain pour les trouver je rends tant de combats.

LA NOURRICE.

Votre douleur vous trouble et forme des nuages
Qui séduisent vos sens par de fausses images;
Cet enfer, ces combats ne sont qu'illusions.

ÉRASTE.

Je ne m'abuse point de fausses visions;
Mes propres yeux ont vu tous ces monstres en fuite,
Et Pluton, de frayeur, en quitter la conduite.

LA NOURRICE.

Peut-être que chacun s'enfuyoit devant vous,
Craignant votre fureur et le poids de vos coups.
Mais voyez si l'enfer ressemble à cette place;
Ces murs, ces bâtiments ont-ils la même face?
Le logis de Mélite et celui de Cliton
Ont-ils quelque rapport à celui de Pluton?

Quoi! n'y remarquez-vous aucune différence?

ÉRASTE.

De vrai, ce que tu dis a beaucoup d'apparence:
Nourrice, prends pitié d'un esprit égaré,
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moi séparé;
Ma guérison dépend de parler à Mélite.

LA NOURRICE.

Différez, pour le mieux, un peu cette visite,
Tant que, maître absolu de votre jugement,
Vous soyez en état de faire un compliment.
Votre teint et vos yeux n'ont rien d'un homme sage;
Donnez-vous le loisir de changer de visage;
Un moment de repos que vous prendrez chez vous...

ÉRASTE.

Ne peut, si tu n'y viens, rendre mon sort plus doux;
Et ma foible raison, de guide dépourvue,
Va de nouveau se perdre en te perdant de vue.

LA NOURRICE.

Si je vous suis utile, allons; je ne veux pas
Pour un si bon sujet vous épargner mes pas.

SCENE III.

CLORIS, PHILANDRE.

CLORIS.

Ne m'importune plus, Philandre, je t'en prie;
Me rappaiser jamais passe ton industrie;
Ton meilleur, je t'assure, est de n'y plus penser;

Tes protestations ne font que m'offenser;
Savante à mes dépens de leur peu de durée,
Je ne veux point en gage une foi parjurée,
Un cœur que d'autres yeux peuvent sitôt brûler,
Qu'un billet supposé peut sitôt ébranler.

PHILANDRE.

Ah! ne remettez plus dedans votre mémoire
L'indigne souvenir d'une action si noire;
Et, pour rendre à jamais nos premiers vœux contents,
Étouffez l'ennemi du pardon que j'attends.
Mon crime est sans égal; mais enfin, ma chere ame...

CLORIS.

Laisse là désormais ces petits mots de flamme,
Et par ces faux témoins d'un feu mal allumé
Ne me reproche plus que je t'ai trop aimé.

PHILANDRE.

De grace, redonnez à l'amitié passée
Le rang que je tenois dedans votre pensée.
Derechef, ma Cloris, par ces doux entretiens,
Par ces feux qui voloient de vos yeux dans les miens,
Par ce que votre foi me permettoit d'attendre...

CLORIS.

C'est où dorénavant tu ne dois plus prétendre.
Ta sottise m'instruit, et par là je vois bien
Qu'un visage commun et fait comme le mien
N'a point assez d'appas, ni de chaîne assez forte,
Pour tenir en devoir un homme de ta sorte.

Mélite a des attraits qui savent tout domter;
Mais elle ne pourroit qu'à peine t'arrêter:
Il te faut un sujet qui la passe ou l'égale;
C'est en vain que vers moi ton amour se ravale:
Fais-lui, si tu m'en crois, agréer tes ardeurs.
Je ne veux point devoir mon bien à ses froideurs.

PHILANDRE.

Ne me déguisez rien, un autre a pris ma place;
Une autre affection vous rend pour moi de glace.

CLORIS.

Aucun jusqu'à ce point n'est encore arrivé;
Mais je te changerai pour le premier trouvé.

PHILANDRE.

C'en est trop, tes dédains épuisent ma souffrance.
Adieu. Je ne veux plus avoir d'autre espérance,
Sinon qu'un jour le ciel te fera ressentir
De tant de cruautés le juste repentir.

CLORIS.

Adieu. Mélite et moi nous avons de quoi rire
De tous les beaux discours que tu viens de me dire.
Que lui veux-tu mander?

PHILANDRE.

Va, dis-lui de ma part
Qu'elle, ton frere, et toi, reconnoîtrez trop tard
Ce que c'est que d'aigrir un homme de ma sorte.

CLORIS.

Ne crois pas la chaleur du courroux qui t'emporte;

Tu nous ferois trembler plus d'un quart d'heure ou deux.

PHILANDRE.

Tu railles, mais bientôt nous verrons d'autres jeux.
Je sais trop comme on venge une flamme outragée.

CLORIS.

Le sais-tu mieux que moi, qui suis déja vengée?
Par où t'y prendras-tu? de quel air?

PHILANDRE.

Il suffit.
Je sais comme on se venge.

CLORIS.

Et moi, comme on s'en rit.

SCENE IV.

TIRCIS, MÉLITE.

TIRCIS.

Maintenant que le sort, attendri par nos plaintes,
Comble notre espérance et dissipe nos craintes,
Que nos contentements ne sont plus traversés
Que par le souvenir de nos malheurs passés,
Ouvrons toute notre ame à ces douces tendresses
Qu'inspirent aux amants les pleines alégresses,
Et d'un commun accord chérissons nos ennuis,
Dont nous voyons sortir de si précieux fruits.
Adorables regards, fideles interpretes,
Par qui nous expliquions nos passions secretes,
Doux truchements du cœur, qui déja tant de fois

M'avez si bien appris ce que n'osoit la voix,
Nous n'avons plus besoin de votre confidence;
L'amour en liberté peut dire ce qu'il pense,
Et dédaigne un secours qu'en sa naissante ardeur
Lui faisoient mendier la crainte et la pudeur.
Beaux yeux, à mon transport pardonnez ce blasphême!
La bouche est impuissante où l'amour est extrême;
Quand l'espoir est permis, elle a droit de parler;
Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
Ne vous lassez donc point d'en usurper l'usage;
Et, quoi qu'elle m'ait dit, dites-moi davantage.
Mais tu ne me dis mot, ma vie, et quels soucis
T'obligent à te taire auprès de ton Tircis?

MÉLITE.

Tu parles à mes yeux, et mes yeux te répondent.

TIRCIS.

Ah! mon heur, il est vrai, si tes desirs secondent
Cet amour qui paroît et brille dans tes yeux,
Je n'ai rien désormais à demander aux dieux.

MÉLITE.

Tu t'en peux assurer; mes yeux, si pleins de flamme,
Suivent l'instruction des mouvements de l'ame;
On en a vu l'effet, lorsque ta fausse mort
A fait sur tous mes sens un véritable effort;
On en a vu l'effet, quand, te sachant en vie,
De revivre avec toi j'ai pris aussi l'envie;
On en a vu l'effet, lorsqu'à force de pleurs
Mon amour et mes soins, aidés de mes douleurs,

Ont fléchi la rigueur d'une mere obstinée,
Et gagné cet aveu qui fait notre hyménée;
Si bien qu'à ton retour ta chaste affection
Ne trouve plus d'obstacle à sa prétention.
Cependant l'aspect seul des lettres d'un faussaire
Te sut persuader tellement le contraire,
Que, sans vouloir m'entendre et sans me dire adieu,
Jaloux et furieux tu partis de ce lieu.

TIRCIS.

J'en rougis; mais apprends qu'il n'étoit pas possible
D'aimer comme j'aimois, et d'être moins sensible;
Qu'un juste déplaisir ne sauroit écouter
La raison qui s'efforce à le violenter;
Et qu'après des transports de telle promptitude,
Ma flamme ne te laisse aucune incertitude.

MÉLITE.

Tout cela seroit peu, n'étoit que ma bonté
T'en accorde un oubli sans l'avoir mérité,
Et que, tout criminel, tu m'es encore aimable.

TIRCIS.

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puisque l'on me rappelle, au lieu de me bannir,
Et qu'on me récompense, au lieu de me punir.
J'en aimerai l'auteur de cette perfidie;
Et si jamais je sais quelle main si hardie....

SCENE V.

CLORIS, TIRCIS, MELITE.

CLORIS.

Il vous fait fort bon voir, mon frere, à cajoler,
Ce pendant qu'une sœur ne peut se consoler,
Et que le triste ennui d'une attente incertaine
Touchant votre retour la tient encore en peine.

TIRCIS.

L'amour a fait au sang un peu de trahison,
Mais Philandre pour moi t'en aura fait raison.
Dis-nous, auprès de lui retroùves-tu ton compte?
Et te peut-il revoir sans montrer quelque honte?

CLORIS.

L'infidele m'a fait tant de nouveaux serments,
Tant d'offres, tant de vœux, et tant de compliments,
Mêlés de repentirs...

MÉLITE.

Qu'à la fin, exorable,
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

CLORIS.

Vous devinez fort mal..

TIRCIS.

Quoi! tu l'as dédaigné?

CLORIS.

Du moins, tous ses discours n'ont encor rien gagné.

MÉLITE.

Si bien qu'à n'aimer plus votre dépit s'obstine.

CLORIS.

Non pas cela du tout; mais je suis assez fine:
Pour la premiere fois, il me dupe qui veut;
Mais, pour une seconde, il m'attrape qui peut.

MÉLITE.

C'est-à-dire, en un mot....

CLORIS.

Que son humeur volage
Ne me tient pas deux fois en un même passage.
En vain dessous mes lois il revient se ranger.
Il m'est avantageux de l'avoir vu changer
Avant que de l'hymen le joug impitoyable,
M'attachant avec lui, me rendît misérable.
Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que, de ma part,
J'attendrai du destin quelque meilleur hasard.

MÉLITE.

Mais le peu qu'il voulut me rendre de service
Ne lui doit point porter un si grand préjudice.

CLORIS.

Après un tel faux-bond, un change si soudain,
A volage, volage; et dédain, pour dédain.

MÉLITE.

Ma sœur, ce fut pour moi qu'il osa s'en dédire.

CLORIS.

Et pour l'amour de vous je n'en ferai que rire.

MÉLITE.

Et pour l'amour de moi vous lui pardonnerez.

CLORIS.

Et pour l'amour de moi vous m'en dispenserez.

MÉLITE.

Que vous êtes mauvaise!

CLORIS.

Un peu plus qu'il ne semble.

MÉLITE.

Je vous veux toutefois remettre bien ensemble.

CLORIS.

Ne l'entreprenez pas; peut-être qu'après tout
Votre dextérité n'en viendroit pas à bout.

SCENE VI.

TIRCIS, LA NOURRICE, ERASTE, MÉLITE, CLORIS.

TIRCIS.

De grace, mon souci, laissons cette causeuse:
Qu'elle soit, à son choix, facile ou rigoureuse,
L'excès de mon ardeur ne sauroit consentir
Que ces frivoles soins te viennent divertir.
Tous nos pensers sont dus, en l'état où nous sommes,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes;
Et ma fidélité, qu'il va récompenser....

LA NOURRICE.

Vous donnera bientôt autre chose à penser.
Votre rival vous cherche, et, la main à l'épée,
Vient demander raison de sa place usurpée.

ÉRASTE, *à Mélite.*

Non, non, vous ne voyez en moi qu'un criminel,
A qui l'âpre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux, et fait naître l'envie
De sortir de sa gêne en sortant de la vie.
Il vient mettre à vos pieds sa tête à l'abandon;
La mort lui sera douce à l'égal du pardon.
Vengez donc vos malheurs; jugez ce que mérite
La main qui sépara Tircis d'avec Mélite,
Et de qui l'imposture avec de faux écrits
A dérobé Philandre aux vœux de sa Cloris.

MÉLITE, *à Tircis.*

Eclaircis du seul point qui nous tenoit en doute,
Que serois-tu d'avis de lui répondre?

TIRCIS.

Écoute
Quatre mots à quartier.

ÉRASTE, *à Mélite.*

Que vous avez de tort
De prolonger ma peine en différant ma mort!
De grace, hâtez-vous d'abréger mon supplice,
Ou ma main préviendra votre lente justice.

MÉLITE.

Voyez comme le ciel a de secrets ressorts

Pour se faire obéir malgré nos vains efforts.
Votre fourbe, inventée à dessein de nous nuire,
Avance nos amours au lieu de les détruire:
De son fâcheux succès, dont nous devions périr,
Le sort tire un remede afin de nous guérir.
Donc, pour nous revancher de la faveur reçue,
Nous en aimons l'auteur à cause de l'issue,
Obligés désormais de ce que tour à tour
Nous nous sommes rendus tant de preuves d'amour,
Et de ce que l'excès de ma douleur sincere
A mis tant de pitié dans le cœur de ma mere,
Qu'en cette occasion prise comme aux cheveux
Tircis n'a rien trouvé de contraire à ses vœux;
Outre qu'en fait d'amour la fraude est légitime:
Mais puisque vous voulez la prendre pour un crime,
Regardez, acceptant le pardon ou l'oubli,
Par où votre repos sera mieux établi.

ÉRASTE.

Tout confus et honteux de tant de courtoisie,
Je veux dorénavant chérir ma jalousie;
Et puisque c'est de là que vos félicités...

LA NOURRICE, *à Eraste.*

Quittez ces compliments qu'ils n'ont pas mérités;
Ils ont tous deux leur compte, et sur cette assurance
Ils tiennent le passé dans quelque indifférence,
N'osant se hasarder à des ressentiments
Qui donneroient du trouble à leurs contentements:
Mais Cloris qui s'en tait vous la gardera bonne,

Et seule intéressée, à ce que je soupçonne,
Saura bien se venger sur vous, à l'avenir,
D'un amant échappé qu'elle pensoit tenir.

ÉRASTE, *à Cloris.*

Si vous pouviez souffrir qu'en votre bonne grace
Celui qui l'en tira pût occuper sa place,
Éraste, qu'un pardon purge de son forfait,
Est prêt de réparer le tort qu'il vous a fait.
Mélite répondra de ma persévérance:
Je n'ai pu la quitter qu'en perdant l'espérance;
Encore avez-vous vu mon amour irrité
Mettre tout en usage en cette extrémité;
Et c'est avec raison que, ma flamme contrainte
De réduire ses feux dans une amitié sainte,
Mes amoureux desirs, vers elle superflus,
Tournent vers la beauté qu'elle chérit le plus.

TIRCIS.

Que t'en semble, ma sœur?

CLORIS.

Mais, toi-même, mon frere?

TIRCIS.

Tu sais bien que jamais je ne te fus contraire.

CLORIS.

Tu sais qu'en tel sujet ce fut toujours de toi
Que mon affection voulut prendre la loi.

TIRCIS.

Encor que dans tes yeux tes sentiments se lisent,

Tu veux qu'auparavant les miens les autorisent.
Parlons donc pour la forme. Oui, ma sœur, j'y consens,
Bien sûr que mon avis s'accommode à ton sens.
Fassent les puissants dieux que par cette alliance
Il ne reste entre nous aucune défiance,
Et que m'aimant en frere, et ma maîtresse en sœur,
Nos ans puissent couler avec plus de douceur!

ÉRASTE.

Heureux dans mon malheur, c'est dont je les supplie;
Mais ma félicité ne peut être accomplie
Jusqu'à ce qu'après vous son aveu m'ait permis
D'aspirer à ce bien que vous m'avez promis.

CLORIS.

Aimez-moi seulement, et pour la récompense
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

TIRCIS.

Oui, sous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez sensible à ce naissant amour.

CLORIS.

Vous prodiguez en vain vos foibles artifices;
Je n'ai reçu de lui ni devoirs, ni services.

MÉLITE.

C'est bien quelque raison; mais ceux qu'il m'a rendus
Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.
Ma sœur, acquitte-moi d'une reconnoissance
Dont un destin meilleur m'a mise en impuissance;
Accorde cette grace à nos justes desirs.

TIRCIS.

Ne nous refuse pas ce comble à nos plaisirs.

ÉRASTE.

Donnez à leurs souhaits, donnez à leurs prieres,
Donnez à leurs raisons ces faveurs singulieres;
Et, pour faire aujourd'hui le bonheur d'un amant,
Laissez-les disposer de votre sentiment.

CLORIS.

En vain en ta faveur chacun me sollicite,
J'en croirai seulement la mere de Mélite;
Son avis m'ôtera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera consentir.

TIRCIS.

Entrons donc; et tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour maîtresse à Philandre.

SCENE VII.

LA NOURRICE.

Là, là, n'en riez point; autrefois en mon temps
D'aussi beaux fils que vous étoient assez contents
Et croyoient de leur peine avoir trop de salaire
Quand je quittois un peu mon dédain ordinaire;
A leur compte, mes yeux étoient de vrais soleils
Qui répandoient par-tout des rayons non pareils;
Je n'avois rien en moi qui ne fût un miracle;
Un seul mot de ma part leur étoit un oracle....

Mais je parle à moi seule. Amoureux, qu'est ceci?
Vous êtes bien hâtés de me laisser ainsi!
Allez, quelle que soit l'amour qui vous emporte,
On ne se moque point des femmes de ma sorte;
Et je ferai bien voir à vos feux empressés
Que vous n'en êtes pas encore où vous pensez.

FIN DE MÉLITE.

CLITANDRE.

1630.

A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE LONGUEVILLE.

MONSEIGNEUR,

Je prends avantage de ma témérité ; et, quelque défiance que j'aie de Clitandre, je ne puis croire qu'on s'en promette rien de mauvais, après avoir vu la hardiesse que j'ai de vous l'offrir. Il est impossible qu'on s'imagine qu'à des personnes de votre rang, et à des esprits de l'excellence du vôtre, on présente rien qui ne soit de mise, puisqu'il est tout vrai que vous avez un tel dégoût des mauvaises choses, et les savez si nettement démêler d'avec les bonnes,

qu'on fait paroître plus de manque de jugement à vous les présenter, qu'à les concevoir. Cette vérité est si généralement reconnue, qu'il faudroit n'être pas du monde pour ignorer que votre condition vous releve encore moins par-dessus le reste des hommes que votre esprit, et que les belles parties qui ont accompagné la splendeur de votre naissance n'ont reçu d'elle que ce qui leur étoit dû : c'est ce qui fait dire aux plus honnêtes gens de notre siecle qu'il semble que le ciel ne vous a fait naître prince, qu'afin d'ôter au roi la gloire de choisir votre personne, et d'établir votre grandeur sur la reconnoissance de vos vertus ; aussi, MONSEIGNEUR, ces considérations m'auroient intimidé, et ce cavalier n'eût jamais osé vous entretenir de ma part, si votre permission ne l'en eût autorisé, comme assuré que vous l'aviez de quelque sorte d'estime, vu qu'il ne vous étoit pas tout-à-fait inconnu. C'est le même qui, par votre commandement, vous fut conter, il y a quelque temps, une partie de ses aventures, autant qu'en pouvoient contenir deux actes de ce poëme encore tout informes, et qui n'étoient qu'à peine ébauchés. Le malheur ne persécutoit point encore son innocence, et ses contentements devoient

être en un haut degré, puisque l'affection, la promesse, et l'autorité de son prince lui rendoient la possession de sa maîtresse presque infaillible : ses faveurs toutefois ne lui étoient point si cheres que celles qu'il recevoit de vous ; et jamais il ne se fût plaint de sa prison, s'il y eût trouvé autant de douceur qu'en votre cabinet. Il a couru de grands périls durant sa vie, et n'en court pas de moindres à présent que je tâche à le faire revivre. Son prince le préserva des premiers ; il espere que vous le garantirez des autres, et que, comme il l'arracha du supplice qui l'alloit perdre, vous le défendrez de l'envie, qui a déja fait une partie de ses efforts à l'étouffer. C'est, MONSEIGNEUR, dont vous supplie très humblement celui qui n'est pas moins par la force de son inclination, que par les obligations de son devoir,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P. CORNEILLE.

PRÉFACE.

POUR peu de souvenir qu'on ait de Mélite, il sera fort aisé de juger, après la lecture de ce poëme, que peut-être jamais deux pieces ne partirent d'une même main, plus différentes et d'invention et de style. Il ne faut pas moins d'adresse, à réduire un grand sujet qu'à en réduire un petit; et si je m'étois aussi dignement acquitté de celui-ci qu'heureusement de l'autre, j'estimerois avoir en quelque façon approché de ce que demande Horace au poëte qu'il instruit, quand il veut qu'il possede tellement ses sujets qu'il en demeure toujours le maître, et les asservisse à soi-même, sans se laisser emporter par eux. Ceux qui ont blâmé l'autre de peu d'effet auront ici de quoi se satisfaire; si toutefois ils ont l'esprit assez tendu pour me suivre au théâtre, et si la quantité d'intrigues et de rencontres n'accable et ne confond leur mémoire. Que si cela leur arrive, je les supplie de prendre ma justification chez le libraire, et de reconnoître par la lecture que ce n'est pas ma faute. Il faut néanmoins que j'avoue que ceux qui n'ayant vu représenter Clitandre qu'une fois, ne le comprendront pas nettement, seront fort excusables, vu que les narrations qui doivent donner le jour au reste y sont si courtes, que le moindre défaut ou d'attention du spectateur, ou de mémoire de l'acteur, laisse une obscurité perpétuelle en la suite, et ôte presque l'entiere intelligence de ces grands

mouvements dont les pensées ne s'égarent point du fait, et ne sont que des raisonnements continus sur ce qui s'est passé. Que si j'ai renfermé cette piece dans la regle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis Mélite, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques uns adorent cette regle, beaucoup la méprisent; pour moi, j'ai voulu seulement montrer que, si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connoître. Il est vrai qu'on pourra m'imputer que m'étant proposé de suivre la regle des anciens, j'ai renversé leur ordre, vu qu'au lieu des messagers qu'ils introduisent à chaque bout de champ pour raconter les choses merveilleuses qui arrivent à leurs personnages, j'ai mis les accidents mêmes sur la scene. Cette nouveauté pourra plaire à quelques uns; et quiconque voudra bien peser l'avantage que l'action a sur ces longs et ennuyeux récits, ne trouvera pas étrange que j'aie mieux aimé divertir les yeux qu'importuner les oreilles, et que me tenant dans la contrainte de cette méthode, j'en aie pris la beauté sans tomber dans les incommodités que les Grecs et les Latins, qui l'ont suivie, n'ont su d'ordinaire, ou du moins n'ont osé éviter. Je me donne ici quelque sorte de liberté de choquer les anciens, d'autant qu'ils ne sont plus en état de me répondre, et que je ne veux engager personne en la recherche de mes défauts. Puisque les sciences et les arts ne sont jamais à leur période, il m'est permis de croire qu'ils n'ont pas tout su, et que de leurs instructions on peut tirer des lumieres qu'ils n'ont pas eues. Je leur porte du respect comme à des gens qui nous ont frayé le chemin, et qui, après avoir défriché un pays

fort rude, nous ont laissé à le cultiver. J'honore les modernes sans les envier, et n'attribuerai jamais au hasard ce qu'ils auront fait par science, ou par des regles particulieres qu'ils se seront eux-mêmes prescrites. Outre que c'est ce qui ne me tombera jamais en la pensée qu'une piece de si longue haleine, où il faut coucher l'esprit à tant de reprises et s'imprimer tant de contraires mouvements, se puisse faire par aventure. Il n'en va pas de la comédie comme d'un songe qui saisit notre imagination tumultuairement et sans notre aveu, ou comme d'un sonnet ou d'une ode, qu'une chaleur extraordinaire peut pousser par boutade, et sans lever la plume. Aussi l'antiquité nous parle bien de l'écume d'un cheval qu'une éponge jetée par dépit sur un tableau exprima parfaitement, après que l'industrie du peintre n'en avoit su venir à bout; mais il ne se lit point que jamais un tableau tout entier ait été produit de cette sorte. Au reste, je laisse le lieu de ma scene au choix du lecteur, bien qu'il ne me coûtât ici qu'à nommer. Si mon sujet est véritable, j'ai raison de le taire; si c'est une fiction, quelle apparence, pour suivre je ne sais quelle chorographie, de donner un soufflet à l'histoire, d'attribuer à un pays des princes imaginaires, et d'en rapporter des aventures qui ne se lisent point dans les chroniques de leur royaume? Ma scene est donc en un château d'un roi, proche d'une forêt; je n'en détermine ni la province, ni le royaume; où vous l'aurez une fois placée, elle s'y tiendra. Que si l'on remarque des concurrences dans mes vers, qu'on ne les prenne pas pour des larcins. Je n'y en ai point laissé que j'aie connues, et j'ai toujours cru que pour

belle que fût une pensée, tomber en soupçon de la tenir d'un autre, c'est l'acheter plus qu'elle ne vaut; de sorte qu'en l'état que je donne cette piece au public, je pense n'avoir rien de commun avec la plupart des écrivains modernes, qu'un peu de vanité que je témoigne ici.

ACTEURS.

ALCANDRE, roi d'Écosse.

FLORIDAN, fils du roi.

ROSIDOR, favori du roi, et amant de Caliste.

CLITANDRE, favori du prince Floridan, et amoureux aussi de Caliste, mais dédaigné.

PYMANTE, amoureux de Dorise, et dédaigné.

CALISTE, maîtresse de Rosidor et de Clitandre.

DORISE, maîtresse de Pymante.

LYSARQUE, écuyer de Rosidor.

GÉRONTE, écuyer de Clitandre.

CLÉON, gentilhomme suivant la cour.

LYCASTE, page de Clitandre.

Le geolier.

Trois archers.

Trois veneurs.

La scene est en un château du roi, proche d'une forêt.

Gravelot inven. *N.le Mire Sculp.*

DORISE.

Traitre, n'avance pas, c'eſt le prince.

PIMANTE.

N'importe.

CLITANDRE,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCENE I.

CALISTE.

N'EN doutez plus, [illegible]
Feignant de m'adorer, [illegible]

(*) Cette piece [illegible]
et qui est fort éloign[illegible]
l'on reproche à quelq[illegible]
beautés. On avoit reproché [illegible]
des vingt-quatre heures [illegible]
quoique personne ne l'observât [illegible]
de mouvement. Corneille fit Clitandre [illegible]
pour prouver à ces critiques [illegible]
donner une pièce [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] ages de sa [illegible] Clitandre
celui qui [illegible]

CLITANDRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CALISTE.

N'en doutez plus, mon cœur, un amant hypocrite,
Feignant de m'adorer, brûle pour Hippolyte:

(*) Cette piece, à laquelle Corneille donna le nom de tragédie, et qui est fort éloignée d'en être une, a toutes les bizarreries que l'on reproche à quelques pieces de Shakespear, sans en avoir les beautés. On avoit reproché à Mélite de n'être pas dans la regle des vingt-quatre heures, la seule regle que l'on connût alors, quoique personne ne l'observât, et d'être d'ailleurs trop dénuée de mouvement. Corneille fit Clitandre par une espece de bravade, pour prouver à ces critiques qu'en observant cette regle il pourroit donner une piece beaucoup plus chargée d'incidents, mais qui ne vaudroit rien du tout: en quoi, dit-il avec une naïveté respectable, *je réussis parfaitement.*

De tous les ouvrages de sa jeunesse, Clitandre est en effet celui qui promettoit le moins.

Dorise m'en a dit le secret rendez-vous
Où leur naissante ardeur se cache aux yeux de tous;
Et pour les y surprendre elle m'y doit conduire,
Sitôt que le soleil commencera de luire.
Mais qu'elle est paresseuse à me venir trouver!
La dormeuse m'oublie, et ne se peut lever.
Toutefois sans raison j'accuse sa paresse;
La nuit, qui dure encor, fait que rien ne la presse:
Ma jalouse fureur, mon dépit, mon amour,
Ont troublé mon repos avant le point du jour;
Mais elle qui n'en fait aucune expérience,
Étant sans intérêt, est sans impatience.
Toi, qui fais ma douleur, et qui fis mon souci,
Ne tarde plus, volage, à te montrer ici;
Viens en hâte affermir ton indigne victoire;
Viens t'assurer l'éclat de cette infâme gloire;
Viens signaler ton nom par ton manque de foi.
Le jour s'en va paroître; affronteur, hâte-toi.
Mais, hélas! cher ingrat, adorable parjure,
Ma timide voix tremble à te dire une injure;
Si j'écoute l'amour, il devient si puissant
Qu'en dépit de Dorise il te fait innocent:
Je ne sais lequel croire, et j'aime tant ce doute
Que j'ai peur d'en sortir entrant dans cette route.
Je crains ce que je cherche, et je ne connois pas
De plus grand heur pour moi que d'y perdre mes pas.
Ah, mes yeux! si jamais vos fonctions propices
A mon cœur amoureux firent de bons services,

Apprenez aujourd'hui quel est votre devoir;
Le moyen de me plaire est de me décevoir;
Si vous ne m'abusez, si vous n'êtes faussaires,
Vous êtes de mon heur les cruels adversaires.
Et toi, soleil, qui vas, en ramenant le jour,
Dissiper une erreur si chere à mon amour,
Puisqu'il faut qu'avec toi ce que je crains éclate,
Souffre qu'encore un peu l'ignorance me flatte.
Mais je te parle en vain, et l'aube, de ses rais,
A déja reblanchi le haut de ces forêts.
Si je puis me fier à sa lumiere sombre,
Dont l'éclat brille à peine et dispute avec l'ombre,
J'entrevois le sujet de mon jaloux ennui,
Et quelqu'un de ses gens qui conteste avec lui.
Rentre, pauvre abusée, et cache-toi de sorte
Que tu puisses l'entendre à travers cette porte.

SCENE II.

ROSIDOR, LYSARQUE.

ROSIDOR.

Ce devoir, ou plutôt cette importunité,
Au lieu de m'assurer de ta fidélité,
Marque trop clairement ton peu d'obéissance.
Laisse-moi seul, Lysarque, une heure en ma puissance,
Que, retiré du monde et du bruit de la cour,
Je puisse dans ces bois consulter mon amour;
Que là Caliste seule occupe mes pensées,

Et par le souvenir de ses faveurs passées
Assure mon espoir de celles que j'attends;
Qu'un entretien rêveur durant ce peu de temps
M'instruise des moyens de plaire à cette belle,
Allume dans mon cœur de nouveaux feux pour elle:
Enfin, sans persister dans l'obstination,
Laisse-moi suivre ici mon inclination.

LYSARQUE.

Cette inclination, qui jusqu'ici vous mene,
A me la déguiser vous donne trop de peine.
Il ne faut point, monsieur, beaucoup l'examiner:
L'heure et le lieu suspects font assez deviner
Qu'en même temps que vous s'échappe quelque dame...
Vous m'entendez assez.

ROSIDOR.

Juge mieux de ma flamme,
Et ne présume point que je manque de foi
A celle que j'adore, et qui brûle pour moi.
J'aime mieux contenter ton humeur curieuse,
Qui par ces faux soupçons m'est trop injurieuse:
Tant s'en faut que le change ait pour moi des appas,
Tant s'en faut qu'en ces bois il attire mes pas,
J'y vais... Mais pourrois-tu le savoir et le taire?

LYSARQUE.

Qu'ai-je fait qui vous porte à craindre le contraire?

ROSIDOR.

Tu vas apprendre tout; mais aussi, l'ayant su,
Avise à ta retraite. Hier un cartel reçu

De la part d'un rival...

LYSARQUE.

Vous le nommez?

ROSIDOR.

Clitandre.
Au pied du grand rocher il me doit seul attendre;
Et là, l'épée au poing, nous verrons qui des deux
Mérite d'embraser Caliste de ses feux.

LYSARQUE.

De sorte qu'un second...

ROSIDOR.

Sans me faire une offense
Ne peut se présenter à prendre ma défense:
Nous devons seul à seul vuider notre débat.

LYSARQUE.

Ne pensez pas sans moi terminer ce combat:
L'écuyer de Clitandre est homme de courage;
Il sera trop heureux que mon défi l'engage
A s'acquitter vers lui d'un semblable devoir,
Et je vais de ce pas y faire mon pouvoir.

ROSIDOR.

Ta volonté suffit; va-t'en donc, et désiste
De plus m'offrir une aide à mériter Caliste.

LYSARQUE, *seul.*

Vous obéir ici me coûteroit trop cher,
Et je serois honteux qu'on me pût reprocher
D'avoir su le sujet d'une telle sortie,
Sans trouver le moyen d'être de la partie.

SCENE III.

CALISTE.

Qu'il s'en est bien défait! qu'avec dextérité
Le fourbe se prévaut de son autorité!
Qu'il trouve un beau prétexte en ses flammes éteintes!
Et que mon nom lui sert à colorer ses feintes!
Il y va cependant, le perfide qu'il est.
Hippolyte le charme, Hippolyte lui plaît;
Et ses lâches desirs l'emportent où l'appelle
Le cartel amoureux de sa flamme nouvelle.

SCENE IV.

CALISTE, DORISE.

CALISTE.

Je n'en puis plus douter, mon feu désabusé
Ne tient plus le parti de ce cœur déguisé.
Allons, ma chere sœur, allons à la vengeance;
Allons de ses douceurs tirer quelque allégeance;
Allons; et, sans te mettre en peine de m'aider,
Ne prends aucun souci que de me regarder:
Pour en venir à bout, il suffit de ma rage;
D'elle j'aurai la force ainsi que le courage;
Et déja, dépouillant tout naturel humain,
Je laisse à ses transports à gouverner ma main.

Vois-tu comme, suivant de si furieux guides,
Elle cherche déja les yeux de ces perfides,
Et comme de fureur tous mes sens animés
Menacent les appas qui les avoient charmés?

DORISE.

Modere ces bouillons d'une ame colérée,
Ils sont trop violents pour être de durée;
Pour faire quelque mal c'est frapper de trop loin;
Réserve ton courroux tout entier au besoin;
Sa plus forte chaleur se dissipe en paroles;
Ses résolutions en deviennent plus molles:
En lui donnant de l'air son ardeur s'alentit.

CALISTE.

Ce n'est que faute d'air que le feu s'amortit.
Allons, et tu verras qu'ainsi le mien s'allume,
Que ma douleur aigrie en a plus d'amertume;
Et qu'ainsi mon esprit ne fait que s'exciter
A ce que ma colere a droit d'exécuter.

SCENE V.

DORISE.

Si ma ruse est enfin de son effet suivie,
Cette aveugle chaleur te va coûter la vie:
Un fer caché me donne en ces lieux écartés
La vengeance des maux que me font tes beautés.
Tu m'ôtes Rosidor, tu possedes son ame,

Il n'a d'yeux que pour toi, que mépris pour ma flamme:
Mais puisque tous mes soins ne le peuvent gagner,
J'en punirai l'objet qui m'en fait dédaigner.

SCENE VI.

PYMANTE, GÉRONTE, *sortant d'une grotte, déguisés en paysans.*

GÉRONTE.

En ce déguisement on ne peut nous connoître,
Et sans doute bientôt le jour qui vient de naître
Conduira Rosidor, séduit d'un faux cartel,
Aux lieux où cette main lui garde un coup mortel.
Vos vœux si mal reçus de l'ingrate Dorise,
Qui l'idolâtre autant comme elle vous méprise,
Ne rencontreront plus aucun empêchement.
Mais je m'étonne fort de son aveuglement,
Et je ne comprends point cet orgueilleux caprice
Qui fait qu'elle vous traite avec tant d'injustice.
Vos rares qualités...

PYMANTE.

Au lieu de me flatter,
Voyons si le projet ne sauroit avorter,
Si la supercherie...

GÉRONTE.

Elle est si bien tissue
Qu'il faut manquer de sens pour douter de l'issue.
Clitandre aime Caliste, et, comme son rival,

Il a trop de sujet de lui vouloir du mal.
Moi, que depuis dix ans il tient à son service,
D'écrire comme lui j'ai trouvé l'artifice;
Si bien que ce cartel, quoique tout de ma main,
A son dépit jaloux s'imputera soudain.

PYMANTE.

Que ton subtil esprit a de grands avantages!
Mais le nom du porteur?

GÉRONTE.

Lycaste, un de ses pages.

PYMANTE.

Celui qui fait le guet auprès du rendez-vous?

GÉRONTE.

Lui-même; et le voici qui s'avance vers nous;
A force de courir il s'est mis hors d'haleine.

SCENE VII.

PYMANTE, GÉRONTE; LYCASTE, *aussi déguisé en paysan.*

PYMANTE.

Eh bien! est-il venu?

LYCASTE.

N'en soyez plus en peine;
Il est où vous savez, et, tout bouffi d'orgueil,
Il n'y pense à rien moins qu'à son propre cercueil.

PYMANTE.

Ne perdons point de temps. Nos masques, nos épées.
(*Lycaste les va quérir dans la grotte d'où ils sont sortis.*)
Qu'il me tarde déja que, dans son sang trempées,
Elles ne me font voir à mes pieds étendu
Le seul qui sert d'obstacle au bonheur qui m'est dû!
Ah! qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre!
Mais pourquoi ces habits? qui te les fait reprendre?

LYCASTE *leur présente à chacun un masque et une épée, et porte leurs habits.*

Pour notre sûreté portons-les avec nous,
De peur que, cependant que nous serons aux coups,
Quelque maraud, conduit par sa bonne aventure,
Ne nous laisse tous trois en mauvaise posture;
Quand il faudra donner, sans les perdre des yeux,
Au pied du premier arbre ils seront beaucoup mieux.

PYMANTE.

Prends-en donc même soin après la chose faite.

LYCASTE.

Ne craignez pas sans eux que je fasse retraite.

PYMANTE.

Sus donc, chacun déja devroit être masqué.
Allons, qu'il tombe mort aussitôt qu'attaqué.

SCENE VIII.

CLÉON, LYSARQUE.

CLÉON.

Réserve à d'autres temps cette ardeur de courage,
Qui rend de ta valeur un si grand témoignage.
Ce duel que tu dis ne se peut concevoir.
Tu parles de Clitandre, et je viens de le voir
Que notre jeune prince enlevoit à la chasse.

LYSARQUE.

Tu les as vus passer?

CLÉON.

Par cette même place.
Sans doute que ton maître a quelque occasion
Qui le fait t'éblouir par cette illusion.

LYSARQUE.

Non, il parloit du cœur; je connois sa franchise.

CLÉON.

S'il est ainsi, je crains que par quelque surprise
Ce généreux guerrier, sous le nombre abattu,
Ne cede aux envieux que lui fait sa vertu.

LYSARQUE.

A présent il n'a point d'ennemi que je sache;
Mais, quelque évènement que le destin nous cache,
Si tu veux m'obliger, viens de grace avec moi,
Que nous donnions ensemble avis de tout au roi.

SCENE IX.

CALISTE, DORISE.

CALISTE, *pendant que Dorise s'arrête à chercher derriere un buisson.*

Ma sœur, l'heure s'avance, et nous serons à peine,
Si nous ne retournons, au lever de la reine.
Je ne vois point mon traître, Hippolyte non plus.

DORISE, *tirant une épée de derriere ce buisson, et saisissant Caliste par le bras.*

Voici qui va trancher tes soucis superflus;
Voici dont je vais rendre, aux dépens de ta vie,
Et ma flamme vengée, et ma haine assouvie.

CALISTE.

Tout beau, tout beau, ma sœur, tu veux m'épouvanter;
Mais je te connois trop pour m'en inquiéter.
Laisse la feinte à part, et mettons, je te prie,
A les trouver bientôt toute notre industrie.

DORISE.

Va, va, ne songe plus à leurs fausses amours,
Dont le récit n'étoit qu'une embûche à tes jours.
Rosidor t'est fidele, et cette feinte amante
Brûle aussi peu pour lui que je fais pour Pymante.

CALISTE.

Déloyale, ainsi donc ton courage inhumain...

DORISE.

Ces injures en l'air n'arrêtent point ma main.

CALISTE.

Le reproche honteux d'une action si noire...

DORISE.

Qui se venge en secret, en secret en fait gloire.

CALISTE.

T'ai-je donc pu, ma sœur, déplaire en quelque point?

DORISE.

Oui, puisque Rosidor t'aime et ne m'aime point;
C'est assez m'offenser que d'être ma rivale.

SCENE X.

ROSIDOR, PYMANTE, GÉRONTE, LYCASTE, CALISTE, DORISE.

Comme Dorise est prête de tuer Caliste, un bruit entendu lui fait relever son épée, et Rosidor paroît tout en sang, poursuivi par ces trois assassins masqués. En entrant, il tue Lycaste; et, retirant son épée, elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité, il voit celle que tient Dorise, et, sans la reconnoître, il s'en saisit, et passe tout d'un temps le tronçon qui lui restoit de la sienne en la main gauche, et se défend ainsi contre Pymante et Géronte, dont il tue le dernier, et met l'autre en fuite.

ROSIDOR.

Meurs, brigand. Ah, malheur! cette branche fatale
A rompu mon épée. Assassins... Toutefois
J'ai de quoi me défendre une seconde fois.

DORISE, *s'enfuyant.*

N'est-ce pas Rosidor qui m'arrache les armes?

Ah! qu'il me va causer de périls et de larmes!
Fuis, Dorise; et fuyant laisse-toi reprocher
Que tu fuis aujourd'hui ce qui t'est le plus cher.

CALISTE.

C'est lui-même de vrai. Rosidor!... ah! je pâme,
Et la peur de sa mort ne me laisse point d'ame.
Adieu, mon cher espoir.

ROSIDOR, *à Pymante, après avoir tué Géronte.*

Cettui-ci dépêché,
C'est de toi maintenant que j'aurai bon marché.
Nous sommes seul à seul. Quoi! ton peu d'assurance
Ne met plus qu'en tes pieds sa derniere espérance?
Marche sans emprunter d'ailes de ton effroi,
Je ne cours point après des lâches comme toi.
Il suffit de ces deux. Mais qui pourroient-ils être?
Ah ciel! le masque ôté me les fait trop connoître!
Le seul Clitandre arma contre moi ces voleurs;
Cettui-ci fut toujours vêtu de ses couleurs;
Voilà son écuyer dont la pâleur exprime
Moins de traits de la mort que d'horreur de son crime;
Et, ces deux reconnus, je douterois en vain
De celui que sa fuite a sauvé de ma main.
Trop indigne rival, crois-tu que ton absence
Donne à tes lâchetés quelque ombre d'innocence,
Et qu'après avoir vu renverser ton dessein,
Un désaveu démente et tes gens et ton seing?
Ne le présume pas; sans autre conjecture,
Je te rends convaincu de ta seule écriture,

Sitôt que j'aurai pu faire ma plainte au roi.
Mais quel piteux objet se vient offrir à moi?
Traîtres, auriez-vous fait sur un si beau visage,
Attendant Rosidor, l'essai de votre rage?
C'est Caliste elle-même! Ah dieux, injustes dieux!
Ainsi donc pour montrer ce spectacle à mes yeux
Votre faveur barbare a conservé ma vie!
Je n'en veux point chercher d'autres que votre envie:
La nature, qui perd ce qu'elle a de parfait,
Sur tout autre que vous eût vengé ce forfait,
Et vous eût accablés, si vous n'étiez ses maîtres.
Vous m'envoyez en vain ce fer contre des traîtres;
Je ne veux point devoir mes déplorables jours
A l'affreuse rigueur d'un si fatal secours.
O vous, qui me restez d'une troupe ennemie
Pour marque de ma gloire et de son infamie,
Blessures, hâtez-vous d'élargir vos canaux
Par où mon sang emporte et ma vie et mes maux.
Ah! pour l'être trop peu, blessures trop cruelles, (*)
De peur de m'obliger vous n'êtes pas mortelles.
Hé quoi! ce bel objet, mon aimable vainqueur,
Avoit-il seul le droit de me blesser au cœur?

(*) Des blessures auxquelles Rosidor adresse une longue apostrophe, et qui ne sont pas mortelles de peur de l'obliger, devoient faire excuser ces vers de Théophile, qui sont à-peu-près du même temps:

Le voilà ce poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement: il en rougit, le traître!

Et d'où vient que la mort, à qui tout fait hommage,
L'ayant si maltraité, respecte son image?
Noires divinités, qui tournez mon fuseau,
Vous faut-il tant prier pour un coup de ciseau?
Insensé que je suis! en ce malheur extrême,
Je demande la mort à d'autres qu'à moi-même;
Aveugle! je m'arrête à supplier en vain,
Et pour me contenter j'ai de quoi dans la main.
Il faut rendre ma vie au fer qui l'a sauvée;
C'est à lui qu'elle est due, il se l'est réservée,
Et l'honneur, quel qu'il soit, de finir mes malheurs,
C'est pour me le donner qu'il l'ôte à des voleurs.
Poussons donc hardiment. Mais hélas! cette épée,
Coulant entre mes doigts, laisse ma main trompée,
Et sa lame, timide à procurer mon bien,
Au sang des assassins n'ose mêler le mien.
Ma foiblesse importune à mon trépas s'oppose;
En vain je m'y résous, en vain je m'y dispose;
Mon reste de vigueur ne peut l'effectuer:
J'en ai trop pour mourir, trop peu pour me tuer;
L'un me manque au besoin, et l'autre me résiste.
Mais je vois s'entr'ouvrir les beaux yeux de Caliste,
Les roses de son teint n'ont plus tant de pâleur,
Et j'entends un soupir qui flatte ma douleur.
Voyez, dieux inhumains, que, malgré votre envie,
L'amour lui sait donner la moitié de ma vie,
Qu'une ame désormais suffit à deux amants.

CALISTE.

Hélas! qui me rappelle à de nouveaux tourments!
Si Rosidor n'est plus, pourquoi reviens-je au monde?

ROSIDOR.

O merveilleux effet d'une amour sans seconde!

CALISTE.

Exécrable assassin qui rougi de son sang,
Dépêche comme à lui de me percer le flanc,
Prends de lui ce qui reste.

ROSIDOR.

Adorable cruelle,
Est-ce ainsi qu'on reçoit un amant si fidele?

CALISTE.

Ne m'en fais point un crime; encor pleine d'effroi,
Je ne t'ai méconnu qu'en songeant trop à toi.
J'avois si bien gravé là-dedans ton image,
Qu'elle ne vouloit pas céder à ton visage.
Mon esprit, glorieux et jaloux de l'avoir,
Envioit à mes yeux le bonheur de te voir.
Mais quel secours propice a trompé mes alarmes?
Contre tant d'assassins qui t'a prêté des armes?

ROSIDOR.

Toi-même, qui t'a mise à telle heure en ces lieux,
Où je te vois mourir et revivre à mes yeux?

CALISTE.

Quand l'amour une fois regne sur un courage...
Mais tâchons de gagner jusqu'au premier village,

Où ces bouillons de sang se puissent arrêter;
Là, j'aurai tout loisir de te le raconter,
Aux charges qu'à mon tour aussi l'on m'entretienne.

ROSIDOR.

Allons; ma volonté n'a de loi que la tienne;
Et l'amour, par tes yeux devenu tout-puissant,
Rend déja la vigueur à mon corps languissant.

CALISTE.

Il donne en même temps une aide à ta faiblesse,
Puisqu'il fait que la mienne auprès de toi me laisse:
Et qu'en dépit du sort ta Caliste aujourd'hui
A tes pas chancelants pourra servir d'appui.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE, *masqué.*

Destins, qui réglez tout au gré de vos caprices,
Sur moi donc tout-à-coup fondent vos injustices,
Et trouvent à leurs traits si long-temps retenus,
Afin de mieux frapper, des chemins inconnus!
Dites, que vous ont fait Rosidor ou Pymante?
Fournissez de raison, destins, qui me démente;
Dites ce qu'ils ont fait qui vous puisse émouvoir
A partager si mal entre eux votre pouvoir.
Lui rendre contre moi l'impossible possible,
Pour rompre le succès d'un dessein infaillible,
C'est prêter un miracle à son bras sans secours,
Pour conserver son sang au péril de mes jours.
Trois ont fondu sur lui sans le jeter en fuite.
A peine en m'y jetant moi-même je l'évite.
Loin de laisser la vie, il a su l'arracher;
Loin de céder au nombre, il l'a su retrancher:
Toute votre faveur à son aide occupée

Trouve à le mieux armer en rompant son épée,
Et ressaisit ses mains par celles du hasard,
L'une d'une autre épée, et l'autre d'un poignard.
O honte! ô déplaisir! ô désespoir! ô rage!
Ainsi donc un rival pris à mon avantage
Ne tombe dans mes rêts que pour les déchirer!
Son bonheur qui me brave ose l'en retirer,
Lui donne sur mes gens une prompte victoire,
Et fait de son péril un sujet de sa gloire!
Retournons animés d'un courage plus fort,
Retournons, et du moins perdons-nous dans sa mort.
Sortez de vos cachots, infernales furies;
Apportez à m'aider toutes vos barbaries;
Qu'avec vous tout l'enfer m'aide en ce noir dessein
Qu'un sanglant désespoir me verse dans le sein.
J'avois de point en point l'entreprise tramée
Comme dans mon esprit vous me l'aviez formée;
Mais contre Rosidor tout le pouvoir humain
N'a que de la foiblesse; il y faut votre main.
En vain, cruelles sœurs, ma fureur vous appelle,
En vain vous armeriez l'enfer pour ma querelle,
La terre vous refuse un passage à sortir.
Ouvre du moins ton sein, terre, pour m'engloutir;
N'attends pas que Mercure avec son caducée
M'en fasse après ma mort l'ouverture forcée;
N'attends pas qu'un supplice, hélas! trop mérité,
Ajoute l'infamie à tant de lâcheté;
Préviens-en la rigueur; rends toi-même justice

Aux projets avortés d'un si noir artifice.
Mes cris s'en vont en l'air, et s'y perdent sans fruit.
Dedans mon désespoir tout me fuit ou me nuit.
La terre n'entend point la douleur qui me presse;
Le ciel me persécute, et l'enfer me délaisse.
Affronte-les, Pymante, et sauve en dépit d'eux
Ta vie et ton honneur d'un pas si dangereux.
Si quelque espoir te reste, il n'est plus qu'en toi même;
Mais, si tu veux t'aider, ton mal n'est pas extrême.
Passe pour villageois dans un lieu si fatal;
Et, réservant ailleurs la mort de ton rival,
Fais que d'un même habit la trompeuse apparence
Qui le mit en péril te mette en assurance.
Mais ce masque l'empêche, et me vient reprocher
Un crime qu'il découvre, au lieu de me cacher.
Ce damnable instrument de mon traître artifice,
Après mon coup manqué, n'en est plus que l'indice;
Et ce fer qui tantôt, inutile en ma main,
Que ma fureur jalouse avoit armée en vain,
Sut si mal attaquer et plus mal me défendre,
N'est propre désormais qu'à me faire surprendre.
(*Il jette son masque et son épée dans la grotte.*)
Allez, témoins honteux de mes lâches forfaits,
N'en produisez non plus de soupçons que d'effets.
Ainsi, n'ayant plus rien qui démente ma feinte,
Dedans cette forêt je marcherai sans crainte,
Tant que...

SCENE II.

LYSARQUE PYMANTE, ARCHERS.

LYSARQUE.

Mon grand ami.

PYMANTE.

Monsieur.

LYSARQUE.

Viens çà, dis-nous,
N'as-tu point ici vu deux cavaliers aux coups?

PYMANTE.

Non, monsieur.

LYSARQUE.

Ou l'un d'eux se sauver à la fuite?

PYMANTE.

Non, monsieur.

LYSARQUE.

Ni passer dedans ces bois sans suite?

PYMANTE.

Attendez, il y peut avoir quelques huit jours...

LYSARQUE.

Je parle d'aujourd'hui; laisse là ces discours,
Réponds précisément.

PYMANTE.

Pour aujourd'hui, je pense...
Toutefois, si la chose étoit de conséquence,
Dans le prochain village on sauroit aisément...

LYSARQUE.

Donnons jusques au lieu; c'est trop d'amusement.

SCENE III.

PYMANTE.

Ce départ favorable enfin me rend la vie,
Que tant de questions m'avoient presque ravie.
Cette troupe d'archers, aveugles en ce point,
Trouve ce qu'elle cherche, et ne s'en saisit point;
Bien que leur conducteur donne assez à connoître
Qu'ils vont pour arrêter l'ennemi de son maître,
J'échappe néanmoins en ce pas hasardeux
D'aussi près de la mort comme je l'étois d'eux.
Que j'aime ce péril, dont la vaine menace
Promettoit un orage, et se tourne en bonace;
Ce péril, qui ne veut que me faire trembler,
Ou plutôt qui se montre, et n'ose m'accabler!
Qu'à bonne heure défait d'un masque et d'une épée
J'ai leur crédulité sous ces habits trompée:
De sorte qu'à présent deux corps désanimés
Termineront l'exploit de tant de gens armés:
Corps, qui gardent tous deux un naturel si traître
Qu'encore après leur mort ils vont trahir leur maître,
Et le faire l'auteur de cette lâcheté,
Pour mettre à ses dépens Pymante en sûreté.
Mes habits, rencontrés sous les yeux de Lysarque,
Peuvent de mes forfaits donner seuls quelque marque;

Mais, s'il ne les voit pas, lors sans aucun effroi
Je n'ai qu'à me ranger en hâte auprès du roi,
Où je verrai tantôt avec effronterie
Clitandre convaincu de ma supercherie.

SCENE IV.

LYSARQUE, ARCHERS.

LYSARQUE *regarde les corps de Géronte et de Lycaste.*

Cela ne suffit pas; il faut chercher encor,
Et trouver, s'il se peut, Clitandre ou Rosidor.
Amis, sa majesté, par ma bouche avertie
Des soupçons que j'avois touchant cette partie,
Voudra savoir au vrai ce qu'ils sont devenus.

PREMIER ARCHER.

Pourroit-elle en douter? Ces deux corps reconnus
Font trop voir le succès de toute l'entreprise.

LYSARQUE.

Et qu'en présumes-tu?

PREMIER ARCHER.

Que malgré leur surprise,
Leur nombre avantageux, et leur déguisement,
Rosidor de leur main se tire heureusement.

LYSARQUE.

Ce n'est qu'en me flattant que tu te le figures;
Pour moi je n'en conçois que de mauvais augures,
Et présume plutôt que son bras valeureux,
Avant que de mourir, s'est immolé ces deux.

PREMIER ARCHER.

Mais où seroit son corps?

LYSARQUE.

Au creux de quelque roche;
Où les traîtres, voyant notre troupe si proche,
N'auront pas eu loisir de mettre encor ceux-ci,
De qui le seul aspect rend le crime éclairci.

DEUXIEME ARCHER, *lui présentant les deux pieces rompues de l'épée de Rosidor.*

Monsieur, connoissez-vous ce fer et cette garde?

LYSARQUE.

Donne-moi, que je voie. Oui, plus je les regarde,
Plus j'ai par eux d'avis du déplorable sort
D'un maître qui n'a pu s'en dessaisir que mort.

DEUXIEME ARCHER.

Monsieur, avec cela j'ai vu dans cette route
Des pas mêlés de sang distillé goutte à goutte.

LYSARQUE.

Suivons-les au hasard. Vous autres, enlevez
Promptement ces deux corps que nous avons trouvés.

(*Lysarque et ces archers rentrent dans le bois, et le reste des archers reporte à la cour les corps de Géronte et de Lycaste.*)

SCENE V.

FLORIDAN, CLITANDRE, PAGE.

FLORIDAN, *parlant à son page.*

Ce cheval trop fougueux m'incommode à la chasse,
Tiens-m'en un autre prêt, tandis qu'en cette place,
A l'ombre des ormeaux l'un dans l'autre enlacés,
Clitandre m'entretient de ses travaux passés.
Qu'au reste, les veneurs allant sur leurs brisées,
Ne forcent pas le cerf s'il est aux reposées;
Qu'ils prennent connoissance, et pressent mollement,
Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement.

(*Le page rentre.*)

Acheve maintenant l'histoire commencée
De ton affection si mal récompensée.

CLITANDRE.

Ce récit ennuyeux de ma triste langueur,
Mon prince, ne vaut pas le tirer en longueur;
J'ai tout dit; en un mot, cette fiere Calisie
Dans ses cruels mépris incessamment persiste;
C'est toujours elle-même; et, sous sa dure loi,
Tout ce qu'elle a d'orgueil se réserve pour moi;
Cependant qu'un rival, ses plus cheres délices,
Redouble ses plaisirs en voyant mes supplices.

FLORIDAN.

Ou tu te plains à faux, ou, puissamment épris,
Ton courage demeure insensible aux mépris;

Et je m'étonne fort comme ils n'ont dans ton ame
Rétabli ta raison, ou dissipé ta flamme.

CLITANDRE.

Quelques charmes secrets mêlés dans ses rigueurs
Étouffent en naissant la révolte des cœurs;
Et le mien auprès d'elle, à quoi qu'il se dispose,
Murmurant de son mal en adore la cause.

FLORIDAN.

Mais puisque son dédain, au lieu de te guérir,
Ranime ton amour, qu'il dut faire mourir,
Sers-toi de mon pouvoir; en ma faveur, la reine
Tient et tiendra toujours Rosidor en haleine;
Mais son commandement dans peu, si tu le veux,
Te met, à ma priere, au comble de tes vœux.
Avise donc; tu sais qu'un fils peut tout sur elle.

CLITANDRE.

Malgré tous les mépris de cette ame cruelle,
Dont un autre a charmé les inclinations,
J'ai toujours du respect pour ses perfections;
Et je serois marri qu'aucune violence...

FLORIDAN.

L'amour sur le respect emporte la balance.

CLITANDRE.

Je brûle; et le bonheur de vaincre ses froideurs,
Je ne le veux devoir qu'à mes vives ardeurs;
Je ne la veux gagner qu'à force de services.

FLORIDAN.

Tandis, tu veux donc vivre en d'éternels supplices?

CLITANDRE.

Tandis, ce m'est assez qu'un rival préféré
N'obtient, non plus que moi, le succès espéré;
A la longue ennuyés, la moindre négligence
Pourra de leurs esprits rompre l'intelligence;
Un temps bien pris alors me donne en un moment
Ce que depuis trois ans je poursuis vainement.
Mon prince, trouvez bon...

FLORIDAN.

N'en dis pas davantage;
Celui-ci qui me vient faire quelque message
Apprendroit, malgré toi, l'état de tes amours.

SCENE VI.

FLORIDAN, CLITANDRE, CLÉON.

CLÉON.

Pardonnez-moi, seigneur, si je romps vos discours;
C'est en obéissant au roi qui me l'ordonne,
Et rappelle Clitandre auprès de sa personne.

FLORIDAN.

Qui?

CLÉON.

Clitandre, seigneur.

FLORIDAN.

Et que lui veut le roi?

CLÉON.

De semblables secrets ne s'ouvrent pas à moi.

FLORIDAN.

Je n'en sais que penser; et la cause incertaine
De ce commandement tient mon esprit en peine.
Pourrai-je me résoudre à te laisser aller,
Sans savoir les motifs qui te font rappeler?

CLITANDRE.

C'est, à mon jugement, quelque prompte entreprise,
Dont l'exécution à moi seul est remise;
Mais, quoi que là-dessus j'ose m'imaginer,
C'est à moi d'obéir sans rien examiner.

FLORIDAN.

J'y consens à regret: va; mais qu'il te souvienne
Que je chéris ta vie à l'égal de la mienne;
Et si tu veux m'ôter de cette anxiété,
Que j'en sache au plutôt toute la vérité.
Ce cor m'appelle. Adieu. Toute la chasse prête
N'attend que ma présence à relancer la bête.

SCENE VII.

DORISE, *achevant de se vêtir de l'habit de Géronte qu'elle avoit trouvé dans le bois.*

Acheve, malheureuse, acheve de vêtir
Ce que ton mauvais sort laisse à te garantir.
Si de tes trahisons la jalouse impuissance
Sut donner un faux crime à la même innocence,
Recherche maintenant, par un plus juste effet,
Une fausse innocence à cacher ton forfait.

Quelle honte importune au visage te monte
Pour un sexe quitté dont tu n'es que la honte?
Il t'abhorre lui-même; et ce déguisement,
En le désavouant, l'oblige pleinement.
Après avoir perdu sa douceur naturelle,
Dépouille sa pudeur, qui te messied sans elle;
Dérobe tout d'un temps, par ce crime nouveau,
Et l'autre aux yeux du monde, et ta tête au bourreau:
Si tu veux empêcher ta perte inévitable,
Deviens plus criminelle, et parois moins coupable.
Par une fausseté tu tombes en danger;
Par une fausseté sache t'en dégager.
Fausseté détestable, où me viens-tu réduire?
Honteux déguisement, où me vas-tu conduire?
Ici de tous côtés l'effroi suit mon erreur,
Et j'y suis à moi-même une nouvelle horreur:
L'image de Caliste à ma fureur soustraite
Y brave fièrement ma timide retraite.
Encor si son trépas, secondant mon desir,
Mêloit à mes douleurs l'ombre d'un faux plaisir;
Mais tels sont les excès du malheur qui m'opprime,
Qu'il ne m'est pas permis de jouir de mon crime;
Dans l'état pitoyable où le sort me réduit,
J'en mérite la peine, et n'en ai pas le fruit;
Et tout ce que j'ai fait contre mon ennemie
Sert à croître sa gloire avec mon infamie.
N'importe, Rosidor de mes cruels destins
Tient de quoi repousser ses lâches assassins.

Sa valeur, inutile en sa main désarmée,
Sans moi ne vivroit plus que chez la renommée;
Ainsi rien désormais ne pourroit m'enflammer;
N'ayant plus que haïr, je n'aurois plus qu'aimer.
Fâcheuse loi du sort qui s'obstine à ma peine,
Je sauve mon amour, et je manque à ma haine.
Ces contraires succès demeurant sans effet
Font naître mon malheur de mon heur imparfait.
Toutefois l'orgueilleux pour qui mon cœur soupire
De moi seule aujourd'hui tient le jour qu'il respire;
Il m'en est redevable; et peut-être à son tour
Cette obligation produira quelque amour.
Dorise, à quels pensers ton espoir se ravale!
S'il vit par ton moyen, c'est pour une rivale.
N'attends plus, n'attends plus que haine de sa part:
L'offense vient de toi; le secours, du hasard.
Malgré les vains efforts de ta ruse traîtresse,
Le hasard, par tes mains, le rend à sa maîtresse;
Ce péril mutuel qui conserve leurs jours
D'un contre-coup égal va croître leurs amours.
Heureux couple d'amants que le destin assemble,
Qu'il expose en péril, qu'il en retire ensemble!

SCENE VIII.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE, *la prenant pour Géronte, et l'embrassant.*

O dieux! voici Géronte, et je le croyois mort.
Malheureux compagnon de mon funeste sort...

DORISE, *croyant qu'il la prend pour Rosidor, et qu'en l'embrassant il la poignarde.*

Ton œil t'abuse. Hélas! misérable, regarde
Qu'au lieu de Rosidor ton erreur me poignarde.

PYMANTE.

Ne crains pas, cher ami, ce funeste accident;
Je te connois assez, je suis... Mais, imprudent,
Où m'alloit engager mon erreur indiscrete!
Monsieur, pardonnez-moi la faute que j'ai faite.
Un berger d'ici près a quitté ses brebis
Pour s'en aller au camp presque en pareils habits;
Et, d'abord vous prenant pour ce mien camarade,
Mes sens d'aise aveuglés ont fait cette escapade.
Ne craignez point au reste un pauvre villageois,
Qui seul et désarmé court à travers ces bois.
D'un ordre assez précis l'heure presque expirée
Me défend des discours de plus longue durée.
A mon empressement pardonnez cet adieu;
Je perdrois trop, monsieur, à tarder en ce lieu.

DORISE.

Ami, qui que tu sois, si ton ame sensible
A la compassion peut se rendre accessible,
Un jeune gentilhomme implore ton secours;
Prends pitié de mes maux pour trois ou quatre jours;
Durant ce peu de temps accorde une retraite
Sous ton chaume rustique à ma fuite secrete:
D'un ennemi puissant la haine me poursuit;
Et n'ayant pu qu'à peine éviter cette nuit...

PYMANTE.

L'affaire qui me presse est assez importante
Pour ne pouvoir, monsieur, répondre à votre attente.
Mais, si vous me donniez le loisir d'un moment,
Je vous assurerois d'être ici promptement;
Et j'estime qu'alors il me seroit facile
Contre cet ennemi de vous faire un asyle.

DORISE.

Mais, avant ton retour, si quelque instant fatal
M'exposoit par malheur aux yeux de ce brutal,
Et que l'emportement de son humeur altiere...

PYMANTE.

Pour ne rien hasarder, cachez-vous là derriere.

DORISE.

Souffre que je te suive, et que mes tristes pas...

PYMANTE.

J'ai des secrets, monsieur, qui ne le souffrent pas,
Et ne puis rien pour vous à moins que de m'attendre.

Avisez au parti que vous avez à prendre.

DORISE.

Va donc, je t'attendrai.

PYMANTE.

Cette touffe d'ormeaux
Vous pourra cependant couvrir de ses rameaux.

SCENE IX.

PYMANTE.

Enfin, graces au ciel, ayant su m'en défaire,
Je puis seul aviser à ce que je dois faire.
Qui qu'il soit, il a vu Rosidor attaqué,
Et sait assurément que nous l'avons manqué :
N'en étant point connu, je n'en ai rien à craindre,
Puisqu'ainsi déguisé, tout ce que je veux feindre
Sur son esprit crédule obtient un tel pouvoir.
Toutefois plus j'y songe, et plus je pense voir,
Par quelque grand effet de vengeance divine,
En ce foible témoin l'auteur de ma ruine :
Son indice douteux, pour peu qu'il ait de jour,
N'éclaircira que trop mon forfait à la cour.
Simple ! j'ai peur encor que ce malheur m'avienne ;
Et je puis éviter ma perte par la sienne ;
Et même l'on diroit qu'un antre tout exprès
Me garde mon épée au fond de ces forêts :
C'est en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire ;
C'est là qu'un heureux coup l'empêche de me nuire.

Je ne m'y puis résoudre; un reste de pitié
Violente mon cœur à des traits d'amitié:
En vain je lui résiste, et tâche à me défendre
D'un secret mouvement que je ne puis comprendre;
Son âge, sa beauté, sa grace, son maintien,
Forcent mes sentiments à lui vouloir du bien;
Et l'air de son visage a quelque mignardise
Qui ne tire pas mal à celle de Dorise.
Ah! que tant de malheurs m'auroient favorisé,
Si c'étoit elle-même en habit déguisé!
J'en meurs déja de joie, et mon ame ravie
Abandonne le soin du reste de ma vie.
Je ne suis plus à moi, quand je viens à penser
A quoi l'occasion me pourroit dispenser.
Quoi qu'il en soit, voyant tant de ses traits ensemble,
Je porte du respect à ce qui lui ressemble.
Misérable Pymante, ainsi donc tu te perds!
Encor qu'il tienne un peu de celle que tu sers,
Étouffe ce témoin pour assurer ta tête:
S'il est, comme il le dit, battu d'une tempête,
Au lieu qu'en ta cabane il cherche quelque port,
Fais que dans cette grotte il rencontre sa mort.
Modere-toi, cruel; et plutôt examine
Sa parole, son teint, et sa taille, et sa mine:
Si c'est Dorise, alors révoque cet arrêt;
Sinon, que la pitié cede à ton intérêt.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, ROSIDOR, CALISTE, UN PRÉVÔT.

ALCANDRE.

L'ADMIRABLE rencontre à mon ame ravie,
De voir que deux amants s'entredoivent la vie;
De voir que ton péril la tire de danger;
Que le sien te fournit de quoi t'en dégager;
Qu'à deux desseins divers pareille jalousie,
Même lieu contre vous et même heure a choisie,
Et que l'heureux malheur qui vous a menacés,
Avec tant de justesse a ses temps compassés!

ROSIDOR.

Sire, ajoutez du ciel l'occulte providence;
Sur deux amants il verse une même influence;
Et comme l'un par l'autre il a su nous sauver,
Il semble l'un pour l'autre exprès nous conserver.

ALCANDRE.

Je t'entends, Rosidor; par-là tu me veux dire
Qu'il faut qu'avec le ciel ma volonté conspire,
Et ne s'oppose pas à ses justes décrets,

Qu'il vient de témoigner par tant d'avis secrets.
Eh bien! je veux moi-même en parler à la reine;
Elle se fléchira, ne t'en mets pas en peine.
Acheve seulement de me rendre raison
De ce qui t'arriva depuis sa pâmoison.

ROSIDOR.

Sire, un mot désormais suffit pour ce qui reste.
Lysarque et vos archers depuis ce lieu funeste
Se laisserent conduire aux traces de mon sang,
Qui, durant le chemin, me dégouttoit du flanc;
Et, me trouvant enfin dessous un toit rustique,
Ranimé par les soins de son amour pudique,
Leurs bras officieux m'ont ici rapporté,
Pour en faire ma plainte à votre majesté.
Non pas que je soupire après une vengeance,
Qui ne peut me donner qu'une fausse allégeance:
Le prince aime Clitandre, et mon respect consent
Que son affection le déclare innocent;
Mais si quelque pitié d'une telle infortune
Peut souffrir aujourd'hui que je vous importune,
Otant par un hymen l'espoir à mes rivaux,
Sire, vous taririez la source de nos maux.

ALCANDRE.

Tu fuis à te venger; l'objet de ta maîtresse
Fait qu'un tel desir cede à l'amour qui te presse;
Aussi n'est-ce qu'à moi de punir ces forfaits,
Et de montrer à tous, par de puissants effets,
Qu'attaquer Rosidor c'est se prendre à moi-même;

Tant je veux que chacun respecte ce que j'aime!
Je le ferai bien voir. Quand ce perfide tour
Auroit eu pour objet le moindre de ma cour,
Je devrois au public, par un honteux supplice,
De telle trahison l'exemplaire justice.
Mais Rosidor surpris, et blessé comme il l'est,
Au devoir d'un vrai roi joint mon propre intérêt.
Je lui ferai sentir, à ce traître Clitandre,
Quelque part que le prince y puisse ou veuille prendre,
Combien mal-à-propos sa folle vanité
Croyoit dans sa faveur trouver l'impunité.
Je tiens cet assassin; un soupçon véritable,
Que m'ont donné les corps d'un couple détestable,
De son lâche attentat m'avoit si bien instruit,
Que déja dans les fers il en reçoit le fruit.
(*à Caliste.*)
Toi, qu'avec Rosidor le bonheur a sauvée,
Tu te peux assurer que, Dorise trouvée,
Comme ils avoient choisi même heure à votre mort,
En même heure tous deux auront un même sort.

CALISTE.

Sire, ne songez pas à cette misérable;
Rosidor garanti me rend sa redevable;
Et je me sens forcée à lui vouloir du bien
D'avoir à votre état conservé ce soutien.

ALCANDRE.

Le généreux orgueil des ames magnanimes
Par un noble dédain sait pardonner les crimes;

Mais votre aspect m'emporte à d'autres sentiments,
Dont je ne puis cacher les justes mouvements;
Ce teint pâle à tous deux me rougit de colere,
Et vouloir m'adoucir c'est vouloir me déplaire.

ROSIDOR.

Mais, sire, que sait-on? peut-être ce rival,
Qui m'a fait après tout plus de bien que de mal,
Sitôt qu'il vous plaira d'écouter sa défense,
Saura de ce forfait purger son innocence.

ALCANDRE.

Et par où la purger? sa main d'un trait mortel
A signé son arrêt en signant ce cartel.
Peut-il désavouer ce qu'assure un tel gage,
Envoyé de sa part, et rendu par son page?
Peut-il désavouer que ses gens déguisés
De son commandement ne soient autorisés?
Les deux, tout morts qu'ils sont, qu'on les traîne à la boue;
L'autre aussitôt que pris se verra sur la roue;
Et pour le scélérat que je tiens prisonnier,
Ce jour que nous voyons lui sera le dernier.
Qu'on l'amene au conseil, par forme il faut l'entendre,
Et voir par quelle adresse il pourra se défendre.
Toi, pense à te guérir, et crois que, pour le mieux,
Je ne veux pas montrer ce perfide à tes yeux:
Sans doute qu'aussitôt qu'il se feroit paroître
Ton sang rejailliroit au visage du traître.

ROSIDOR.

L'apparence déçoit, et souvent on a vu

Sortir la vérité d'un moyen imprévu,
Bien que la conjecture y fût encor plus forte;
Du moins, sire, appaisez l'ardeur qui vous transporte;
Que, l'ame plus tranquille, et l'esprit plus remis,
Le seul pouvoir des lois perde nos ennemis.

ALCANDRE.

Sans plus m'importuner, ne songe qu'à tes plaies.
Non, il ne fut jamais d'apparences si vraies.
Douter de ce forfait, c'est manquer de raison.
Derechef ne prends soin que de ta guérison.

SCENE II.

ROSIDOR, CALISTE.

ROSIDOR.

Ah! que ce grand courroux sensiblement m'afflige!

CALISTE.

C'est ainsi que le roi, te refusant, t'oblige:
Il te donne beaucoup en ce qu'il t'interdit,
Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton crédit.
On voit dans ces refus une marque certaine
Que contre Rosidor toute priere est vaine.
Ses violents transports sont d'assurés témoins
Qu'il t'écouteroit mieux, s'il te chérissoit moins.
Mais un plus long séjour pourroit ici te nuire.
Ne perdons plus de temps; laisse-moi te conduire
Jusques dans l'antichambre où Lysarque t'attend;
Et montre désormais un esprit plus content.

ROSIDOR.

Si près de te quitter....

CALISTE.

N'acheve pas ta plainte.
Tous deux nous ressentons cette commune atteinte;
Mais d'un fâcheux respect la tyrannique loi
M'appelle chez la reine, et m'éloigne de toi.
Il me lui faut conter comme l'on m'a surprise;
Excuser mon absence, en accusant Dorise;
Et, l'informer comment, par un cruel destin,
Mon devoir auprès d'elle a manqué ce matin.

ROSIDOR.

Va donc; et quand son ame, après la chose sue,
Fera voir la pitié qu'elle en aura conçue,
Figure-lui si bien Clitandre tel qu'il est,
Qu'elle n'ose en ses feux prendre plus d'intérêt.

CALISTE.

Ne crains pas désormais que mon amour s'oublie;
Répare seulement ta vigueur affaiblie:
Sache bien te servir de la faveur du roi,
Et pour tout le surplus repose-t'en sur moi.

SCENE III.

CLITANDRE, *en prison.*

Je ne sais si je veille, ou si ma rêverie
A mes sens endormis fait quelque tromperie;
Peu s'en faut, dans l'excès de ma confusion,

Que je ne prenne tout pour une illusion.
Clitandre prisonnier! Je n'en fais pas croyable
Ni l'air sale et puant d'un cachot effroyable,
Ni de ce foible jour l'incertaine clarté,
Ni le poids de ces fers dont je suis arrêté;
Je les sens, je les vois; mais mon ame innocente
Dément tous les objets que mon œil lui présente,
Et, le désavouant, défend à ma raison
De me persuader que je sois en prison,
Jamais aucun forfait, aucun dessein infâme
N'a pu souiller ma main, ni glisser dans mon ame;
Et je suis retenu dans ces funestes lieux!
Non, cela ne se peut: vous vous trompez, mes yeux;
J'aime mieux rejeter vos plus clairs témoignages,
J'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages,
Que de m'imaginer, sous un si juste roi,
Qu'on peuple les prisons d'innocents comme moi.
Cependant je m'y trouve; et bien que ma pensée
Recherche à la rigueur ma conduite passée,
Mon exacte censure a beau l'examiner,
Le crime qui me perd ne se peut deviner;
Et quelque grand effort que fasse ma mémoire,
Elle ne me fournit que des sujets de gloire.
Ah! prince, c'est quelqu'un de vos faveurs jaloux
Qui m'impute à forfait d'être chéri de vous.
Le temps qu'on m'en sépare, on le donne à l'envie
Comme une liberté d'attenter sur ma vie.
Le cœur vous le disoit, et je ne sais comment

Mon destin me poussa dans cet aveuglement
De rejeter l'avis de mon dieu tutélaire;
C'est là ma seule faute, et c'en est le salaire,
C'en est le châtiment que je reçois ici.
On vous venge, mon prince, en me traitant ainsi;
Mais vous saurez montrer, embrassant ma défense,
Que qui vous venge ainsi, puissamment vous offense.
Les perfides auteurs de ce complot maudit,
Qu'à me persécuter votre absence enhardit,
A votre heureux retour verront que ces tempêtes,
Clitandre préservé, n'abattront que leurs têtes.
Mais on ouvre, et quelqu'un, dans cette sombre horreur,
Par son visage affreux redouble ma terreur.

SCENE IV.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Permettez que ma main de ces fers vous détache.

CLITANDRE.

Suis-je libre déja?

LE GEOLIER.

Non encor, que je sache.

CLITANDRE.

Quoi! ta seule pitié s'y hasarde pour moi?

LE GEOLIER.

Non, c'est un ordre exprès de vous conduire au roi.

CLITANDRE.

Ne m'apprendras-tu point le crime qu'on m'impute,
Et quel lâche imposteur ainsi me persécute?

LE GEOLIER.

Descendons. Un prévôt, qui vous attend là-bas,
Vous pourra mieux que moi contenter sur ce cas.

SCENE V.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE, *regardant une aiguille que Dorise avoit laissée par mégarde dans ses cheveux en se déguisant.*

En vain pour m'éblouir vous usez de la ruse;
Mon esprit, quoique lourd, aisément ne s'abuse:
Ce que vous me cachez, je le lis dans vos yeux.
Quelque revers d'amour vous conduit en ces lieux;
N'est-il pas vrai, monsieur? et même cette aiguille
Sent assez les faveurs de quelque belle fille;
Elle est, ou je me trompe, un gage de sa foi.

DORISE.

O malheureuse aiguille! Hélas! c'est fait de moi.

PYMANTE.

Sans doute votre plaie à ce mot s'est rouverte.
Monsieur, regrettez-vous son absence, ou sa perte?
Vous auroit-elle bien pour un autre quitté,

Et payé vos ardeurs d'une infidélité?
Vous ne répondez point; cette rougeur confuse,
Quoique vous vous taisiez, clairement vous accuse.
Brisons là : ce discours vous fâcheroit enfin;
Et c'étoit pour tromper la longueur du chemin
Qu'après plusieurs discours, ne sachant que vous dire,
J'ai touché sur un point dont votre cœur soupire,
Et de quoi fort souvent on aime mieux parler
Que de perdre son temps à des propos en l'air.

DORISE.

Ami, ne porte plus la sonde en mon courage:
Ton entretien commun me charme davantage;
Il ne peut me lasser, indifférent qu'il est;
Et ce n'est pas aussi sans sujet qu'il me plaît.
Ta conversation est tellement civile
Que, pour un tel esprit, ta naissance est trop vile;
Tu n'as de villageois que l'habit et le rang:
Tes rares qualités te font d'un autre sang;
Même, plus je te vois, plus en toi je remarque
Des traits pareils à ceux d'un cavalier de marque;
Il s'appelle Pymante; et ton air et ton port
Ont avec tous les siens un merveilleux rapport.

PYMANTE.

J'en suis tout glorieux; et, de ma part, je prise
Votre rencontre autant que celle de Dorise,
Autant que si le ciel, appaisant sa rigueur,
Me faisoit maintenant un présent de son cœur.

DORISE.

Qui nommes-tu Dorise?

PYMANTE.

Une jeune cruelle
Qui me fuit pour un autre.

DORISE.

Et ce rival s'appelle?

PYMANTE.

Le berger Rosidor.

DORISE.

Ami, ce nom si beau
Chez vous donc se profane à garder un troupeau?

PYMANTE.

Madame, il ne faut plus que mon feu vous déguise
Que, sous ces faux habits, il reconnoît Dorise.
Je ne suis point surpris de me voir dans ces bois
Ne passer à vos yeux que pour un villageois;
Votre haine pour moi fut toujours assez forte
Pour déférer sans peine à l'habit que je porte;
Cette fausse apparence aide et suit vos mépris:
Mais cette erreur vers vous ne m'a jamais surpris;
Je sais trop que le ciel n'a donné l'avantage
De tant de raretés qu'à votre seul visage;
Sitôt que je l'ai vu, j'ai cru voir en ces lieux
Dorise déguisée, ou quelqu'un de nos dieux;
Et si j'ai, quelque temps, feint de vous méconnoître
En vous prenant pour tel que vous vouliez paroître,
Admirez mon amour, dont la discrétion

Rendoit à vos desirs cette soumission,
Et disposez de moi, qui borne mon envie
A prodiguer pour vous tout ce que j'ai de vie.

DORISE.

Pymante, eh quoi! faut-il qu'en l'état où je suis
Tes importunités augmentent mes ennuis?
Faut-il que dans ces bois ta rencontre funeste
Vienne encor m'arracher le seul bien qui me reste?
Et qu'ainsi mon malheur au dernier point venu
N'ose plus espérer de n'être pas connu?

PYMANTE.

Voyez comme le ciel égale nos fortunes,
Et comme, pour les faire entre nous deux communes,
Nous réduisant ensemble à ces déguisements,
Il montre avoir pour nous de pareils mouvements.

DORISE.

Nous changeons bien d'habits, mais non pas de visages;
Nous changeons bien d'habits, mais non pas de courages;
Et ces masques trompeurs de nos conditions
Cachent, sans les changer, nos inclinations.

PYMANTE.

Me négliger toujours, et pour qui vous néglige!

DORISE.

Que veux-tu? son mépris plus que ton feu m'oblige;
J'y trouve, malgré moi, je ne sais quel appas,
Par où l'ingrat me tue, et ne m'offense pas.

PYMANTE.

Qu'espérez-vous enfin d'un amour si frivole

Pour cet ingrat amant qui n'est plus qu'une idole?

DORISE.

Qu'une idole! Ah! ce mot me donne de l'effroi.
Rosidor une idole! ah! perfide, c'est toi,
Ce sont tes trahisons qui l'empêchent de vivre.
Je t'ai vu dans ce bois moi-même le poursuivre,
Avantagé du nombre, et vêtu de façon
Que ce rustique habit effaçoit tout soupçon:
Ton embûche a surpris une valeur si rare.

PYMANTE.

Il est vrai, j'ai puni l'orgueil de ce barbare,
De cet heureux ingrat, si cruel envers vous,
Qui, maintenant par terre, et percé de mes coups,
Éprouve par sa mort comme un amant fidele
Venge votre beauté du mépris qu'on fait d'elle.

DORISE.

Monstre de la nature, exécrable bourreau,
Après ce lâche coup qui creuse mon tombeau,
D'un compliment railleur ta malice me flatte!
Fuis, fuis, que dessus toi ma vengeance n'éclate;
Ces mains, ces foibles mains, que vont armer les dieux,
N'auront que trop de force à t'arracher les yeux,
Que trop à t'imprimer sur ce hideux visage
En mille traits de sang les marques de ma rage.

PYMANTE.

Le courroux d'une femme, impétueux d'abord,
Promet tout ce qu'il ose à son premier transport;
Mais, comme il n'a pour lui que sa seule impuissance,

A force de grossir il meurt en sa naissance;
Ou, s'étouffant soi-même, à la fin ne produit
Que point ou peu d'effet après beaucoup de bruit.

DORISE.

Va, va, ne prétends pas que le mien s'adoucisse;
Il faut que ma fureur ou l'enfer te punisse;
Le reste des humains ne sauroit inventer
De gêne qui te puisse à mon gré tourmenter.
Si tu ne crains mes bras, crains de meilleures armes;
Crains tout ce que le ciel m'a départi de charmes:
Tu sais quelle est leur force, et ton cœur la ressent;
Crains qu'elle ne m'assure un vengeur plus puissant.
Ce courroux, dont tu ris, en fera la conquête
De quiconque à ma haine exposera ta tête,
De quiconque mettra ma vengeance en mon choix.
Adieu: je perds le temps à crier dans ces bois:
Mais tu verras bientôt si je vaux quelque chose,
Et si ma rage en vain se promet ce qu'elle ose.

PYMANTE.

J'aime tant cette ardeur à me faire périr,
Que je veux bien moi-même avec vous y courir.

DORISE.

Traître! ne me suis point.

PYMANTE.

Prendre seule la fuite!
Vous vous égareriez à marcher sans conduite;
Et d'ailleurs votre habit, où je ne comprends rien,
Peut avoir du mystere aussi-bien que le mien.

L'asyle dont tantôt vous faisiez la demande
Montre quelque besoin d'un bras qui vous défende,
Et mon devoir vers vous seroit mal acquitté
S'il ne vous avoit mise en lieu de sûreté.
Vous pensez m'échapper quand je vous le témoigne ;
Mais vous n'irez pas loin que je ne vous rejoigne.
L'amour que j'ai pour vous, malgré vos dures lois,
Sait trop ce qu'il vous doit, et ce que je me dois.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE, DORISE.

DORISE.

Je te le dis encor, tu perds temps à me suivre;
Souffre que de tes yeux ta pitié me délivre.
Tu redoubles mes maux par de tels entretiens.

PYMANTE.

Prencz à votre tour quelque pitié des miens,
Madame, et tarissez ce déluge de larmes:
Pour rappeler un mort ce sont de foibles armes;
Et, quoi que vous conseille un inutile ennui,
Vos cris et vos sanglots ne vont point jusqu'à lui.

DORISE.

Si mes sanglots ne vont où mon cœur les envoie,
Du moins par eux mon ame y trouvera la voie;
S'il lui faut un passage afin de s'envoler,
Ils le lui vont ouvrir en le fermant à l'air.
Sus donc, sus, mes sanglots, redoublez vos secousses:
Pour un tel désespoir vous les avez trop douces;
Faites pour m'étouffer de plus puissants efforts.

PYMANTE.

Ne songez plus, madame, à rejoindre les morts;
Pensez plutôt à ceux qui n'ont point d'autre envie
Que d'employer pour eux le reste de leur vie ;
Pensez plutôt à ceux dont le service offert,
Accepté vous conserve, et refusé vous perd.

DORISE.

Crois-tu donc, assassin, m'acquérir par ton crime?
Qu'innocent méprisé, coupable je t'estime? (*)
A ce compte, tes feux n'ayant pu m'émouvoir,
Ta noire perfidie obtiendroit ce pouvoir!
Je chérirois en toi la qualité de traître!
Et mon affection commenceroit à naître,
Lorsque tout l'univers a droit de te haïr!

PYMANTE.

Si j'oubliai l'honneur jusques à le trahir;
Si, pour vous posséder, mon esprit, tout de flamme,
N'a rien cru de honteux, n'a rien trouvé d'infâme,
Voyez par-là, voyez l'excès de mon ardeur;
Par cet aveuglement jugez de sa grandeur.

DORISE.

Non, non, ta lâcheté, que j'y vois trop certaine,

(*) On trouve dans ce vers le germe de la construction hardie de ce vers de Racine qu'on a tant cité:

Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidele?

C'est la même ellipse; et elle prouve de combien de mots nécessaires à la prose la poésie peut se passer, et ce qu'elle y gagne en précision.

N'a servi qu'à donner des raisons à ma haine.
Ainsi ce que j'avois pour toi d'aversion
Vient maintenant d'ailleurs que d'inclination;
C'est la raison, c'est elle à présent qui me guide
Aux mépris que je fais des flammes d'un perfide.

PYMANTE.

Je ne sache raison qui s'oppose à mes vœux,
Puisqu'ici la raison n'est que ce que je veux,
Et, ployant dessous moi, permet à mon envie
De recueillir les fruits de vous avoir servie.
Il me faut des faveurs, malgré vos cruautés.

DORISE.

Exécrable! ainsi donc tes desirs effrontés
Voudroient sur ma foiblesse user de violence?

PYMANTE.

Je ris de vos refus, et sais trop la licence
Que me donne l'amour en cette occasion.

DORISE, *lui crevant un œil de son aiguille.*

Traître! ce ne sera qu'à ta confusion.

PYMANTE, *portant les mains à son œil crevé.*

Ah, cruelle!

DORISE.

Ah, brigand!

PYMANTE.

Ah! que viens-tu de faire?

DORISE.

De punir l'attentat d'un infâme corsaire.

PYMANTE, *prenant son épée dans la caverne où il l'avoit jetée au second acte.*

Ton sang m'en répondra; tu m'auras beau prier,
Tu mourras.

DORISE, *à part.*

Fuis, Dorise, et laisse-le crier.

SCENE II.

PYMANTE.

Où s'est-elle cachée? où l'emporte sa fuite?
Où faut-il que ma rage adresse ma poursuite?
La tigresse m'échappe, et, telle qu'un éclair,
En me frappant les yeux, elle se perd en l'air:
Ou plutôt, l'un perdu, l'autre m'est inutile;
L'un s'offusque du sang qui de l'autre distille.
Coule, coule, mon sang, en de si grands malheurs;
Tu dois avec raison me tenir lieu de pleurs:
Ne verser désormais que des larmes communes,
C'est pleurer lâchement de telles infortunes.
Je vois de tous côtés mon supplice approcher;
N'osant me découvrir, je ne me puis cacher.
Mon forfait avorté se lit dans ma disgrace,
Et ces gouttes de sang me font suivre à la trace.
Miraculeux effet! Pour traître que je sois,
Mon sang l'est encor plus, et sert tout à la fois
De pleurs à ma douleur, d'indices à ma prise,
De peine à mon forfait, de vengeance à Dorise.

O toi, qui, secondant son courage inhumain, (*)
Loin d'orner ses cheveux, déshonores sa main,
Exécrable instrument de sa brutale rage,
Tu devois pour le moins respecter son image;
Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des cieux,
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
Quoi que te commandât une ame si cruelle,
Devoit être adoré de ta pointe rebelle.
Honteux restes d'amour qui brouillez mon cerveau!
Quoi! puis-je en ma maîtresse adorer mon bourreau?
Remettez-vous, mes sens; rassure-toi, ma rage;
Reviens, mais reviens seule animer mon courage;
Tu n'as plus à débattre avec mes passions
L'empire souverain dessus mes actions;
L'amour vient d'expirer, et ses flammes éteintes
Ne t'imposeront plus leurs infâmes contraintes.
Dorise ne tient plus dedans mon souvenir
Que ce qu'il faut de place à l'ardeur de punir.
Je n'ai plus rien en moi qui n'en veuille à sa vie.
Sus donc, qui me la rend? Destins, si votre envie,
Si votre haine encor s'obstine à mes tourments,
Jusqu'à me réserver à d'autres châtiments,
Faites que je mérite, en trouvant l'inhumaine,
Par un nouveau forfait, une nouvelle peine;
Et ne me traitez pas avec tant de rigueur

(*) On croit que ces vers donnerent lieu au proverbe. *Discourir sur la pointe d'une aiguille.*

Que mon feu ni mon fer ne touchent point son cœur.
Mais ma fureur se joue, et, demi-languissante,
S'amuse au vain éclat d'une voix impuissante.
Recourons aux effets; cherchons de toutes parts;
Prenons dorénavant pour guides les hasards.
Quiconque ne pourra me montrer la cruelle,
Que son sang aussitôt me réponde pour elle;
Et, ne suivant ainsi qu'une incertaine erreur,
Remplissons tous ces lieux de carnage et d'horreur.
(*Une tempête survient.*)
Mes menaces déja font trembler tout le monde;
Le vent fuit d'épouvante, et le tonnerre en gronde;
L'œil du ciel s'en retire, et par un voile noir,
N'y pouvant résister, se défend d'en rien voir;
Cent nuages épais se distillant en larmes,
A force de pitié, veulent m'ôter les armes.
La nature étonnée embrasse mon courroux,
Et veut m'offrir Dorise, ou devancer mes coups.
Tout est de mon parti; le ciel même n'envoie
Tant d'éclairs redoublés qu'afin que je la voie.
Quelques lieux où l'effroi porte ses pas errants,
Ils sont entrecoupés de mille gros torrents.
Que je serois heureux si cet éclat de foudre,
Pour m'en faire raison, l'avoit réduite en poudre!
Allons voir ce miracle, et désarmer nos mains,
Si le ciel a daigné prévenir nos desseins.
Destins, soyez enfin de mon intelligence,
Et vengez mon affront, ou souffrez ma vengeance.

SCENE III.

FLORIDAN.

Quel bonheur m'accompagne en ce moment fatal!
Le tonnerre a sous moi foudroyé mon cheval,
Et consumant sur lui toute sa violence,
Il m'a porté respect parmi son insolence. (*)
Tous mes gens écartés par un subit effroi,
Loin d'être à mon secours, ont fui d'autour de moi,
Ou, déja dispersés par l'ardeur de la chasse,
Ont dérobé leur tête à sa fiere menace.
Cependant seul, à pied, je pense à tous moments
Voir le dernier débris de tous les éléments,
Dont l'obstination à se faire la guerre
Met toute la nature au pouvoir du tonnerre.
Dieux! si vous témoignez par là votre courroux,
De Clitandre ou de moi lequel menacez-vous?
La perte m'est égale; et la même tempête
Qui l'auroit accablé tomberoit sur ma tête.
Pour le moins, justes dieux, s'il court quelque danger,
Souffrez que je le puisse avec lui partager.
J'en découvre à la fin quelque meilleur présage,
L'haleine manque aux vents, et la force à l'orage;

(*) *L'insolence du tonnerre, les éclairs indignés d'être éteints par les eaux:* voilà, peut-être, ce qui passoit alors pour du sublime.

Les éclairs, indignés d'être éteints par les eaux,
En ont tari la source et séché les ruisseaux,
Et déja le soleil de ses rayons essuie
Sur ces moites rameaux le reste de la pluie;
Au lieu du bruit affreux des foudres décochés,
Les petits oisillons, encor demi cachés...
Mais je verrai bientôt quelques uns de ma suite,
Je le juge à ce bruit.

SCENE IV.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *saisit Dorise qui le fuyoit.*

Enfin, malgré ta fuite,
Je te retiens, barbare.

DORISE.

Hélas!

PYMANTE.

Songe à mourir;
Tout l'univers ici ne te peut secourir.

FLORIDAN.

L'égorger à ma vue! ô l'indigne spectacle!
Sus, sus, à ce brigand opposons un obstacle.
Arrête, scélérat.

PYMANTE.

Téméraire, où vas-tu?

FLORIDAN.

Sauver ce gentilhomme à tes pieds abattu.

DORISE, *à Pymante.*

Traître, n'avance pas, c'est le prince.

PYMANTE, *tenant Dorise d'une main, et se battant de l'autre.*

N'importe;
Il m'oblige à sa mort m'ayant vu de la sorte.

FLORIDAN.

Est-ce là le respect que tu dois à mon rang?

PYMANTE.

Je ne connois ici ni qualité ni sang.
Quelque respect ailleurs que ta naissance obtienne,
Pour assurer ma vie il faut perdre la tienne.

DORISE.

S'il me demeure encor quelque peu de vigueur,
Si mon débile bras ne dédit point mon cœur,
J'arrêterai le tien.

PYMANTE.

Que fais-tu, misérable?

DORISE.

Je détourne le coup d'un forfait exécrable.

PYMANTE.

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empêcher?

FLORIDAN.

Par une heureuse adresse il l'a fait trébucher.
Assassin, rends l'épée.

SCENE V.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE; TROIS VENEURS, *portant en leurs mains les vrais habits de Pymante, Lycaste, et Dorise.*

PREMIER VENEUR.

Ecoute, il est fort proche;
C'est sa voix qui résonne au creux de cette roche,
Et c'est lui que tantôt nous avions entendu.

FLORIDAN *désarme Pymante, et en donne l'épée à garder à Dorise.*

Prends ce fer en ta main.

PYMANTE.

Ah cieux! je suis perdu.

DEUXIEME VENEUR.

Oui, je le vois. Seigneur, quelle aventure étrange,
Quel malheureux destin en cet état vous range!

FLORIDAN.

Garrottez ce maraud; les couples de vos chiens
Vous y pourront servir, faute d'autres liens.
Je veux qu'à mon retour une prompte justice
Lui fasse ressentir par l'éclat d'un supplice,
Sans armer contre lui que les lois de l'état,
Que m'attaquer n'est pas un léger attentat:
Sachez que, s'il s'échappe, il y va de vos têtes.

PREMIER VENEUR.

Si nous manquons, seigneur, les voilà toutes prêtes.

Admirez cependant le foudre et ses efforts
Qui dans cette forêt ont consumé trois corps;
En voici les habits, qui sans aucun dommage
Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

FLORIDAN.

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

DORISE.

Mais des marques plutôt de merveilleux forfaits.
Ces habits, dont n'a point approché le tonnerre,
Sont aux plus criminels qui vivent sur la terre;
Connoissez-les, grand prince, et voyez devant vous
Pymante prisonnier, et Dorise à genoux.

FLORIDAN.

Que ce soit là Pymante, et que tu sois Dorise!

DORISE.

Quelques étonnements qu'une telle surprise
Jette dans votre esprit, que vos yeux ont déçu,
D'autres le saisiront quand vous aurez tout su.
La honte de paroître en un tel équipage
Coupe ici ma parole et l'étouffe au passage;
Souffrez que je reprenne en un coin de ces bois
Avec mes vêtements l'usage de ma voix,
Pour vous conter le reste en habit plus sortable.

FLORIDAN.

Cette honte me plaît; ta priere équitable,
En faveur de ton sexe, et du secours prêté,
Suspendra jusqu'alors ma curiosité.
Tandis, sans m'éloigner beaucoup de cette place,

Je vais sur ce côteau pour découvrir la chasse.
(*à un veneur.*) (*aux autres veneurs.*)
Tu l'y rameneras. Vous, s'il ne veut marcher,
Gardez-le cependant au pied de ce rocher.
(*Le prince sort, et un des veneurs s'en va avec Dorise, et les autres menent Pymante d'un autre côté.*)

SCENE VI.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

CLITANDRE, *en prison.*

Dans ces funestes lieux, où la seule inclémence
D'un rigoureux destin réduit mon innocence,
Je n'attends désormais du reste des humains
Ni faveurs, ni secours, si ce n'est par tes mains.

LE GEOLIER.

Je ne connois que trop où tend ce préambule.
Vous n'avez pas affaire à quelque homme crédule:
Tous dans cette prison, dont je porte les clés,
Se disent comme vous du malheur accablés,
Et la justice à tous est injuste de sorte
Que la pitié me doit leur faire ouvrir la porte;
Mais je me tiens toujours ferme dans mon devoir.
Soyez coupable, ou non, je n'en veux rien savoir:
Le roi, quoi qu'il en soit, vous a mis en ma garde;
Il me suffit, le reste en rien ne me regarde.

CLITANDRE.

Tu juges mes desseins autres qu'ils ne sont pas.

Je tiens l'éloignement pire que le trépas,
Et la terre n'a point de si douce province
Où le jour m'agréât loin des yeux de mon prince.
Hélas! si tu voulois l'envoyer avertir
Du péril dont sans lui je ne saurois sortir,
Ou qu'il lui fût porté de ma part une lettre;
De la sienne en ce cas je t'ose bien promettre
Que son retour soudain des plus riches te rend:
Que cet anneau t'en serve et d'arrhe et de garant:
Tends la main et l'esprit vers un bonheur si proche.

LE GEOLIER.

Monsieur, jusqu'à présent j'ai vécu sans reproche,
Et, pour me suborner, promesses ni présents
N'ont et n'auront jamais de charmes suffisants;
C'est de quoi je vous donne une entiere assurance:
Perdez-en le dessein avecque l'espérance:
Et puisque vous dressez des pieges à ma foi,
Adieu, ce lieu devient trop dangereux pour moi.

SCENE VII.

CLITANDRE.

Va, tigre! va, cruel, barbare, impitoyable!
Ce noir cachot n'a rien tant que toi d'effroyable.
Va, porte aux criminels tes regards dont l'horreur
Peut seule aux innocents imprimer la terreur:
Ton visage déja commençoit mon supplice;
Et mon injuste sort, dont tu te fais complice,

Ne t'envoyoit ici que pour m'épouvanter,
Ne t'envoyoit ici que pour me tourmenter.
Cependant, malheureux, à qui me dois-je prendre
D'une accusation que je ne puis comprendre?
A-t-on rien vu jamais, a-t-on rien vu de tel?
Mes gens assassinés me rendent criminel!
L'auteur du coup s'en vante, et l'on m'en calomnie
On le comble d'honneur, et moi d'ignominie!
L'échafaud qu'on m'apprête au sortir de prison,
C'est par où de ce meurtre on me fait la raison.
Mais leur déguisement d'autre côté m'étonne:
Jamais un bon dessein ne déguisa personne;
Leur masque les condamne; et mon seing contrefait,
M'imputant un cartel, me charge d'un forfait.
Mon jugement s'aveugle; et, ce que je déplore,
Je me sens bien trahi, mais par qui? je l'ignore;
Et mon esprit troublé, dans ce confus rapport,
Ne voit rien de certain que ma honteuse mort.
Traître, qui que tu sois, rival, ou domestique,
Le ciel te garde encor un destin plus tragique.
N'importe, vif ou mort, les gouffres des enfers
Auront pour ton supplice encor de pires fers;
Là, mille affreux bourreaux t'attendent dans les flammes.
Moins les corps sont punis, plus ils gênent les ames,
Et par des cruautés qu'on ne peut concevoir
Ils vengent l'innocence au-delà de l'espoir.
Et vous, que désormais je n'ose plus attendre,

Prince, qui m'honoriez d'une amitié si tendre,
Et dont l'éloignement fait mon plus grand malheur,
Bien qu'un crime imputé noircisse ma valeur,
Que le prétexte faux d'une action si noire
Ne laisse plus de moi qu'une sale mémoire,
Permettez que mon nom, qu'un bourreau va ternir,
Dure sans infamie en votre souvenir.
Ne vous repentez point de vos faveurs passées,
Comme chez un perfide indignement placées:
J'ose, j'ose espérer qu'un jour la vérité
Paroîtra toute nue à la postérité;
Et je tiens d'un tel heur l'attente si certaine,
Qu'elle adoucit déja la rigueur de ma peine;
Mon ame s'en chatouille, et ce plaisir secret
La prépare à sortir avec moins de regret.

SCENE VIII.

FLORIDAN, PYMANTE, CLÉON, DORISE, *en habit de femme*; TROIS VENEURS.

FLORIDAN, *à Dorise et à Cléon.*

Vous m'avez dit tous deux d'étranges aventures.
Ah, Clitandre! ainsi donc de fausses conjectures
T'accablent, malheureux, sous le courroux du roi!
Ce funeste récit me met tout hors de moi.

CLÉON.

Hâtant un peu le pas, quelque espoir me demeure

Que vous arriverez auparavant qu'il meure.

FLORIDAN.

Si je n'y viens à temps, ce perfide en ce cas
A son ombre immolé ne me suffira pas.
C'est trop peu de l'auteur de tant d'énormes crimes;
Innocent, il aura d'innocentes victimes.
Où que soit Rosidor, il le suivra de près;
Et je saurai changer ses myrtes en cyprès.

DORISE.

Souiller ainsi vos mains du sang de l'innocence!

FLORIDAN.

Mon déplaisir m'en donne une entiere licence.
J'en veux, comme le roi, faire autant à mon tour;
Et puisqu'en sa faveur on prévient mon retour,
Il est trop criminel. Mais que viens-je d'entendre?
Je me tiens presque sûr de sauver mon Clitandre;
La chasse n'est pas loin, où prenant un cheval
Je préviendrai le coup de son malheur fatal;
Il suffit de Cléon pour ramener Dorise.
(*montrant Pymante.*)
Vous autres, gardez bien de lâcher votre prise;
Un supplice l'attend, qui doit faire trembler
Quiconque désormais voudroit lui ressembler.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLORIDAN, CLITANDRE, UN PRÉVÔT.

FLORIDAN, *parlant au prévôt.*

Dites vous-même au roi qu'une telle innocence
Légitime en ce point ma désobéissance,
Et qu'un homme sans crime avoit bien mérité
Que j'usasse pour lui de quelque autorité.
Je vous suis. Cependant, que mon heur est extrême,
Ami, que je chéris à l'égal de moi-même,
D'avoir su justement venir à ton secours
Lorsqu'un infâme glaive alloit trancher tes jours,
Et qu'un injuste sort, ne trouvant point d'obstacle,
Apprêtoit de ta tête un indigne spectacle!

CLITANDRE.

Ainsi qu'un autre Alcide, en m'arrachant des fers,
Vous m'avez aujourd'hui retiré des enfers;
Et moi dorénavant j'arrête mon envie
A ne servir qu'un prince à qui je dois la vie.

FLORIDAN.

Réserve pour Caliste une part de tes soins.

CLITANDRE.

C'est à quoi désormais je veux penser le moins.

FLORIDAN.

Le moins! Quoi! désormais Caliste en ta pensée
N'auroit plus que le rang d'une image effacée?

CLITANDRE.

J'ai honte que mon cœur auprès d'elle attaché
De son ardeur pour vous ait souvent relâché,
Ait souvent pour le sien quitté votre service:
C'est par là que j'avais mérité mon supplice,
Et, pour m'en faire naître un juste repentir,
Il semble que les dieux y vouloient consentir:
Mais votre heureux retour a calmé cet orage.

FLORIDAN.

Tu me fais assez lire au fond de ton courage;
La crainte de la mort en chasse des appas
Qui t'ont mis au péril d'un si honteux trépas,
Puisque, sans cet amour, la fourbe mal conçue
Eût manqué contre toi de prétexte et d'issue;
Ou peut-être à présent tes desirs amoureux
Tournent vers des objets un peu moins rigoureux.

CLITANDRE.

Doux, ou cruels, aucun désormais ne me touche.

FLORIDAN.

L'amour domte aisément l'esprit le plus farouche;
C'est à ceux de notre âge un puissant ennemi:
Tu ne connois encor ses forces qu'à demi;

Ta résolution, un peu trop violente,
N'a pas bien consulté ta jeunesse bouillante.

SCENE II.

FLORIDAN, CLITANDRE, UN PRÉVÔT, CLÉON.

FLORIDAN.

Mais que veux-tu, Cléon? et qu'est-il arrivé?
Pymante de vos mains se seroit-il sauvé?

CLÉON.

Non, seigneur; acquittés de la charge commise,
Nos veneurs ont conduit Pymante, et moi Dorise;
Et je viens seulement prendre un ordre nouveau.

FLORIDAN.

Qu'on m'attende avec eux aux portes du château.
Allons, allons au roi montrer ton innocence;
Les auteurs des forfaits sont en notre puissance;
Et l'un d'eux, convaincu dès le premier aspect,
Ne te laissera plus aucunement suspect.

SCENE III.

ROSIDOR, *sur son lit.*

Amants les mieux payés de votre longue peine,
Vous de qui l'espérance est la moins incertaine,
Et qui vous figurez, après tant de longueurs,

Avoir droit sur les corps dont vous tenez les cœurs,
En est-il parmi vous de qui l'ame contente
Goûte plus de plaisir que moi dans son attente?
En est-il parmi vous de qui l'heur à venir
D'un espoir mieux fondé se puisse entretenir?
Mon esprit, que captive un objet adorable,
Ne l'éprouva jamais autre que favorable.
J'ignorerois encor ce que c'est que mépris,
Si le sort d'un rival ne me l'avoit appris.
Je te plains toutefois, Clitandre; et la colere
D'un grand roi qui te perd me semble trop sévere.
Tes desseins par l'effet n'étoient que trop punis;
Nous voulant séparer, tu nous as réunis.
Il ne te falloit point de plus cruels supplices
Que de te voir toi-même auteur de nos délices,
Puisqu'il n'est pas à croire, après ce lâche tour,
Que le prince ose plus traverser notre amour.
Ton crime t'a rendu désormais trop infâme
Pour tenir ton parti sans s'exposer au blâme:
On devient ton complice à te favoriser.
Mais, hélas! mes pensers, qui vous vient diviser?
Quel plaisir de vengeance à présent vous engage?
Faut-il qu'avec Caliste un rival vous partage?
Retournez, retournez vers mon unique bien;
Que seul dorénavant il soit votre entretien;
Ne vous repaissez plus que de sa seule idée;
Faites-moi voir la mienne en son ame gardée:
Ne vous arrêtez pas à peindre sa beauté,

C'est par où mon esprit est le moins enchanté;
Elle servit d'amorce à mes desirs avides,
Mais ils ont su trouver des objets plus solides:
Mon feu qu'elle alluma fût mort au premier jour
S'il n'eût été nourri d'un réciproque amour.
Oui, Caliste, et je veux toujours qu'il m'en souvienne,
J'apperçus aussitôt ta flamme que la mienne;
L'amour apprit ensemble à nos cœurs à brûler;
L'amour apprit ensemble à nos yeux à parler;
Et sa timidité lui donna la prudence
De n'admettre que nous en notre confidence:
Ainsi nos passions se déroboient à tous;
Ainsi nos feux secrets n'ayant point de jaloux...
Mais qui vient jusqu'ici troubler mes rêveries?

SCENE IV.

ROSIDOR, CALISTE.

CALISTE.

Celle qui voudroit voir tes blessures guéries,
Celle...

ROSIDOR.

Ah! mon heur, jamais je n'obtiendrois sur moi
De pardonner ce crime à tout autre qu'à toi.
De notre amour naissant la douceur et la gloire
De leur charmante idée occupoient ma mémoire:
Je flattois ton image; elle me reflattoit:
Je lui faisois des vœux; elle les acceptoit:

Je formois des desirs; elle en aimoit l'hommage.
La désavoueras-tu cette flatteuse image?
Voudras-tu démentir notre entretien secret?
Seras-tu plus mauvaise enfin que ton portrait?

CALISTE.

Tu pourrois de sa part te faire tant promettre
Que je ne voudrois pas tout-à-fait m'y remettre;
Quoiqu'à dire le vrai, je ne sais pas trop bien
En quoi je dédirois ce secret entretien,
Si ta pleine santé me donnoit lieu de dire
Quelle borne à tes vœux je puis et dois prescrire.
Prends soin de te guérir; et les miens plus contents...
Mais je te le dirai, quand il en sera temps.

ROSIDOR.

Cet énigme enjoué n'a point d'incertitude
Qui soit propre à donner beaucoup d'inquiétude;
Et, si j'ose entrevoir dans son obscurité,
Ma guérison importe à plus qu'à ma santé.
Mais dis tout, ou du moins souffre que je devine,
Et te dise à mon tour ce que je m'imagine.

CALISTE.

Tu dois, par complaisance au peu que j'ai d'appas,
Feindre d'entendre mal ce que je ne dis pas,
Et ne point m'envier un moment de délices,
Que fait goûter l'amour en ces petits supplices.
Doute donc, sois en peine, et montre un cœur gêné
D'une amoureuse peur d'avoir mal deviné;
Espere, mais hésite; hésite, mais aspire;

Attends de ma bonté qu'il me plaise tout dire,
Et, sans en concevoir d'espoir trop affermi,
N'espere qu'à demi, quand je parle à demi.

ROSIDOR.

Tu parles à demi, mais un secret langage
Qui va jusques au cœur m'en dit bien davantage ;
Et tes yeux sont du tien de mauvais truchements,
Ou rien plus ne s'oppose à nos contentements.

CALISTE.

Je l'avois bien prévu, que ton impatience
Porteroit ton espoir à trop de confiance,
Que, pour craindre trop peu, tu devinerois mal.

ROSIDOR.

Quoi! la reine ose encor soutenir mon rival?
Et sans avoir d'horreur d'une action si noire...

CALISTE.

Elle a l'ame trop haute et chérit trop la gloire
Pour ne pas s'accorder aux volontés du roi,
Qui d'un heureux hymen récompense ta foi.

ROSIDOR.

Si notre heureux malheur a produit ce miracle,
Qui peut à nos desirs mettre encor quelque obstacle?

CALISTE.

Tes blessures.

ROSIDOR.

Allons, je suis déja guéri.

CALISTE.

Ce n'est pas pour un jour que je veux un mari,

Et je ne puis souffrir que ton ardeur hasarde
Un bien que de ton roi la prudence retarde.
Prends soin de te guérir, mais guérir tout-à-fait,
Et crois que tes desirs...

ROSIDOR.

N'auront aucun effet.

CALISTE.

N'auront aucun effet! qui te le persuade?

ROSIDOR.

Un corps peut-il guérir, dont le cœur est malade?

CALISTE.

Tu m'as rendu mon change, et m'as fait quelque peur;
Mais je sais le remede aux blessures du cœur.
Les tiennes, attendant le jour que tu souhaites,
Auront pour médecins mes yeux qui les ont faites.
Je me rends désormais assidue à te voir.

ROSIDOR.

Cependant, ma chere ame, il est de mon devoir
Que sans perdre de temps j'aille rendre en personne
D'humbles graces au roi du bonheur qu'il nous donne.

CALISTE.

Je me charge pour toi de ce remercîment.
Toutefois qui sauroit que pour ce compliment
Une heure hors d'ici ne pût beaucoup te nuire,
Je voudrois en ce cas moi-même t'y conduire;
Et j'aimerois mieux être un peu plus tard à toi
Que tes justes devoirs manquassent vers ton roi.

ROSIDOR.

Mes blessures n'ont point dans leurs foibles atteintes
Sur quoi ton amitié puisse fonder ses craintes.

CALISTE.

Viens donc; et puisqu'enfin nous faisons mêmes vœux,
En le remerciant parle au nom de tous deux.

SCENE V.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, PYMANTE, DORISE, CLÉON; LE PRÉVÔT, TROIS VENEURS.

ALCANDRE, *à Clitandre.*

Que souvent notre esprit, trompé par l'apparence,
Regle ses mouvements avec peu d'assurance!
Qu'il est peu de lumiere en nos entendements!
Et que d'incertitude en nos raisonnements!
Qui voudra désormais se fier (*) aux impostures
Qu'en notre jugement forment les conjectures?
Tu suffis pour apprendre à la postérité
Combien la vraisemblance a peu de vérité.
Jamais jusqu'à ce jour la raison en déroute
N'a conçu tant d'erreur avec si peu de doute:
Jamais par des soupçons si faux et si pressants
On n'a jusqu'à ce jour convaincu d'innocents.

(*) Ce mot est aujourd'hui de deux syllabes.

J'en suis honteux, Clitandre, et mon ame confuse
De trop de promptitude en soi-même s'accuse.
Un roi doit se donner, quand il est irrité,
Ou plus de retenue, ou moins d'autorité.
Perds-en le souvenir; et pour moi, je te jure
Qu'à force de bienfaits j'en répare l'injure.

CLITANDRE.

Que votre majesté, sire, n'estime pas
Qu'il faille m'attirer par de nouveaux appas:
L'honneur de vous servir m'apporte assez de gloire;
Et je perdrois le mien, si quelqu'un pouvoit croire
Que mon devoir penchât au refroidissement,
Sans le flatteur espoir d'un agrandissement.
Vous n'avez exercé qu'une juste colere:
On est trop criminel, quand on peut vous déplaire;
Et, tout chargé de fers, ma plus forte douleur
Ne s'en osa jamais prendre qu'à mon malheur.

FLORIDAN.

Seigneur, moi qui connois le fond de son courage,
Et qui n'ai jamais vu de fard en son langage,
Je tiendrois à bonheur que votre majesté
M'acceptât pour garant de sa fidélité.

ALCANDRE.

Ne nous arrêtons point sur la reconnoissance
Et de mon injustice, et de son innocence;
(*à Pymante.*)
Passons aux criminels. Toi, dont la trahison

A fait si lourdement trébucher ma raison,
Approche, scélérat. Un homme de courage
Se met avec honneur en un tel équipage;
Attaque le plus fort un rival plus heureux;
Et, présumant encor cet exploit dangereux,
A force de présents et d'infâmes pratiques,
D'un autre cavalier corrompt les domestiques;
Prend d'un autre le nom, et contrefait son seing,
Afin qu'exécutant son perfide dessein,
Sur un homme innocent tombent les conjectures?
Parle, parle, confesse, et préviens les tortures.

PYMANTE.

Sire, écoutez-en donc la pure vérité.
Votre seule faveur a fait ma lâcheté,
(*montrant Dorise.*)
Vous, dis-je, et cet objet dont l'amour me transporte.
L'honneur doit pouvoir tout sur les gens de ma sorte;
Mais recherchant la mort de qui vous est si cher,
Pour en avoir le fruit il me falloit cacher;
Reconnu pour l'auteur d'une telle surprise,
Le moyen d'approcher de vous ou de Dorise?

ALCANDRE.

Tu dois aller plus outre, et m'imputer encor
L'attentat sur mon fils, comme sur Rosidor:
Car je ne touche point à Dorise outragée;
Chacun, en te voyant, la voit assez vengée,
Et coupable elle-même, elle a bien mérité

L'affront qu'elle a reçu de ta témérité.

PYMANTE.

Un crime attire l'autre, et, de peur d'un supplice,
On tâche, en étouffant ce qu'on en voit d'indice,
De paroître innocent à force de forfaits.
Je ne suis criminel sinon manque d'effets,
Et, sans l'âpre rigueur du sort qui me tourmente,
Vous pleureriez le prince, et souffririez Pymante.
Mais que tardez-vous plus? j'ai tout dit: punissez.

ALCANDRE.

Est-ce là le regret de tes crimes passés?
Otez-le-moi d'ici, je ne puis voir sans honte
Que de tant de forfaits il tient si peu de compte:
Dites à mon conseil que pour le châtiment
J'en laisse à ses avis le libre jugement;
Mais qu'après son arrêt je saurai reconnoître
L'amour que vers son prince il aura fait paroître.

SCENE VI.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, DORISE.

ALCANDRE, *à Dorise.*

Viens çà, toi, maintenant, monstre de cruauté,
Qui veux joindre le meurtre à la déloyauté,
Détestable Alecton, que la reine déçue
Avoit naguere au rang de ses filles reçue,
Quel barbare, ou plutôt quelle peste d'enfer
Se rendit ton complice et te donna ce fer?

DORISE.

L'autre jour, dans ce bois, trouvé par aventure,
Sire, il donna sujet à toute l'imposture;
Mille jaloux serpents qui me rongeoient le sein
Sur cette occasion formerent mon dessein;
Je le cachai dès-lors.

FLORIDAN.

Il est tout manifeste
Que ce fer n'est enfin qu'un misérable reste
Du malheureux duel où le triste Arimant
Laissa son corps sans ame, et Daphné sans amant.
Mais quant à son forfait, un ver de jalousie
Jette souvent notre ame en telle frénésie,
Que la raison, qu'aveugle un plein emportement,
Laisse notre conduite à son déréglement;
Lors tout ce qu'il produit mérite qu'on l'excuse.

ALCANDRE.

De si foibles raisons mon esprit ne s'abuse.

FLORIDAN.

Seigneur, quoi qu'il en soit, un fils qu'elle vous rend,
Sous votre bon plaisir sa défense entreprend;
Innocente, ou coupable, elle assura ma vie.

ALCANDRE.

Ma justice en ce cas la donne à ton envie;
Ta priere obtient même avant que demander
Ce qu'aucune raison ne pouvoit t'accorder.
Le pardon t'est acquis: releve-toi, Dorise,
Et va dire par-tout, en liberté remise,

Que le prince aujourd'hui te préserve à la fois .
Des fureurs de Pymante, et des rigueurs des lois.

DORISE.

Après une bonté tellement excessive,
Puisque votre clémence ordonne que je vive,
Permettez désormais, sire, que mes desseins
Prennent des mouvements plus réglés et plus sains;
Souffrez que, pour pleurer mes actions brutales,
Je fasse ma retraite avecque les vestales,
Et qu'une criminelle indigne d'être au jour
Se puisse renfermer en leur sacré séjour.

FLORIDAN.

Te bannir de la cour après m'être obligée,
Ce seroit trop montrer ma faveur négligée.

DORISE.

N'arrêtez point au monde un objet odieux,
De qui chacun d'horreur détourneroit les yeux.

FLORIDAN.

Fusses-tu mille fois encor plus méprisable,
Ma faveur te va rendre assez considérable
Pour t'acquérir ici mille inclinations.
Outre l'attrait puissant de tes perfections,
Mon respect à l'amour tout le monde convie
Vers celle à qui je dois, et qui me doit la vie.
Fais-le voir, cher Clitandre, et tourne ton desir
Du côté que ton prince a voulu te choisir;
Réunis mes faveurs t'unissant à Dorise.

CLITANDRE.

Mais par cette union mon esprit se divise,

Puisqu'il faut que je donne aux devoirs d'un époux
La moitié des pensers qui ne sont dus qu'à vous.

FLORIDAN.

Ce partage m'oblige, et je tiens tes pensées
Vers un si beau sujet d'autant mieux adressées,
Que je lui veux céder ce qui m'en appartient.

ALCANDRE.

Taisez-vous; j'apperçois notre blessé qui vient.

SCENE VII.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, ROSIDOR, CALISTE, DORISE.

ALCANDRE, *à Rosidor.*

Au comble de tes vœux, sûr de ton mariage,
N'es-tu point satisfait? que veux-tu davantage?

ROSIDOR.

L'apprendre de vous, sire, et pour remercîments
Nous offrir l'un et l'autre à vos commandements.

ALCANDRE.

Si mon commandement peut sur toi quelque chose,
Et si ma volonté de la tienne dispose,
Embrasse un cavalier indigne des liens
Où l'a mis aujourd'hui la trahison des siens.
Le prince heureusement l'a sauvé du supplice;
Et ces deux que ton bras dérobe à ma justice,
Corrompus par Pymante, avoient juré ta mort:
Le suborneur depuis n'a pas eu meilleur sort;
Et, ce traître à présent tombé sous ma puissance,

Clitandre fait trop voir quelle est son innocence.

ROSIDOR.

Sire, vous le savez, le cœur me l'avoit dit;
Et si peu que j'avois envers vous de crédit
Je l'employai dès-lors contre votre colere.
(*à Clitandre.*)
En moi dorénavant faites état d'un frere.

CLITANDRE, *à Rosidor.*

Et moi d'un serviteur, dont l'amour éperdu
Ne vous conteste plus un prix qui vous est dû.

DORISE, *à Caliste.*

Si le pardon du roi me peut donner le vôtre,
Si mon crime....

CALISTE.

Ah! ma sœur, tu me prends pour une autre,
Si tu crois que je puisse encor m'en souvenir.

ALCANDRE.

Tu ne veux plus songer qu'à ce jour à venir
Où Rosidor guéri termine un hyménée.
Clitandre, en attendant cette heureuse journée,
Tâchera d'allumer en son ame des feux
Pour celle que mon fils desire, et que je veux,
A qui, pour réparer sa faute criminelle,
Je défends désormais de se montrer cruelle;
Et nous verrons alors cueillir en même jour
A deux couples d'amants les fruits de leur amour.

FIN DE CLITANDRE.

LA VEUVE,

OU

LE TRAÎTRE TRAHI,

COMÉDIE.

1634.

A MADAME

DE LA MAISON-FORT.

MADAME,

Le bon accueil qu'autrefois cette veuve a reçu de vous l'oblige à vous en remercier, et l'enhardit à vous demander la faveur de votre protection. Étant exposée aux coups de l'envie et de la médisance, elle n'en put trouver de plus assurée que celle d'une personne sur qui ces deux monstres n'ont jamais eu de prise. Elle espere que vous ne la méconnoîtrez pas, pour être dépouillée de tous autres ornements que les siens, et que vous la traiterez aussi-bien qu'alors que la grace de la représentation la mettoit en son jour. Pourvu qu'elle vous puisse divertir encore une heure, elle est trop contente, et se bannira sans regret du théâtre pour avoir une place dans votre cabinet. Elle est honteuse de vous ressembler si peu, et a de grands sujets d'appréhender qu'on ne l'accuse de peu de jugement de se présenter devant vous, dont les perfections la feront

paroître d'autant plus imparfaite; mais quand elle considere qu'elles sont en un si haut point qu'on n'en peut avoir de légeres teintures sans des privileges tout particuliers du ciel, elle se rassure entièrement, et n'ose plus craindre qu'il se rencontre des esprits assez injustes pour lui imputer à défaut le manque des choses qui sont au-dessus des forces de la nature: en effet, MADAME, quelque difficulté que vous fassiez de croire aux miracles, il faut que vous en reconnoissiez en vous-méme, ou que vous ne vous connoissiez pas, puisqu'il est tout vrai que des vertus et des qualités si peu communes que les vôtres ne sauroient avoir d'autre nom. Ce n'est pas mon dessein d'en faire ici les éloges; outre qu'il seroit superflu de particulariser ce que tout le monde sait, la bassesse de mon discours profaneroit des choses si relevées. Ma plume est trop foible pour entreprendre de voler si haut; c'est assez pour elle de vous rendre mes devoirs, et de vous protester, avec plus de vérité que d'éloquence, que je serai toute ma vie,

MADAME,

Votre très humble et très
obéissant serviteur,
P. CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Si tu n'es pas homme à te contenter de la naïveté du style et de la subtilité de l'intrigue, je ne t'invite point à la lecture de cette piece; son ornement n'est pas dans l'éclat des vers. C'est une belle chose que de les faire puissants et majestueux; cette pompe ravit d'ordinaire les esprits, et pour le moins les éblouit; mais il faut que les sujets en fassent naître les occasions, autrement c'est en faire parade mal-à-propos, et, pour gagner le nom de poëte, perdre celui de judicieux. La comédie n'est qu'un portrait de nos actions et de nos discours, et la perfection des portraits consiste en la ressemblance. Sur cette maxime je tâche de ne mettre en la bouche de mes acteurs que ce que diroient vraisemblablement en leur place ceux qu'ils représentent, et de les faire discourir en honnêtes gens, et non pas en auteurs. Ce n'est qu'aux ouvrages où le poëte parle qu'il faut parler en poëte. Plaute n'a pas écrit comme Virgile, et ne laisse pas d'avoir bien écrit. Ici donc tu ne trouveras en beaucoup d'endroits qu'une prose rimée, peu de scenes toutefois sans quelque raisonnement assez véritable, et par-tout une conduite assez industrieuse. Tu y reconnoîtras trois sortes d'amours, aussi extraordinaires au théâtre qu'ordinaires dans le monde; celle de Philiste et Clarice, d'Alcidon et Doris, et celle de la même Doris avec Florange, qui ne paroît

point. Le plus beau de leurs entretiens est en équivoques, et en propositions dont ils te laissent les conséquences à tirer; si tu en pénetres bien le sens, l'artifice ne t'en déplaira point. Pour l'ordre de la piece, je ne l'ai mis ni dans la sévérité des regles, ni dans la liberté qui n'est que trop ordinaire sur le théâtre françois : l'une est trop rarement capable de beaux effets, et on les trouve à trop bon marché dans l'autre, qui comprend quelquefois tout un siecle pour la durée de son action, et toute la terre habitable pour le lieu de la scene. Cela sent un peu trop son abandon, messéant à toute sorte de poëme, et particulièrement aux dramatiques, qui ont toujours été les plus réguliers. J'ai donc cherché quelque milieu pour la regle du temps, et me suis persuadé que la comédie étant disposée en cinq actes, cinq jours consécutifs n'y seroient point mal employés. Ce n'est pas que je méprise l'antiquité; mais comme on épouse mal-aisément des beautés si vieilles, j'ai cru lui rendre assez de respect de lui partager mes ouvrages; et de six pieces de théâtre qui me sont échappées, en ayant réduit trois dans la contrainte qu'elle nous a prescrite, je n'ai point fait de conscience d'alonger un peu les vingt-quatre heures aux trois autres. Pour l'unité de lieu et d'action, ce sont deux regles que j'observe inviolablement; mais j'interprete la derniere à la mode, et la premiere, tantôt je la resserre à la seule grandeur du théâtre, et tantôt je l'étends jusqu'à toute une ville, comme en cette piece. Je l'ai poussée dans le Clitandre jusques aux lieux où l'on peut aller dans les vingt-quatre heures; mais bien que j'en pusse trouver de

bons garants, et de grands exemples dans les vieux et nouveaux siecles, j'estime qu'il n'est que meilleur de se passer de leur imitation en ce point. Quelque jour je m'expliquerai davantage sur ces matieres; mais il faut attendre l'occasion d'un plus grand volume : cette préface n'est déja que trop longue pour une comédie.

ARGUMENT

DE LA VEUVE.

Alcidon, amoureux de Clarice, veuve d'Alcandre, et maîtresse de Philiste, son particulier ami, de peur qu'il ne s'en apperçût, feint d'aimer sa sœur Doris, qui, ne s'abusant point par ses caresses, consent au mariage de Florange que sa mere lui propose. Ce faux ami, sous prétexte de se venger de l'affront que lui faisoit ce mariage, fait consentir Célidan à enlever Clarice en sa faveur, et ils la menent ensemble à un château de Célidan. Philiste, abusé des faux ressentiments de son ami, fait rompre le mariage de Florange; sur quoi Célidan conjure Alcidon de reprendre Doris, et de rendre Clarice à son amant. Ne l'y pouvant résoudre, il soupçonne quelque fourbe de sa part, et fait si bien qu'il tire les vers du nez à la nourrice de Clarice, qui avoit toujours eu une intelligence avec Alcidon, et lui avoit même facilité l'enlèvement de sa maîtresse; ce qui le porte à quitter le parti de ce perfide: de sorte que, ramenant Clarice à Philiste, il obtient de lui en récompense sa sœur Doris.

ACTEURS.

PHILISTE, amant de Clarice.

ALCIDON, ami de Philiste, et amant de Doris.

CÉLIDAN, ami d'Alcidon, et amoureux de Doris.

CLARICE, veuve d'Alcandre, et maîtresse de Philiste.

CHRYSANTE, mere de Doris.

DORIS, sœur de Philiste.

La nourrice de Clarice.

GÉRON, agent de Florange, amoureux de Doris, qui ne paroît point.

LYCASTE, domestique de Philiste.

POLYMAS, DORASTE, LISTOR, } domestiques de Clarice.

La scene est à Paris.

Au voleur, au fecours.

L'AMOUR,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILISTE, ALCIDON.

ALCIDON.

[illegible] à sa méthode,
[illegible] roit trop incommode;
[illegible] oit pas conserver tant de feu,
[illegible] bouche en témoignât si peu.
[illegible] de deux ans, tu brûles pour Clarice;
[illegible] amour croît, moins elle en a d'indice.
[illegible] qu'à languir tes desirs sont contents,
[illegible] n as pour but que de perdre ton temps.
[illegible] espères-tu de ta persévérance
[illegible] toujours avec indifférence?
[illegible] suivi, sans lui parler d'amour,
[illegible] tonnance à te faire la cour?

LA VEUVE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, ALCIDON.

ALCIDON.

J'en demeure d'accord, chacun a sa méthode,
Mais la tienne pour moi seroit trop incommode;
Mon cœur ne pourroit pas conserver tant de feu,
S'il falloit que ma bouche en témoignât si peu.
Depuis près de deux ans, tu brûles pour Clarice;
Et plus ton amour croît, moins elle en a d'indice.
Il semble qu'à languir tes desirs sont contents,
Et que tu n'as pour but que de perdre ton temps.
Quel fruit esperes-tu de ta persévérance
A la traiter toujours avec indifférence?
Auprès d'elle assidu, sans lui parler d'amour,
Veux-tu qu'elle commence à te faire la cour?

PHILISTE.

Non; mais, à dire vrai, je veux qu'elle devine.

ALCIDON.

Ton espoir, qui te flatte, en vain se l'imagine.
Clarice avec raison prend pour stupidité
Ce ridicule effet de ta timidité.

PHILISTE.

Peut-être. Mais enfin vois-tu qu'elle me fuie,
Qu'indifférent qu'il est mon entretien l'ennuie,
Que je lui sois à charge, et, lorsque je la voi,
Qu'elle use d'artifice à s'échapper de moi?
Sans te mettre en souci quelle en sera la suite,
Apprends comme l'amour doit régler sa conduite
Aussitôt qu'une dame a charmé nos esprits,
Offrir notre service au hasard d'un mépris,
Et, nous abandonnant à nos brusques saillies,
Au lieu de notre ardeur lui montrer nos folies,
Nous attirer sur l'heure un dédain éclatant,
Il n'est si mal-adroit qui n'en fît bien autant.
Il faut s'en faire aimer avant qu'on se déclare.
Notre soumission à l'orgueil la prépare.
Lui dire incontinent son pouvoir souverain,
C'est mettre à sa rigueur les armes à la main.
Usons, pour être aimés, d'un meilleur artifice,
Et, sans lui rien offrir, rendons-lui du service;
Réglons sur son humeur toutes nos actions,
Réglons tous nos desseins sur ses intentions,
Tant que, par la douceur d'une longue hantise,

Comme insensiblement, elle se trouve prise;
C'est par là que l'on seme aux dames des appas,
Qu'elles n'évitent point, ne les prévoyant pas.
Leur haine envers l'amour pourroit être un prodige,
Que le seul nom les choque, et l'effet les oblige.

ALCIDON.

Suive, qui le voudra, ce procédé nouveau;
Mon feu me déplairoit caché sous ce rideau.
Ne parler point d'amour! Pour moi, je me défie
Des fantasques raisons de ta philosophie;
Ce n'est pas là mon jeu. Le joli passe-temps
D'être auprès d'une dame, et causer du beau temps,
Lui jurer que Paris est toujours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'ange,
Qu'un cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la comédie on dit d'assez bons vers,
Qu'Aglante avec Philis dans un mois se marie!
Change, pauvre abusé, change de batterie,
Conte ce qui te mene, et ne t'amuse pas
A perdre innocemment tes discours et tes pas.

PHILISTE.

Je les aurois perdus auprès de ma maîtresse,
Si je n'eusse employé que la commune adresse,
Puisqu'inégal de biens et de condition
Je ne pouvois prétendre à son affection.

ALCIDON.

Mais si tu ne les perds je le tiens à miracle,
Puisqu'ainsi ton amour rencontre un double obstacle,

Et que ton froid silence et l'inégalité
S'opposent tout ensemble à ta témérité.

PHILISTE.

Crois que de la façon dont j'ai su me conduire
Mon silence n'est pas en état de me nuire;
Mille petits devoirs ont tant parlé pour moi,
Qu'il ne m'est plus permis de douter de sa foi;
Mes soupirs et les siens sont un secret langage
Par où son cœur au mien à tous moments s'engage;
Des coups-d'œil languissants, des souris ajustés,
Des penchements de tête à demi concertés,
Et mille autres douceurs, aux seuls amants connues,
Nous font voir chaque jour nos ames toutes nues,
Nous sont de bons garants d'un feu qui chaque jour...

ALCIDON.

Tout cela cependant, sans lui parler d'amour?

PHILISTE.

Sans lui parler d'amour.

ALCIDON.

J'estime ta science;
Mais j'aurois à l'épreuve un peu d'impatience.

PHILISTE.

Le ciel, qui nous choisit lui-même des partis,
A tes feux, et les miens, prudemment assortis;
Et comme, à ces longueurs t'ayant fait indocile,
Il te donne en ma sœur un naturel facile,
Ainsi pour cette veuve il a su m'enflammer,
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.

ALCIDON.

Mais il faut lui parler de l'ardeur qui t'engage.

PHILISTE.

C'est ce qu'en ma faveur sa nourrice ménage:
Cette vieille subtile a mille inventions
Pour m'avancer au but de mes intentions;
Elle m'avertira du temps que je dois prendre;
Le reste une autre fois se pourra mieux apprendre.
Adieu.

ALCIDON.

La confidence avec un bon ami
Jamais, sans l'offenser, ne s'exerce à demi.

PHILISTE.

Un intérêt d'amour me prescrit ces limites.
Ma maîtresse m'attend pour faire des visites,
Où je lui promis hier de lui prêter la main.

ALCIDON.

Adieu donc, cher Philiste.

PHILISTE.

Adieu, jusqu'à demain.

SCENE II.

ALCIDON.

Vit-on jamais amant de pareille imprudence
Faire avec son rival entiere confidence?
Simple, apprends que ta sœur n'aura jamais de quoi
Asservir sous ses lois des gens faits comme moi,

Qu'Alcidon feint pour elle, et brûle pour Clarice.
Ton agente est à moi.

SCENE III.

ALCIDON, LA NOURRICE.

ALCIDON.

N'est-il pas vrai, nourrice?

LA NOURRICE.

Tu le peux bien jurer.

ALCIDON.

Et notre ami rival?

LA NOURRICE.

Si jamais on m'en croit, son affaire ira mal.

ALCIDON.

Tu lui promets pourtant...

LA NOURRICE.

C'est par où je l'amuse,
Jusqu'à ce que l'effet lui découvre ma ruse.

ALCIDON.

Je viens de le quitter.

LA NOURRICE.

Eh bien, que t'a-t-il dit?

ALCIDON.

Que tu veux employer pour lui tout ton crédit,
Et que, rendant toujours quelque petit service,

Il s'est fait une entrée en l'ame de Clarice.

LA NOURRICE.

Moindre qu'il ne présume. Et toi?

ALCIDON.

Je l'ai poussé
A s'enhardir un peu plus que par le passé,
Et découvrir son mal à celle qui le cause.

LA NOURRICE.

Pourquoi?

ALCIDON.

Pour deux raisons; l'une, qu'il me propose
Ce qu'il a dans le cœur, beaucoup plus librement;
L'autre, que ta maîtresse, après ce compliment,
Le chassera peut-être ainsi qu'un téméraire.

LA NOURRICE.

Ne l'enhardis pas tant; j'aurois peur, au contraire,
Que, malgré tes raisons, quelque mal ne t'en prît:
Car enfin ce rival est bien dans son esprit,
Mais non pas tellement qu'avant que le mois passe
Notre adresse sous main ne le mette en disgrace.

ALCIDON.

Et lors?

LA NOURRICE.

Je te réponds de ce que tu chéris.
Cependant continue à caresser Doris;
Que son frere, ébloui par cette accorte feinte,
De nos prétentions n'ait ni soupçon, ni crainte.

ALCIDON.

A m'en ouïr conter, l'amour de Céladon
N'eut jamais rien d'égal à celui d'Alcidon:
Tu rirois trop de voir comme je la cajole.

LA NOURRICE.

Et la dupe qu'elle est croit tout sur ta parole?

ALCIDON.

Cette jeune étourdie est si folle de moi,
Qu'elle prend chaque mot pour article de foi;
Et son frere, pipé du fard de mon langage,
Qui croit que je soupire après son mariage,
Pensant bien m'obliger, m'en parle tous les jours:
Mais quand il en vient là, je sais bien mes détours;
Tantôt, vu l'amitié qui tous deux nous assemble,
J'attendrai son hymen pour être heureux ensemble;
Tantôt, il faut du temps pour le consentement
D'un oncle dont j'espere un haut avancement;
Tantôt je sais trouver quelque autre bagatelle.

LA NOURRICE.

Séparons-nous, de peur qu'il entrât en cervelle,
S'il avoit découvert un si long entretien.
Joue aussi-bien ton jeu que je jouerai le mien.

ALCIDON.

Nourrice, ce n'est pas ainsi qu'on se sépare.

LA NOURRICE.

Monsieur, vous me jugez d'un naturel avare.

ALCIDON.

Tu veilleras pour moi d'un soin plus diligent.

LA NOURRICE.

Ce sera donc pour vous, plus que pour votre argent.

SCENE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

C'est trop désavouer une si belle flamme,
Qui n'a rien de honteux, rien de sujet au blâme:
Confesse-le, ma fille, Alcidon a ton cœur;
Ses rares qualités l'en ont rendu vainqueur;
Ne vous entr'appeler que *mon ame et ma vie*,
C'est montrer que tous deux vous n'avez qu'une envie,
Et que d'un même trait vos esprits sont blessés.

DORIS.

Madame, il n'en va pas ainsi que vous pensez.
Mon frere aime Alcidon, et sa priere expresse
M'oblige à lui répondre en termes de maîtresse;
Je me fais, comme lui, souvent toute de feux,
Mais mon cœur se conserve au point où je le veux,
Toujours libre, et qui garde une amitié sincere
A celui que voudra me prescrire une mere.

CHRYSANTE.

Oui, pourvu qu'Alcidon te soit ainsi prescrit.

DORIS.

Madame, puissiez-vous lire dans mon esprit!
Vous verriez jusqu'où va ma pure obéissance.

CHRYSANTE.

Ne crains pas que je veuille user de ma puissance;
Je croirois en produire un trop cruel effet
Si je te séparois d'un amant si parfait.

DORIS.

Vous le connoissez mal; son ame a deux visages,
Et ce dissimulé n'est qu'un conteur à gages:
Il a beau m'accabler de protestations,
Je démêle aisément toutes ses fictions;
Il ne me prête rien que je ne lui renvoie;
Nous nous entre-payons de la même monnoie;
Et, malgré nos discours, mon vertueux desir
Attend toujours celui que vous voudrez choisir;
Votre vouloir du mien absolument dispose.

CHRYSANTE.

L'épreuve en fera foi: mais parlons d'autre chose.
Nous vîmes hier au bal, entre autres nouveautés,
Tout plein d'honnêtes gens caresser les beautés.

DORIS.

Oui, madame: Alindor en vouloit à Célie;
Lysandre, à Célidée; Oronte, à Rosélie.

CHRYSANTE.

Et, nommant celles-ci, tu caches finement
Qu'un certain t'entretint assez paisiblement.

DORIS.

Ce visage inconnu qu'on appeloit Florange?

CHRYSANTE.

Lui-même.

DORIS.

Ah dieu! que c'est un cajoleur étrange!
Ce fut paisiblement de vrai qu'il m'entretint;
Soit que quelque raison en secret le retînt,
Soit que son bel esprit me jugeât incapable
De lui pouvoir fournir un entretien sortable,
Il m'épargna si bien que ses plus longs propos
A peine en plus d'une heure étoient de quatre mots;
Il me mena danser deux fois, sans me rien dire.

CHRYSANTE.

Mais ensuite?

DORIS.

Le reste est digne qu'on l'admire.
Mon baladin muet se retranche en un coin,
Pour faire mieux jouer la prunelle de loin:
Après m'avoir de là long-temps considérée,
Après m'avoir des yeux mille fois mesurée,
Il m'aborde en tremblant, avec ce compliment,
« Vous m'attirez à vous ainsi que fait l'aimant ».
Il pensoit m'avoir dit le meilleur mot du monde.
Entendant ce haut style, aussitôt je seconde,
Et réponds brusquement, sans beaucoup m'émouvoir,
« Vous êtes donc de fer, à ce que je puis voir ».
Ce grand mot étouffa tout ce qu'il vouloit dire;
Et, pour toute réplique, il se mit à sourire:
Depuis il s'avisa de me serrer les doigts;
Et, retrouvant un peu l'usage de sa voix,
Il prit un de mes gants: « La mode en est nouvelle,

« Me dit-il, et jamais je n'en vis de si belle;
« Vous portez sur la gorge un mouchoir fort quarré;
« Votre éventail me plaît d'être ainsi bigarré:
« L'amour, je vous assure, est une belle chose;
« Vraiment vous aimez fort cette couleur de rose:
« La ville est en hiver tout autre que les champs:
« Les charges à présent n'ont que trop de marchands,
« On n'en peut approcher ».

CHRYSANTE.

Mais enfin, que t'en semble?

DORIS.

Je n'ai jamais connu d'homme qui lui ressemble,
Ni qui mêle en discours tant de diversités.

CHRYSANTE.

Il est nouveau venu des universités,
Mais après tout fort riche, et que la mort d'un pere,
Sans deux successions que de plus il espere,
Comble de tant de biens, qu'il n'est fille aujourd'hui
Qui ne lui rie au nez, et n'ait dessein sur lui.

DORIS.

Aussi me contez-vous de beaux traits de visage.

CHRYSANTE.

Eh bien, avec ces traits est-il à ton usage?

DORIS.

Je douterois plutôt si je serois au sien.

CHRYSANTE.

Je sais qu'assurément il te veut force bien;
Mais il te le faudroit, en fille plus accorte,

Recevoir désormais un peu d'une autre sorte.

DORIS.

Commandez seulement, madame, et mon devoir
Ne négligera rien qui soit en mon pouvoir.

CHRYSANTE.

Ma fille, te voilà telle que je souhaite.
Pour ne te rien celer, c'est chose qui vaut faite.
Géron, qui depuis peu fait ici tant de tours,
Au déçu d'un chacun a traité ces amours;
Et puisqu'à mes desirs je te vois résolue,
Je veux qu'avant deux jours l'affaire soit conclue.
Au regard d'Alcidon tu dois continuer,
Et de ton beau semblant ne rien diminuer.
Il faut jouer au fin contre un esprit si double.

DORIS.

Mon frere en sa faveur vous donnera du trouble.

CHRYSANTE.

Il n'est pas si mauvais que l'on n'en vienne à bout.

DORIS.

Madame, avisez-y, je vous remets le tout.

CHRYSANTE.

Rentre; voici Géron, de qui la conférence
Doit rompre, ou nous donner une entiere assurance.

SCENE V.

CHRYSANTE, GÉRON.

CHRYSANTE.

Ils se sont vus enfin.

GÉRON.

Je l'avois déja su,
Madame, et les effets ne m'en ont point déçu,
Du moins quant à Florange.

CHRYSANTE.

Eh bien, mais qu'est-ce encore?
Que dit-il de ma fille?

GÉRON.

Ah! madame, il l'adore;
Il n'a point encor vu de miracles pareils;
Ses yeux à son avis sont autant de soleils,
L'enflure de son sein un double petit monde;
C'est le seul ornement de la machine ronde;
L'amour à ses regards allume son flambeau,
Et souvent, pour la voir, il ôte son bandeau;
Diane n'eut jamais une si belle taille;
Auprès d'elle Vénus ne seroit rien qui vaille;
Ce ne sont rien que lis et roses que son teint.
Enfin de ses beautés il est si fort atteint...

CHRYSANTE.

Atteint! Ah! mon ami, tant de badinerie
Ne témoigne que trop qu'il en fait raillerie.

GÉRON.

Madame, je vous jure, il peche innocemment,
Et, s'il savoit mieux dire, il diroit autrement.
C'est un homme tout neuf; que voulez-vous qu'il fasse?
Il dit ce qu'il a lu. Daignez juger, de grace,
Plus favorablement de son intention;
Et, pour mieux vous montrer où va sa passion,
Vous savez les deux points; mais aussi, je vous prie,
Vous ne lui direz pas cette supercherie.

CHRYSANTE.

Non, non.

GÉRON.

Vous savez donc les deux difficultés
Qui jusqu'à maintenant vous tiennent arrêtés?

CHRYSANTE.

Il veut son avantage, et nous cherchons le nôtre.

GÉRON.

« Va, Géron, m'a-t-il dit; et pour l'une et pour l'autre,
« Si par dextérité tu n'en peux rien tirer,
« Accorde tout plutôt que de plus différer:
« Doris est à mes yeux de tant d'attraits pourvue,
« Qu'il faut bien qu'il m'en coûte un peu pour l'avoir vue. »
Mais qu'en dit votre fille?

CHRYSANTE.

Elle suivra mon choix,
Et montre une ame prête à recevoir mes lois;
Non qu'elle en fasse état plus que de bonne sorte,
Il suffit qu'elle voit ce que le bien apporte,

Et qu'elle s'accommode aux solides raisons
Qui forment à présent les meilleures maisons.

GÉRON.

A ce compte, c'est fait. Quand vous plaît-il qu'il vienne
Dégager ma parole, et vous donner la sienne?

CHRYSANTE.

Deux jours me suffiront, ménagés dextrement,
Pour disposer mon fils à son contentement.
Durant ce peu de temps, si son ardeur le presse,
Il peut hors du logis rencontrer sa maîtresse.
Assez d'occasions s'offrent aux amoureux.

GÉRON.

Madame, que d'un mot je vais le rendre heureux!

SCENE VI.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Le bonheur aujourd'hui conduisoit vos visites,
Et sembloit rendre hommage à vos rares mérites.
Vous avez rencontré tout ce que vous cherchiez.

CLARICE.

Oui; mais n'estimez pas qu'ainsi vous m'empêchiez
De vous dire, à présent que nous faisons retraite,
Combien de chez Daphnis je sors mal satisfaite.

PHILISTE.

Madame, toutefois elle a fait son pouvoir,
Du moins en apparence, à vous bien recevoir.

CLARICE.

Ne pensez pas aussi que je me plaigne d'elle.

PHILISTE.

Sa compagnie étoit, ce me semble, assez belle.

CLARICE.

Que trop belle à mon goût, et, que je pense, au tien!
Deux filles possédoient seules ton entretien;
Et leur orgueil, enflé par cette préférence,
De ce qu'elles valoient tiroit pleine assurance.

PHILISTE.

Ce reproche obligeant me laisse tout surpris.
Avec tant de beautés, et tant de bons esprits,
Je ne valus jamais qu'on me trouvât à dire.

CLARICE.

Avec ces bons esprits je n'étois qu'en martyre;
Leur discours m'assassine, et n'a qu'un certain jeu,
Qui m'étourdit beaucoup, et qui me plaît fort peu.

PHILISTE.

Celui que nous tenions me plaisoit à merveilles.

CLARICE.

Tes yeux s'y plaisoient bien autant que tes oreilles?

PHILISTE.

Je ne le puis nier, puisqu'en parlant de vous
Sur les vôtres mes yeux se portoient à tous coups,
Et s'en alloient chercher sur un si beau visage
Mille et mille raisons d'un éternel hommage.

CLARICE.

O la subtile ruse! et l'excellent détour!

Sans doute, une des deux te donne de l'amour;
Mais tu le veux cacher.

PHILISTE.

Que dites-vous, madame?
Un de ces deux objets captiveroit mon ame!
Jugez-en mieux, de grace; et croyez que mon cœur
Choisiroit pour se rendre un plus puissant vainqueur.

CLARICE.

Tu tranches du fâcheux. Bélinde et Chrysolyte
Manquent donc à ton gré d'attraits et de mérite,
Elles dont les beautés captivent mille amants?

PHILISTE.

Tout autre trouveroit leurs visages charmants,
Et j'en ferois état si le ciel m'eût fait naître
D'un malheur assez grand pour ne vous pas connoître;
Mais l'honneur de vous voir, que vous me permettez,
Fait que je n'y remarque aucunes raretés;
Et, plein de votre idée, il ne m'est pas possible
Ni d'admirer ailleurs, ni d'être ailleurs sensible.

CLARICE.

On ne m'éblouit pas à force de flatter.
Revenons au propos que tu veux éviter.
Je veux savoir des deux laquelle est ta maîtresse:
Ne dissimule plus, Philiste, et me confesse...

PHILISTE.

Que Chrysolyte et l'autre, égales toutes deux,
N'ont rien d'assez puissant pour attirer mes vœux.
Si, blessé des regards de quelque beau visage,

Mon cœur de sa franchise avoit perdu l'usage...

CLARICE.

Tu serois assez fin pour bien cacher ton jeu.

PHILISTE.

C'est ce qui ne se peut : l'amour est tout de feu,
Il éclaire en brûlant, et se trahit soi-même;
Un esprit amoureux, absent de ce qu'il aime,
Par sa mauvaise humeur fait trop voir ce qu'il est;
Toujours morne, rêveur, triste, tout lui déplaît;
A tout autre propos qu'à celui de sa flamme,
Le silence à la bouche, et le chagrin en l'ame,
Son œil semble à regret nous donner ses regards,
Et les jette à la fois souvent de toutes parts,
Qu'ainsi sa fonction confuse, ou mal guidée,
Se ramene en soi-même, et ne voit qu'une idée:
Mais auprès de l'objet qui possede son cœur,
Ses esprits ranimés reprennent leur vigueur;
Gai, complaisant, actif...

CLARICE.

Enfin que veux-tu dire?

PHILISTE.

Que, par ces actions que je viens de décrire,
Vous, de qui j'ai l'honneur chaque jour d'approcher,
Jugiez pour quel objet l'amour m'a su toucher.

CLARICE.

Pour faire un jugement d'une telle importance
Il faudroit plus de temps. Adieu. La nuit s'avance.
Te verra-t-on demain?

PHILISTE.

Madame, en doutez-vous?
Jamais commandements ne me furent si doux:
Loin de vous il n'est rien qu'avec plaisir je voie;
Tout me devient fâcheux, tout s'oppose à ma joie.
Un chagrin invincible accable tous mes sens.

CLARICE.

Si, comme tu le dis, dans le cœur des absents
C'est l'amour qui fait naître une telle tristesse,
Ce compliment n'est bon qu'auprès d'une maîtresse.

PHILISTE.

Souffrez-le d'un respect qui produit chaque jour
Pour un sujet si haut les effets de l'amour.

SCENE VII.

CLARICE.

Las! il m'en dit assez, si je l'osois entendre;
Et ses desirs aux miens se font assez comprendre:
Mais pour nous déclarer une si belle ardeur,
L'un est muet de crainte, et l'autre de pudeur.
Que mon rang me déplaît! que mon trop de fortune,
Au lieu de m'obliger, me choque et m'importune!
Égale à mon Philiste, il m'offriroit ses vœux,
Je m'entendrois nommer le sujet de ses feux,
Et ses discours pourroient forcer ma modestie
A l'assurer bientôt de notre sympathie;
Mais le peu de rapport de nos conditions

Ote le nom d'amour à ses soumissions;
Et, sous l'injuste loi de cette retenue,
Le remede me manque, et mon mal continue.
Il me sert en esclave, et non pas en amant,
Tant son respect s'oppose à mon contentement!
Ah! que ne devient-il un peu plus téméraire!
Que ne s'expose-t-il au hasard de me plaire!
Amour, gagne à la fin ce respect ennuyeux,
Et rends-le moins timide, ou l'ôte de mes yeux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE.

Secrets tyrans de ma pensée,
Respect, amour, de qui les lois
D'un juste et fâcheux contrepoids
La tiennent toujours balancée,
Que vos mouvements opposés,
Vos traits, l'un par l'autre brisés,
Sont puissants à s'entre-détruire!
Que l'un m'offre d'espoir! que l'autre a de rigueur!
Et, tandis que tous deux tâchent à me séduire,
Que leur combat est rude au milieu de mon cœur!

Moi-même je fais mon supplice
A force de leur obéir;
Mais le moyen de les haïr?
Ils viennent tous deux de Clarice,
Ils m'en entretiennent tous deux,
Et forment ma crainte et mes vœux
Pour ce bel œil qui les fait naître;

Et de deux flots divers mon esprit agité,
Plein de glace, et d'un feu qui n'oseroit paroître,
Blâme sa retenue et sa témérité.

Mon ame, dans cet esclavage,
Fait des vœux qu'elle n'ose offrir;
J'aime seulement pour souffrir;
J'ai trop, et trop peu de courage:
Je vois bien que je suis aimé,
Et que l'objet qui m'a charmé
Vit en de pareilles contraintes.
Mon silence à ses feux fait tant de trahison,
Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes,
Pour accroître son mal, je fuis ma guérison.

Elle brûle, et, par quelque signe
Que son cœur s'explique avec moi,
Je doute de ce que je voi,
Parceque je m'en trouve indigne.
Espoir, adieu; c'est trop flatté:
Ne crois pas que cette beauté
Avouât de si basses flammes;
Et, dans le juste soin qu'elle a de les cacher,
Vois que, si même ardeur embrase nos deux ames,
Sa bouche à son esprit n'ose le reprocher.

Pauvre amant, vois par son silence
Qu'elle t'en commande un égal,

Et que le récit de ton mal
Te convaincroit d'une insolence.
Quel fantasque raisonnement!
Et qu'au milieu de mon tourment
Je deviens subtil à ma peine!
Pourquoi m'imaginer qu'un discours amoureux
Par un contraire effet change l'amour en haine,
Et, malgré mon bonheur, me rende malheureux?

Mais j'apperçois Clarice. ô dieux! si cette belle
Parloit autant de moi que je m'entretiens d'elle!
Du moins, si sa nourrice a soin de nos amours,
C'est de moi qu'à présent doit être leur discours.
Je ne sais quelle humeur curieuse m'emporte
A me couler sans bruit derriere cette porte,
Pour écouter de là, sans en être apperçu,
En quoi mon fol espoir me peut avoir déçu.
Allons. Souvent l'amour ne veut qu'une bonne heure:
Jamais l'occasion ne s'offrira meilleure,
Et peut-être qu'enfin nous en pourrons tirer
Celle que nous cherchons pour nous mieux déclarer.

SCENE II.

CLARICE, LA NOURRICE.

CLARICE.

Tu me veux détourner d'une seconde flamme
Dont je ne pense pas qu'autre que toi me blâme:
Être veuve à mon âge, et toujours déplorer

La perte d'un mari que je puis réparer;
Refuser d'un amant ce doux nom de maîtresse;
N'avoir que des mépris pour les vœux qu'il m'adresse;
Le voir toujours languir sous une dure loi;
Cette vertu, nourrice, est trop haute pour moi.

LA NOURRICE.

Madame, mon avis au vôtre ne résiste
Qu'alors que votre ardeur se porte vers Philiste.
Aimez; aimez quelqu'un; mais, comme à l'autre fois,
Qu'un lien (*) digne de vous arrête votre choix.

CLARICE.

Brise là ce discours dont mon amour s'irrite;
Philiste n'en voit point qui le passe en mérite.

LA NOURRICE.

Je ne remarque en lui rien que de fort commun,
Sinon que plus qu'un autre il se rend importun.

CLARICE.

Que ton aveuglement en ce point est extrême!
Et que tu connois mal et Philiste, et moi-même,
Si tu crois que l'excès de sa civilité
Passe jamais chez moi pour importunité!

LA NOURRICE.

Ce cajoleur rusé, qui toujours vous assiege,

(*) Alors, selon le besoin du poëte, *lien* pouvoit être d'une seule ou de deux syllabes; aujourd'hui l'oreille a décidé qu'il devoit en avoir deux.

Quel étrange captif pour un si beau lien!

RACINE.

A tant fait qu'à la fin vous tombez dans son piege.

CLARICE.

Ce cavalier parfait, de qui je tiens le cœur,
A tant fait que du mien il s'est rendu vainqueur.

LA NOURRICE.

Il aime votre bien, et non votre personne.

CLARICE.

Son vertueux amour l'un et l'autre lui donne.
Ce m'est trop d'heur encor, dans le peu que je vaux,
Qu'un peu de bien que j'ai supplée à mes défauts.

LA NOURRICE.

La mémoire d'Alcandre, et le rang qu'il vous laisse,
Voudroient un successeur de plus haute noblesse.

CLARICE.

S'il précéda Philiste en vaines dignités,
Philiste le devance en rares qualités;
Il est né gentilhomme, et sa vertu répare
Tout ce dont la fortune envers lui fut avare:
Nous avons, elle et moi, trop de quoi l'agrandir.

LA NOURRICE.

Si vous pouviez, madame, un peu vous refroidir
Pour le considérer avec indifférence,
Sans prendre pour mérite une fausse apparence,
La raison feroit voir à vos yeux insensés
Que Philiste n'est pas tout ce que vous pensez.
Croyez-m'en; plus que vous j'ai vieilli dans le monde,
J'ai de l'expérience, et c'est où je me fonde;
Eloignez quelque temps ce dangereux charmeur,

Faites en son absence essai d'une autre humeur;
Pratiquez-en quelque autre, et, désintéressée,
Comparez-lui l'objet dont vous êtes blessée;
Comparez-en l'esprit, la façon, l'entretien,
Et lors vous trouverez qu'un autre le vaut bien.

CLARICE.

Exercer contre moi de si noirs artifices!
Donner à mon amour de si cruels supplices!
Trahir tous mes desirs! éteindre un feu si beau!
Qu'on m'enferme plutôt toute vive au tombeau.
Va quérir mon amant: dussé-je la premiere
Lui faire de mon cœur une ouverture entiere,
Je ne permettrai point qu'il sorte d'avec moi
Sans avoir l'un à l'autre engagé notre foi.

LA NOURRICE.

Ne précipitez point ce que le temps ménage;
Vous pourrez à loisir éprouver son courage.

CLARICE.

Ne m'importune plus de tes conseils maudits,
Et, sans me répliquer, fais ce que je te dis.

SCENE III.

PHILISTE, LA NOURRICE.

PHILISTE.

Je te ferai cracher cette langue traîtresse.
Est-ce ainsi qu'on me sert auprès de ma maîtresse,

Détestable sorciere?

LA NOURRICE.

Hé bien! quoi? qu'ai-je fait?

PHILISTE.

Et tu doutes encor si j'ai vu ton forfait?

LA NOURRICE.

Quel forfait?

PHILISTE.

Peut-on voir lâcheté plus hardie?
Joindre encor l'impudence à tant de perfidie!

LA NOURRICE.

Tenir ce qu'on promet, est-ce une trahison? (*)

PHILISTE.

Est-ce ainsi qu'on le tient?

LA NOURRICE.

Parlons avec raison;
Que t'avois-je promis?

PHILISTE.

Que de tout ton possible
Tu rendrois ta maîtresse à mes desirs sensible,
Et la disposerois à recevoir mes vœux.

LA NOURRICE.

Et ne la vois-tu pas au point où tu la veux?

PHILISTE.

Malgré toi mon bonheur à ce point l'a réduite.

(*) Cette Nourrice se défend très adroitement, et une pareille scene plairoit encore.

LA NOURRICE.

Mais tu dois ce bonheur à ma sage conduite,
Jeune et simple novice en matiere d'amour,
Qui ne saurois comprendre encore un si bon tour.
Flatter de nos discours les passions des dames,
C'est aider lâchement à leurs naissantes flammes;
C'est traiter lourdement un délicat effet;
C'est n'y savoir enfin que ce que chacun sait:
Moi, qui de ce métier ai la haute science,
Et qui, pour te servir, brûle d'impatience,
Par un chemin plus court qu'un propos complaisant,
J'ai su croître sa flamme en la contredisant;
J'ai su faire éclater, mais avec violence,
Un amour étouffé sous un honteux silence;
Et n'ai pas tant choqué que piqué ses desirs,
Dont la soif irritée avance tes plaisirs.

PHILISTE.

A croire ton babil, la ruse est merveilleuse;
Mais l'épreuve, à mon goût, en est fort périlleuse.

LA NOURRICE.

Jamais il ne s'est vu de tours plus assurés.
La raison et l'amour sont ennemis jurés,
Et lorsque ce dernier dans un esprit commande,
Il ne peut endurer que l'autre le gourmande;
Plus la raison l'attaque, et plus il se roidit;
Plus elle l'intimide, et plus il s'enhardit.
Je le dis sans besoin, vos yeux et vos oreilles
Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles;

Vous-même avez tout vu: que voulez-vous de plus?
Entrez, on vous attend; ces discours superflus
Reculent votre bien, et font languir Clarice.
Allez, allez cueillir les fruits de mon service.
Usez bien de votre heur et de l'occasion.

PHILISTE.

Soit une vérité, soit une illusion
Que ton esprit adroit emploie à ta défense,
Le mien de tes discours plus outre ne s'offense;
Et j'en estimerai mon bonheur plus parfait,
Si d'un mauvais dessein je tire un bon effet.

LA NOURRICE.

Que de propos perdus! Voyez l'impatiente
Qui ne peut plus souffrir une si longue attente.

SCENE IV.

CLARICE, PHILISTE, LA NOURRICE.

CLARICE.

Paresseux, qui tardez si long-temps à venir,
Devinez la façon dont je veux vous punir.

PHILISTE.

M'interdiriez-vous bien l'honneur de votre vue?

CLARICE.

Vraiment, vous me jugez de sens fort dépourvue:
Vous bannir de mes yeux! une si dure loi
Feroit trop retomber le châtiment sur moi;
Et je n'ai pas failli, pour me punir moi-même.

PHILISTE.

L'absence ne fait mal que de ceux que l'on aime.

CLARICE.

Aussi, que savez-vous si vos perfections
Ne vous ont rien acquis sur mes affections?

PHILISTE.

Madame, excusez-moi, je sais mieux reconnoître
Mes défauts, et le peu que le ciel m'a fait naître.

CLARICE.

N'oublierez-vous jamais ces termes ravalés,
Pour vous priser de bouche autant que vous valez?
Seriez-vous bien content qu'on crût ce que vous dites?
Demeurez avec moi d'accord de vos mérites;
Laissez-moi me flatter de cette vanité
Que j'ai quelque pouvoir sur votre liberté,
Et qu'une humeur si froide, à toute autre invincible,
Ne perd qu'auprès de moi le titre d'insensible:
Une si douce erreur tâche à s'autoriser;
Quel plaisir prenez-vous à m'en désabuser?

PHILISTE.

Ce n'est point une erreur; pardonnez-moi, madame,
Ce sont les mouvements les plus sains de mon ame.
Il est vrai, je vous aime, et mes feux indiscrets
Se donnent leur supplice en demeurant secrets.
Je reçois sans contrainte une ardeur téméraire;
Mais si j'ose brûler, je sais aussi me taire;
Et près de votre objet, mon unique vainqueur,
Je puis tout sur ma langue, et rien dessus mon cœur.

En vain j'avois appris que la seule espérance
Entretenoit l'amour dans la persévérance;
J'aime sans espérer; et mon cœur enflammé
A pour but de vous plaire, et non pas d'être aimé.
L'amour devient servile, alors qu'il se dispense
A n'allumer ses feux que pour la récompense.
Ma flamme est toute pure; et, sans rien présumer,
Je ne cherche en aimant que le seul bien d'aimer.

CLARICE.

Et celui d'être aimé, sans que tu le prétendes,
Préviendra tes desirs et tes justes demandes.
Ne déguisons plus rien, cher Philiste; il est temps
Qu'un aveu mutuel rende nos vœux contents;
Donnons-leur, je te prie, une entiere assurance;
Vengeons-nous à loisir de notre indifférence;
Vengeons-nous à loisir de toutes ces langueurs
Où sa fausse couleur avoit réduit nos cœurs.

PHILISTE.

Vous me jouez, madame, et cette accorte feinte
Ne donne à mes amours qu'une railleuse atteinte.

CLARICE.

Quelle façon étrange! En me voyant brûler,
Tu t'obstines encore à le dissimuler;
Tu veux qu'encore un coup je me donne la honte
De te dire à quel point l'amour pour toi me domte:
Tu le vois cependant avec pleine clarté,
Et veux douter encor de cette vérité.

PHILISTE.

Oui, j'en doute, et l'excès du bonheur qui m'accable
Me surprend, me confond, me paroît incroyable.
Madame, est-il possible? et me puis-je assurer
D'un bien à quoi mes vœux n'oseroient aspirer?

CLARICE.

Cesse de me tuer par cette défiance.
Qui pourroit des mortels troubler notre alliance?
Quelqu'un a-t-il à voir dessus mes actions,
Dont j'aie à prendre l'ordre en mes affections?
Veuve, et qui ne dois plus de respect à personne,
Ne puis-je disposer de ce que je te donne?

PHILISTE.

N'ayant jamais été digne d'un tel honneur,
J'ai de la peine encore à croire mon bonheur.

CLARICE.

Pour t'obliger enfin à changer de langage,
Si ma foi ne suffit, que je te donne en gage,
Un bracelet, exprès tissu de mes cheveux,
T'attend pour enchaîner et ton bras et tes vœux;
Viens le querir, et prendre avec moi la journée
Qui termine bientôt notre heureux hyménée.

PHILISTE.

C'est dont vos seuls avis se doivent consulter:
Trop heureux, quant à moi, de les exécuter!

SCENE V.

LA NOURRICE.

Vous comptez sans votre hôte, et vous pourrez apprendre
Que ce n'est pas sans moi que ce jour se doit prendre.
De vos prétentions Alcidon averti
Vous fera, s'il m'en croit, un dangereux parti.
Je lui vais bien donner de plus sûres adresses
Que d'amuser Doris par de fausses caresses;
Aussi-bien, m'a-t-on dit, à beau jeu, beau retour.
Au lieu de la duper avec ce feint amour,
Elle-même le dupe, et, lui rendant son change,
Lui promet un amour qu'elle garde à Florange:
Ainsi, de tous côtés primé par un rival,
Ses affaires sans moi se porteroient fort mal.

SCENE VI. (*)

ALCIDON, DORIS.

ALCIDON.

Adieu, mon cher souci; sois sûre que mon ame
Jusqu'au dernier soupir conservera sa flamme.

(*) C'est une scene d'un très bon comique que celle de ces deux personnages qui cherchent à se tromper mutuellement par des contre-vérités, et dans laquelle chacun des deux croit se moquer de l'autre. Une pareille scene seroit encore aujourd'hui très piquante au théâtre.

DORIS.

Alcidon, cet adieu me prend au dépourvu:
Tu ne fais que d'entrer; à peine t'ai-je vu;
C'est m'envier trop tôt le bien de ta présence:
De grace, oblige-moi d'un peu de complaisance;
Et, puisque je te tiens, souffre qu'avec loisir
Je puisse m'en donner un peu plus de plaisir.

ALCIDON.

Je t'explique si mal le feu qui me consume,
Qu'il me force à rougir d'autant plus qu'il s'allume.
Mon discours s'en confond, j'en demeure interdit;
Ce que je ne puis dire est plus que je n'ai dit:
J'en hais les vains efforts de ma langue grossiere,
Qui manquent de justesse en si belle matiere,
Et ne répondant point aux mouvements du cœur,
Te découvrent si peu le fond de ma langueur.
Doris, si tu pouvois lire dans ma pensée,
Et voir jusqu'au milieu de mon ame blessée,
Tu verrois un brasier bien autre et bien plus grand
Qu'en ces foibles devoirs que ma bouche te rend.

DORIS.

Si tu pouvois aussi pénétrer mon courage,
Et voir jusqu'à quel point ma passion m'engage,
Ce que dans mes discours tu prends pour des ardeurs
Ne te sembleroit plus que de tristes froideurs.
Ton amour et le mien ont faute de paroles.
Par un malheur égal ainsi tu me consoles;
Et de mille défauts me sentant accabler,

Ce m'est trop d'heur qu'un d'eux me fait te ressembler.

ALCIDON.

Mais, quelque ressemblance entre nous qui survienne,
Ta passion n'a rien qui ressemble à la mienne,
Et tu ne m'aimes pas de la même façon.

DORIS.

Si tu m'aimes encor, quitte un si faux soupçon;
Tu douterois à tort d'une chose trop claire:
L'épreuve fera foi comme j'aime à te plaire.
Je meurs d'impatience attendant l'heureux jour
Qui te montre quel est envers toi mon amour;
Ma mere en ma faveur brûle de même envie.

ALCIDON.

Hélas! ma volonté sous un autre asservie,
Dont je ne puis encore à mon gré disposer,
Fait que d'un tel bonheur je ne saurois user.
Je dépends d'un vieil oncle, et, s'il ne m'autorise,
Je ne te fais qu'en vain le don de ma franchise;
Tu sais que tout son bien ne regarde que moi,
Et qu'attendant sa mort je vis dessous sa loi.
Mais nous le gagnerons, et mon humeur accorte
Sait comme il faut avoir les hommes de sa sorte.
Un peu de temps fait tout.

DORIS.

Ne précipite rien.
Je connois ce qu'au monde aujourd'hui vaut le bien.
Conserve ce vieillard; pourquoi te mettre en peine,
A force de m'aimer, de t'acquérir sa haine?

Ce qui te plaît m'agrée; et ce retardement,
Parce qu'il vient de toi, m'oblige infiniment.

ALCIDON.

De moi! C'est offenser une pure innocence,
Si l'effet de mes vœux n'est pas en ma puissance;
Leur obstacle me gêne autant, ou plus que toi.

DORIS.

C'est prendre mal mon sens; je sais quelle est ta foi.

ALCIDON.

En veux-tu par écrit une entiere assurance?

DORIS.

Elle m'assure assez de ta persévérance;
Et je lui ferois tort d'en recevoir d'ailleurs
Une preuve plus ample, ou des garants meilleurs.

ALCIDON.

Je l'apporte demain, pour mieux faire connoître...

DORIS.

J'en crois si fortement ce que j'en vois paroître,
Que c'est perdre du temps que de plus en parler.
Adieu. Va désormais où tu voulois aller.
Si pour te retenir j'ai trop peu de mérite,
Souviens-toi pour le moins que c'est moi qui te quitte.

ALCIDON.

Ce brusque adieu m'étonne, et je n'entends pas bien...

SCENE VII.

ALCIDON, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Je te prends au sortir d'un plaisant entretien.

ALCIDON.

Plaisant de vérité, vu que mon artifice
Lui raconte les vœux que j'envoie à Clarice;
Et de tous mes soupirs, qui se portent plus loin,
Elle se croit l'objet, et n'en est que témoin.

LA NOURRICE.

Ainsi ton feu se joue?

ALCIDON.

Ainsi, quand je soupire,
Je la prends pour une autre, et lui dis mon martyre;
Et sa réponse, au point que je puis souhaiter,
Dans cette illusion a droit de me flatter.

LA NOURRICE.

Elle t'aime?

ALCIDON.

Et de plus un discours équivoque
Lui fait aisément croire un amour réciproque.
Elle se pense belle, et cette vanité
L'assure imprudemment de ma captivité;
Et, comme si j'étois des amants ordinaires,
Elle prend sur mon cœur des droits imaginaires,
Cependant que le sien sent tout ce que je feins,
Et vit dans les langueurs dont à faux je me plains.

LA NOURRICE.

Je te réponds que non. Si tu n'y mets remede,
Avant qu'il soit trois jours Florange la possede.

ALCIDON.

Et qui t'en a tant dit?

LA NOURRICE.

Géron m'a tout conté;
C'est lui qui sourdement a conduit ce traité.

ALCIDON.

C'est ce qu'en mots obscurs son adieu vouloit dire.
Elle a cru me braver, mais je n'en fais que rire;
Et, comme j'étois las de me contraindre tant,
La coquette qu'elle est m'oblige en me quittant.
Ne m'apprendras-tu point ce que fait ta maîtresse?

LA NOURRICE.

Elle met ton agente au bout de sa finesse.
Philiste assurément tient son esprit charmé:
Je n'aurois jamais cru qu'elle l'eût tant aimé.

ALCIDON.

C'est à faire à du temps.

LA NOURRICE.

Quitte cette espérance;
Ils ont pris l'un de l'autre une entiere assurance,
Jusqu'à s'entredonner la parole et la foi.

ALCIDON.

Que tu demeures froide en te moquant de moi!

LA NOURRICE.

Il n'est rien de si vrai, ce n'est point raillerie.

ALCIDON.

C'est donc fait d'Alcidon! Nourrice, je te prie...

LA NOURRICE.

Rien ne sert de prier; mon esprit épuisé
Pour divertir ce coup n'est point assez rusé;
Je n'en sais qu'un moyen, mais je n'ose le dire.

ALCIDON.

Dépêche; ta longueur m'est un second martyre.

LA NOURRICE.

Clarice, tous les soirs, rêvant à ses amours,
Seule dans son jardin fait trois ou quatre tours.

ALCIDON.

Et qu'a cela de propre à reculer ma perte?

LA NOURRICE.

Je te puis en tenir la fausse-porte ouverte:
Aurois-tu du courage assez pour l'enlever?

ALCIDON.

Oui; mais il faut retraite après où me sauver;
Et je n'ai point d'ami si peu jaloux de gloire
Que d'être partisan d'une action si noire.
Si j'avois un prétexte, alors je ne dis pas
Que quelqu'un abusé n'accompagnât mes pas.

LA NOURRICE.

On te vole Doris, et ta feinte colere
Manqueroit de prétexte à quereller son frere!
Fais-en sonner par-tout un faux ressentiment,
Tu verras trop d'amis s'offrir aveuglément,
Se prendre à ces dehors, et, sans voir dans ton ame,

Vouloir venger l'affront qu'aura reçu ta flamme.
Sers-toi de leur erreur, et dupe-les si bien...

ALCIDON.

Ce prétexte est si beau que je ne crains plus rien.

LA NOURRICE.

Pour ôter tout soupçon de notre intelligence,
Ne faisons plus ensemble aucune conférence,
Et viens quand tu pourras; je t'attends dès demain.

ALCIDON.

Adieu. Je tiens le coup, autant vaut, dans ma main.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CÉLIDAN, ALCIDON.

CÉLIDAN.

Ce n'est pas que j'excuse ou la sœur, ou le frere,
Dont l'infidélité fait naître ta colere;
Mais, à ne point mentir, ton dessein à l'abord
N'a gagné mon esprit qu'avec un peu d'effort.
Lorsque tu m'as parlé d'enlever sa maîtresse,
L'honneur a quelque temps combattu ma promesse:
Ce mot d'enlèvement me faisoit de l'horreur;
Mes sens, embarrassés dans cette vaine erreur,
N'avoient plus la raison de leur intelligence;
En plaignant ton malheur, je blâmois ta vengeance;
Et l'ombre d'un forfait, amusant ma pitié,
Retardoit les effets dus à notre amitié.
Pardonne un vain scrupule à mon ame inquiete;
Prends mon bras pour second, mon château pour retraite.
Le déloyal Philiste, en te volant ton bien,
N'a que trop mérité qu'on le prive du sien:

Après son action la tienne est légitime;
Et l'on venge sans honte un crime par un crime.

ALCIDON.

Tu vois comme il me trompe, et me promet sa sœur,
Pour en faire sous main Florange possesseur.
Ah ciel! fut-il jamais un si noir artifice?
Il lui fait recevoir mes offres de service;
Cette belle m'accepte, et, fier de son aveu,
Je me vante par-tout du bonheur de mon feu:
Cependant il me l'ôte, et, par cette pratique,
Plus mon amour est su, plus ma honte est publique.

CÉLIDAN.

Après sa trahison vois ma fidélité;
Il t'enleve un objet que je t'avois quitté.
Ta Doris fut toujours la reine de mon ame;
J'ai toujours eu pour elle une secrete flamme,
Sans jamais témoigner que j'en étois épris,
Tant que tes feux ont pu te promettre ce prix:
Mais je te l'ai quittée, et non pas à Florange.
Quand je t'aurai vengé, contre lui je me venge,
Et je lui fais savoir que, jusqu'à mon trépas,
Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.

ALCIDON.

Pour moi donc à ce point ta contrainte est venue.
Que je te veux de mal de cette retenue!
Est-ce ainsi qu'entre amis on vit à cœur ouvert?

CÉLIDAN.

Mon feu, qui t'offensoit, est demeuré couvert;

Et si cette beauté malgré moi l'a fait naître,
J'ai su pour ton respect l'empêcher de paroître.

ALCIDON.

Hélas! tu m'as perdu, me voulant obliger;
Notre vieille amitié m'en eût fait dégager.
Je souffre maintenant la honte de sa perte,
Et j'aurois eu l'honneur de te l'avoir offerte,
De te l'avoir cédée, et réduit mes desirs
Au glorieux dessein d'avancer tes plaisirs.
Faites, dieux tout-puissants, que Philiste se change!
Et, l'inspirant bientôt de rompre avec Florange,
Donnez-moi le moyen de montrer qu'à mon tour
Je sais pour un ami contraindre mon amour.

CÉLIDAN.

Tes souhaits arrivés, nous t'en verrions dédire;
Doris sur ton esprit reprendroit son empire.
Nous donnons aisément ce qui n'est plus à nous.

ALCIDON.

Si j'y manquois, grands dieux, je vous conjure tous
D'armer contre Alcidon vos dextres vengeresses.

CÉLIDAN.

Un ami tel que toi m'est plus que cent maîtresses;
Il n'y va pas de tant; résolvons seulement
Du jour et des moyens de cet enlèvement.

ALCIDON.

Mon secret n'a besoin que de ton assistance.
Je n'ai point lieu de craindre aucune résistance:
La beauté dont mon traître adore les attraits,

Chaque soir au jardin va prendre un peu de frais;
J'en ai su de lui-même ouvrir la fausse-porte;
Etant seule, et de nuit, le moindre effort l'emporte.
Allons-y dès ce soir; le plutôt vaut le mieux:
Et sur-tout déguisés dérobons à ses yeux
Et de nous, et du coup, l'entiere connoissance.

CÉLIDAN.

Si Clarice une fois est en notre puissance,
Crois que c'est un bon gage à moyenner l'accord,
Et rendre, en le faisant, ton parti le plus fort.
Mais, pour la sûreté d'une telle surprise,
Aussitôt que chez moi nous pourrons l'avoir mise,
Retournons sur nos pas, et soudain effaçons
Ce que pourroit l'absence engendrer de soupçons.

ALCIDON.

Ton salutaire avis est la même prudence;
Et déja je prépare une froide impudence
A m'informer demain, avec étonnement,
De l'heure et de l'auteur de cet enlèvement.

CÉLIDAN.

Adieu; j'y vais mettre ordre.

ALCIDON.

Estime qu'en revanche
Je n'ai goutte de sang que pour toi je n'épanche.

SCENE II.

ALCIDON.

Bons dieux! que d'innocence, et de simplicité!
Ou, pour la mieux nommer, que de stupidité,
Dont le manque de sens se cache et se déguise
Sous le front spécieux d'une sotte franchise!
Que Célidan est bon! que j'aime sa candeur!
Et que son peu d'adresse oblige mon ardeur!
Oh, qu'il n'est pas de ceux dont l'esprit à la mode
A l'humeur d'un ami jamais ne s'accommode,
Et qui nous font souvent cent protestations,
Et contre les effets ont mille inventions!
Lui, quand il a promis, il meurt qu'il n'effectue;
Et l'attente déja de me servir le tue.
J'admire cependant par quel secret ressort
Sa fortune et la mienne ont cela de rapport,
Que celle qu'un ami nomme, ou tient sa maîtresse,
Est l'objet qui tous deux au fond du cœur nous blesse,
Et qu'ayant comme moi caché sa passion
Nous n'avons différé que de l'intention,
Puisqu'il met pour autrui son bonheur en arriere,
Et pour moi...

SCENE III.

PHILISTÉ, ALCIDON.

PHILISTE.

Je t'y prends, rêveur.

ALCIDON.

Oui, par derriere;
C'est d'ordinaire ainsi que les traîtres en font.

PHILISTE.

Je te vois accablé d'un chagrin si profond
Que j'excuse aisément ta réponse un peu crue;
Mais que fais-tu si triste au milieu d'une rue?
Quelque penser fâcheux te servoit d'entretien?

ALCIDON.

Je rêvois que le monde en l'ame ne vaut rien,
Du moins pour la plupart; que le siecle où nous sommes
A bien dissimuler met la vertu des hommes;
Qu'à peine quatre mots se peuvent échapper,
Sans quelque double sens afin de nous tromper;
Et que souvent de bouche un dessein se propose,
Cependant que l'esprit songe à toute autre chose.

PHILISTE.

Et cela t'affligeoit? Laissons courir le temps,
Et, malgré ses abus, vivons toujours contents.
Le monde est un chaos, et son désordre excede
Tout ce qu'on y voudroit apporter de remede.
N'ayons l'œil, cher ami, que sur nos actions;

Aussi-bien s'offenser de ses corruptions,
A des gens comme nous ce n'est qu'une folie.
Mais, pour te retirer de ta mélancolie,
Je te veux faire part de mes contentements.
Si l'on peut en amour s'assurer aux serments,
Dans trois jours au plus tard, par un bonheur étrange,
Clarice est à Philiste.

ALCIDON.

Et Doris, à Florange.

PHILISTE.

Quelque soupçon frivole en ce point te déçoit;
J'aurai perdu la vie avant que cela soit.

ALCIDON.

Voilà faire le fin de fort mauvaise grace:
Philiste, vois-tu bien, je sais ce qui se passe.

PHILISTE.

Ma mere en a reçu, de vrai, quelque propos,
Et voulut hier au soir m'en toucher quelques mots:
Les femmes de son âge ont ce mal ordinaire
De régler sur les biens une pareille affaire:
Un si honteux motif leur fait tout décider;
Et l'or qui les aveugle a droit de les guider;
Mais comme son éclat n'éblouit point mon ame,
Que je vois d'un autre œil ton mérite et ta flamme,
Je lui fis bien savoir que mon consentement
Ne dépendroit jamais de son aveuglement,
Et que, jusqu'au tombeau, quant à cet hyménée,
Je maintiendrois la foi que je t'avois donnée.

Ma sœur accortement feignoit de l'écouter;
Non pas que son amour n'osât lui résister,
Mais elle vouloit bien qu'un peu de jalousie
Sur quelque bruit léger piquât ta fantaisie;
Ce petit aiguillon quelquefois, en passant,
Réveille puissamment un amour languissant.

ALCIDON.

Fais à qui tu voudras ce conte ridicule.
Soit que ta sœur l'accepte, ou qu'elle dissimule,
Le peu que j'y perdrai ne vaut pas m'en fâcher.
Rien de mes sentiments ne sauroit approcher,
Comme, alors qu'au théâtre on nous fait voir Mélite,
Le discours de Cloris, quand Philandre la quitte;
Ce qu'elle dit de lui, je le dis de ta sœur,
Et je la veux traiter avec même douceur.
Pourquoi m'aigrir contre elle? En cet indigne change,
Le beau choix qu'elle fait la punit, et me venge;
Et ce sexe imparfait, de soi-même ennemi,
Ne posséda jamais la raison qu'à demi.
J'aurois tort de vouloir qu'elle en eût davantage;
Sa foiblesse la force à devenir volage.
Je n'ai que pitié d'elle en ce manque de foi;
Et mon courroux entier se réserve pour toi,
Toi, qui trahis ma flamme après l'avoir fait naître,
Toi, qui ne m'es ami qu'afin d'être plus traître,
Et que tes lâchetés tirent de leur excès,
Par ce damnable appât, un facile succès.
Déloyal! ainsi donc de ta vaine promesse

Je reçois mille affronts, au lieu d'une maîtresse;
Et ton perfide cœur, masqué jusqu'à ce jour,
Pour assouvir ta haine alluma mon amour!

PHILISTE.

Ces soupçons dissipés par des effets contraires,
Nous renouerons bientôt une amitié de freres.
Puisse dessus ma tête éclater à tes yeux
Ce qu'a de plus mortel la colere des cieux,
Si jamais ton rival a ma sœur sans ma vie!
A cause de son bien ma mere en meurt d'envie;
Mais malgré...

ALCIDON. *

Laisse là ces propos superflus;
Ces protestations ne m'éblouissent plus;
Et ma simplicité, lasse d'être dupée,
N'admet plus de raison qu'au bout de mon épée.

PHILISTE.

Etrange impression d'une jalouse erreur,
Dont ton esprit atteint ne suit que sa fureur!
Eh bien, tu veux ma vie, et je te l'abandonne;
Ce courroux insensé qui dans ton cœur bouillonne,
Contente-le par-là, pousse; mais n'attends pas
Que, par le tien, je veuille éviter mon trépas.
Trop heureux que mon sang puisse te satisfaire,
Je le veux tout donner au seul bien de te plaire;
Toujours à ces défis j'ai couru sans effroi;

* Cette ruse d'Alcidon est très bien conduite.

Mais je n'ai point d'épée à tirer contre toi.

ALCIDON.

Voilà bien déguiser un manque de courage.

PHILISTE.

C'est presser un peu trop qu'aller jusqu'à l'outrage.
On n'a point encor vu que ce manque de cœur
M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.
Je te veux bien ôter tout sujet de colere;
Et, quoi que de ma sœur ait résolu ma mere,
Dût mon peu de respect irriter tous les dieux,
J'affronterai Géron et Florange à ses yeux.
Mais, après les efforts de cette déférence,
Si tu gardes encor la même violence,
Peut-être saurons-nous appaiser autrement
Les obstinations de ton emportement.

ALCIDON, *seul.*

Je crains son amitié plus que cette menace.
Sans doute, il va chasser Florange de ma place.
Mon prétexte est perdu s'il ne quitte ces soins.
Dieux! qu'il m'obligeroit de m'aimer un peu moins!

SCENE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

Je meure, mon enfant, si tu n'es admirable!
Et ta dextérité me semble incomparable;
Tu mérites de vivre après un si bon tour.

DORIS.

Croyez-moi qu'Alcidon n'en sait guere en amour;
Vous n'eussiez pu m'entendre, et vous garder de rire.
Je me tuois moi-même à tous coups de lui dire
Que mon ame pour lui n'a que de la froideur,
Et que je lui ressemble en ce que notre ardeur
Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche;
Enfin que je le quitte.

CHRYSANTE.

Il est donc une souche,
S'il ne peut rien comprendre en ces naïvetés:
Peut-être y mêlois-tu quelques obscurités?

DORIS.

Pas une; en mots exprès je lui rendois son change,
Et n'ai couvert mon jeu qu'à l'égard de Florange.

CHRYSANTE.

De Florange! et comment en osois-tu parler?

DORIS.

Je ne me trouvois pas d'humeur à rien celer;
Mais nous nous sûmes lors jeter sur l'équivoque.

CHRYSANTE.

Tu vaux trop. C'est ainsi qu'il faut, quand on se moque,
Que le moqué toujours sorte fort satisfait;
Ce n'est plus autrement qu'un plaisir imparfait,
Qui souvent malgré nous se termine en querelle.

DORIS.

Je lui prépare encore une ruse nouvelle
Pour la premiere fois qu'il m'en viendra conter.

CHRYSANTE.

Mais, pour en dire trop, tu pourras tout gâter.

DORIS.

N'en ayez pas de peur.

CHRYSANTE.

Quoi que l'on se propose,
Assez souvent l'issue...

DORIS.

On vous veut quelque chose,
Madame; je vous laisse.

CHRYSANTE.

Oui, va-t'en; il vaut mieux
Que l'on ne traite point cette affaire à tes yeux.

SCENE V.

CHRYSANTE, GÉRON.

CHRYSANTE.

Je devine à-peu-près le sujet qui t'amene;
Mais, sans mentir, mon fils me donne un peu de peine,
Et s'emporte si fort en faveur d'un ami,
Que je n'ai su gagner son esprit qu'à demi.
Encore une remise; et que, tandis, Florange
Ne craigne aucunement qu'on lui donne le change;
Moi-même j'ai tant fait que ma fille aujourd'hui,
Le croirois-tu, Géron? a de l'amour pour lui.

GÉRON.

Florange, impatient de n'avoir pas encore

L'entier et libre accès vers l'objet qu'il adore,
Ne pourra consentir à ce retardement.

CHRYSANTE.

Le tout en ira mieux pour son contentement.
Quel plaisir aura-t-il auprès de sa maîtresse
Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudesse,
Si sa mauvaise humeur ne daigne lui parler,
Ou ne lui parle enfin que pour le quereller?

GÉRON.

Madame, il ne faut point tant de discours frivoles.
Je ne fus jamais homme à porter des paroles,
Depuis que j'ai connu qu'on ne les peut tenir.
Si monsieur votre fils...

CHRYSANTE.

Je l'apperçois venir.

GÉRON.

Tant mieux. Nous allons voir, s'il dédira sa mere.

CHRYSANTE.

Sauve-toi, ses regards ne sont que de colere.

SCENE VI.

PHILISTE, CHRYSANTE, LYCAS, GÉRON.

PHILISTE.

Te voilà donc ici, peste du bien public,
Qui réduis les amours en un sale trafic.
Va pratiquer ailleurs tes commerces infâmes.

Ce n'est pas où je suis que l'on surprend des femmes.

GÉRON.

Vous me prenez à tort pour quelque suborneur;
Je ne sortis jamais des termes de l'honneur;
Et madame elle-même a choisi cette voie.

PHILISTE, *lui donnant des coups de plat d'épée.*

Tiens, porte ce revers à celui qui t'envoie;
Ceux-ci seront pour toi.

SCENE VII.

CHRYSANTE, PHILISTE, LYCAS.

CHRYSANTE.

Mon fils, qu'avez-vous fait?

PHILISTE.

J'ai mis, graces aux dieux, ma promesse en effet.

CHRYSANTE.

Ainsi vous m'empêchez d'exécuter la mienne.

PHILISTE.

Je ne puis empêcher que la vôtre ne tienne;
Mais si jamais je trouve ici ce couratier,
Je lui saurai, madame, apprendre son métier.

CHRYSANTE.

Il vient sous mon aveu.

PHILISTE.

Votre aveu ne m'importe;
C'est un fou, s'il me voit sans regagner la porte:

Autrement il saura ce que pesent mes coups.

CHRYSANTE.

Est-ce là le respect que j'attendois de vous?

PHILISTE.

Commandez que le cœur à vos yeux je m'arrache;
Pourvu que mon honneur ne souffre aucune tache,
Je suis prêt d'expier avec mille tourments
Ce que je mets d'obstacle à vos contentements.

CHRYSANTE.

Souffrez que la raison regle votre courage;
Considérez, mon fils, quel heur, quel avantage,
L'affaire qui se traite apporte à votre sœur.
Le bien est en ce siecle une grande douceur:
Etant riche, on est tout; ajoutez qu'elle-même
N'aime point Alcidon, et ne croit pas qu'il l'aime.
Quoi! voulez-vous forcer son inclination?

PHILISTE.

Vous la forcez vous-même à cette élection.
Je suis de ses amours le témoin oculaire.

CHRYSANTE.

Elle se contraignoit seulement pour vous plaire.

PHILISTE.

Elle doit donc encor se contraindre pour moi.

CHRYSANTE.

Et pourquoi lui prescrire une si dure loi?

PHILISTE.

Puisqu'elle m'a trompé, qu'elle en porte la peine.

CHRYSANTE.

Voulez-vous l'attacher à l'objet de sa haine?

PHILISTE.

Je veux tenir parole à mes meilleurs amis,
Et qu'elle tienne aussi ce qu'elle m'a promis.

CHRYSANTE.

Mais elle ne vous doit aucune obéissance.

PHILISTE.

Sa promesse me donne une entiere puissance.

CHRYSANTE.

Sa promesse, sans moi, ne la peut obliger.

PHILISTE.

Que deviendra ma foi, qu'elle a fait engager?

CHRYSANTE.

Il la faut révoquer, comme elle sa promesse.

PHILISTE.

Il faudroit donc, comme elle, avoir l'ame traîtresse.
Lycas, cours chez Florange, et dis-lui de ma part...

CHRYSANTE.

Quel violent esprit?

PHILISTE.

Que s'il ne se départ
D'une place chez nous par surprise occupée,
Je ne le trouve point sans une bonne épée.

CHRYSANTE.

Attends un peu, mon fils...

PHILISTE, *à Lycas.*

Marche, mais promptement.

SCENE VIII.

CHRYSANTE.

Dieux! que cet emporté me donne de tourment!
Que je te plains, ma fille! Hélas! pour ta misere,
Les destins ennemis t'ont fait naître ce frere;
Déplorable! le ciel te veut favoriser
D'une bonne fortune, et tu n'en peux user.
Rejoignons toutes deux ce naturel sauvage,
Et tâchons par nos pleurs d'amollir son courage.

SCENE IX.

CLARICE, *dans son jardin.*

Chers confidents de mes desirs,
Beau lieu, secrets témoins de mon inquiétude,
Ce n'est plus avec des soupirs
Que je viens abuser de votre solitude;
Mes tourments sont passés,
Mes vœux sont exaucés,
L'aise à mes maux succede:
Mon sort en ma faveur change sa dure loi,
Et, pour dire en un mot le bien que je possede,
Mon Philiste est à moi.

En vain nos inégalités
M'avoient avantagée à mon désavantage.

L'amour confond nos qualités,
Et nous réduit tous deux sous un même esclavage.
L'aveugle outrecuidé
Se croiroit mal guidé
Par l'aveugle fortune;
Et son aveuglement par miracle fait voir
Que, quand il nous saisit, l'autre nous importune,
Et n'a plus de pouvoir.

Cher Philiste, à présent tes yeux,
Que j'entendois si bien sans les vouloir entendre,
Et tes propos mystérieux,
Par leurs rusés détours n'ont plus rien à m'apprendre.
Notre libre entretien
Ne dissimule rien;
Et, ces respects farouches
N'exerçant plus sur nous de secretes rigueurs,
L'amour est maintenant le maître de nos bouches,
Ainsi que de nos cœurs.

Qu'il fait bon avoir enduré!
Que le plaisir se goûte au sortir des supplices!
Et qu'après avoir tant duré,
La peine qui n'est plus augmente nos délices!
Qu'un si doux souvenir
M'apprête à l'avenir
D'amoureuses tendresses!
Que mes malheurs finis auront de volupté!

Et que j'estimerai chèrement ces caresses,
Qui m'auront tant coûté!

Mon heur me semble sans pareil;
Depuis qu'en liberté notre amour m'en assure,
Je ne crois pas que le soleil...

SCENE X.

CÉLIDAN, ALCIDON, CLARICE, LA NOURRICE.

CÉLIDAN, *derriere le théâtre.*

Cocher, attends-nous là.

CLARICE.

D'où provient ce murmure?

ALCIDON.

Il est temps d'avancer; baissons le tapabord;
Moins nous ferons de bruit, moins il faudra d'effort.

CLARICE.

Au voleur! au secours!

LA NOURRICE.

Quoi? des voleurs, madame?

CLARICE.

Oui, des voleurs, nourrice.

LA NOURRICE *embrasse les genoux de Clarice, et l'empêche de fuir.*

Ah! de frayeur je pâme.

CLARICE.

Laisse-moi, misérable.

CÉLIDAN.

Allons, il faut marcher,
Madame; vous viendrez.

CLARICE, *à qui Célidan met la main sur la bouche.*

Aux vo...

CÉLIDAN, *derriere le théâtre.*

Touche, cocher.

SCENE XI.

LA NOURRICE.

Sortons de pâmoison, reprenons la parole;
Il nous faut à grands cris jouer un autre rôle.
Ou je n'y connois rien, ou j'ai bien pris mon temps:
Ils n'en seront pas tous également contents;
Et Philiste demain, cette nouvelle sue,
Sera de belle humeur, ou je suis fort déçue.
Mais par où vont nos gens? Voyons, qu'en sûreté
Je fasse aller après par un autre côté.
A présent il est temps que ma voix s'évertue:
Aux armes, aux voleurs, on m'égorge, on me tue,
On enleve madame; amis, secourez-nous;
A la force, aux brigands, au meurtre; accourez tous,
Doraste, Polymas, Listor.

SCENE XII.

LA NOURRICE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

POLYMAS.

Qu'as-tu, nourrice?

LA NOURRICE.

Des voleurs...

POLYMAS.

Qu'ont-ils fait?

LA NOURRICE.

Ils ont ravi Clarice.

POLYMAS.

Comment? ravi Clarice?

LA NOURRICE.

Oui. Suivez promptement.
Bons dieux! que j'ai reçu de coups en un moment!

DORASTE.

Suivons-les: mais dis-nous la route qu'ils ont prise.

LA NOURRICE.

Ils vont tout droit par-là. Le ciel vous favorise!
(*seule.*)
Oh, qu'ils en vont abattre! ils sont morts, c'en est fait;
Et leur sang, autant vaut, a lavé leur forfait:
Pourvu que le bonheur à leurs souhaits réponde,
Ils les rencontreront, s'ils font le tour du monde.
Quant à nous, cependant subornons quelques pleurs,
Qui servent de témoins à nos fausses douleurs.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, LYCAS.

PHILISTE

Des voleurs cette nuit ont enlevé Clarice!
Quelle preuve en as-tu? quel témoin? quel indice?
Ton rapport n'est fondé que sur quelque faux bruit.

LYCAS.

Je n'en suis par mes yeux, hélas! que trop instruit;
Les cris de sa nourrice en sa maison déserte
M'ont trop suffisamment assuré de sa perte;
Seule en ce grand logis, elle court haut et bas,
Elle renverse tout ce qui s'offre à ses pas;
Et sur ceux qu'elle voit frappe sans reconnoître;
A peine devant elle oseroit-on paroître;
De furie elle écume, et fait sans cesse un bruit
Que le désespoir forme, et que la rage suit;
Et, parmi ses transports, son hurlement farouche
Ne laisse distinguer que Clarice en sa bouche.

PHILISTE.

Ne t'a-t-elle rien dit?

LYCAS.

Soudain qu'elle m'a vu
Ces mots ont éclaté d'un transport imprévu:
« Va lui dire qu'il perd sa maîtresse et la nôtre: »
Et puis incontinent, me prenant pour un autre,
Elle m'alloit traiter en auteur du forfait;
Mais ma fuite a rendu sa fureur sans effet.

PHILISTE.

Elle nomme du moins celui qu'elle en soupçonne?

LYCAS.

Ses confuses clameurs n'en accusent personne,
Et même les voisins n'en savent que juger.

PHILISTE.

Tu m'apprends seulement ce qui peut m'affliger,
Traître, sans que je sache où, pour mon allégeance,
Adresser ma poursuite, et porter ma vengeance.
Tu fais bien d'échapper; dessus toi ma douleur,
Faute d'un autre objet, eût vengé ce malheur.

SCENE II.

PHILISTE.

Malheur d'autant plus grand, que sa source ignorée
Ne laisse aucun espoir à mon ame éplorée,
Ne laisse à ma douleur, qui va finir mes jours,
Qu'une plainte inutile au lieu d'un prompt secours:
Foible soulagement en un coup si funeste;
Mais il s'en faut servir, puisque seul il nous reste.

Plains, Philiste, plains-toi, mais avec des accents
Plus remplis de fureur qu'ils ne sont impuissants;
Fais qu'à force de cris poussés jusqu'en la nue,
Ton mal soit plus connu que sa cause inconnue;
Fais que chacun le sache, et que, par tes clameurs,
Clarice, où qu'elle soit, apprenne que tu meurs.
Clarice, unique objet qui me tiens en servage,
Reçois de mon ardeur ce dernier témoignage;
Vois comme en te perdant je vais perdre le jour,
Et par mon désespoir juge de mon amour.
Hélas! pour en juger, peut-être est-ce ta feinte
Qui me porte à dessein cette cruelle atteinte;
Et ton amour, qui doute encor de mes serments,
Cherche à s'en assurer par mes ressentiments.
Soupçonneuse beauté, contente ton envie,
Et prends cette assurance aux dépens de ma vie.
Si ton feu dure encor, par mes derniers soupirs,
Reçois ensemble et perds l'effet de tes desirs;
Alors ta flamme en vain pour Philiste allumée,
Tu lui voudras du mal de t'avoir trop aimée;
Et sûre d'une foi que tu crains d'accepter,
Tu pleureras en vain le bonheur d'en douter.
Que ce penser flatteur me dérobe à moi-même!
Quel charme à mon trépas de penser qu'elle m'aime!
Et dans mon désespoir qu'il m'est doux d'espérer
Que ma mort, à son tour, la fera soupirer!
Simple, qu'esperes-tu? sa perte volontaire
Ne veut que te punir d'un amour téméraire;

Ton déplaisir lui plaît, et tous autres tourments
Lui sembleroient pour toi de légers châtiments.
Elle en rit maintenant, cette belle inhumaine,
Elle se pâme d'aise au récit de ta peine,
Et choisit pour objet de son affection
Un amant plus sortable à sa condition.
Pauvre désespéré, que ta raison s'égare!
Et que tu traites mal une amitié si rare!
Après tant de serments de n'aimer rien que toi,
Tu la veux faire heureuse aux dépens de sa foi;
Tu veux seul avoir part à la douleur commune;
Tu veux seul te charger de toute l'infortune,
Comme si tu pouvois en croissant tes malheurs
Diminuer les siens, et l'ôter aux voleurs.
N'en doute plus, Philiste, un ravisseur infâme
A mis en son pouvoir la reine de ton ame,
Et peut-être déja ce corsaire effronté
Triomphe insolemment de sa fidélité.
Qu'à ce triste penser ma vigueur diminue!
Mais voici de ses gens.

SCENE III.

PHILISTE, DORASTE, POLYMAS LISTOR.

PHILISTE.

Qu'est-elle devenue?
Amis, le savez-vous? N'avez-vous rien trouvé

Qui nous puisse éclaircir du malheur arrivé?

DORASTE.

Nous avons fait, monsieur, une vaine poursuite.

PHILISTE.

Du moins, vous avez vu des marques de leur fuite.

DORASTE.

Si nous avions pu voir les traces de leurs pas,
Des brigands ou de nous vous sauriez le trépas;
Mais, hélas! quelque soin et quelque diligence...

PHILISTE.

Ce sont là des effets de votre intelligence,
Traîtres; ces feints hélas ne sauroient m'abuser.

POLYMAS.

Vous n'avez point, monsieur, de quoi nous accuser.

PHILISTE.

Perfides, vous prêtez épaule à leur retraite,
Et c'est ce qui vous fait me la tenir secrete.
(*mettant l'épée à la main.*)
Mais voici... Vous fuyez! vous avez beau courir,
Il faut me ramener ma maîtresse, ou mourir.
(*Philiste poursuit Doraste, Polymas, et Listor.*)

DORASTE, *rentrant avec ses compagnons, pendant que Philiste les cherche derriere le théâtre.*

Cédons à sa fureur, évitons-en l'orage.

POLYMAS.

Ne nous présentons plus aux transports de sa rage;
Mais plutôt derechef allons si bien chercher
Qu'il n'ait plus au retour sujet de se fâcher.

LISTOR, *voyant revenir Philiste, et s'enfuyant avec ses compagnons.*

Le voilà.

PHILISTE, *l'épée à la main, et seul.*

Qui les ôte à ma juste colere?
Venez de vos forfaits recevoir le salaire,
Infâmes scélérats, venez, qu'espérez-vous?
Votre fuite ne peut vous sauver de mes coups.

SCENE IV.

ALCIDON, CÉLIDAN, PHILISTE.

ALCIDON, *mettant l'épée à la main.*

Philiste, à la bonne heure, un miracle visible
T'a rendu maintenant à l'honneur plus sensible,
Puisqu'ainsi tu m'attends les armes à la main.
J'admire avec plaisir ce changement soudain,
Et vais...

CÉLIDAN, *arrêtant Alcidon.*

Ne pense pas ainsi....

ALCIDON.

Laisse-nous faire;
C'est en homme de cœur qu'il me va satisfaire.
Crains-tu d'être témoin d'une bonne action?

PHILISTE.

Dieu! ce comble manquait à mon affliction.
Que j'éprouve en mon sort une rigueur cruelle:
Ma maîtresse perdue, un ami me querelle.

ALCIDON.

Ta maîtresse perdue!

PHILISTE.

Hélas! hier des voleurs...

ALCIDON.

Je n'en veux rien savoir, va le conter ailleurs;
Je ne prends point de part aux intérêts d'un traître;
Et puisqu'il est ainsi, le ciel fait bien connoître
Que son juste courroux a soin de me venger.

PHILISTE.

Quel plaisir, Alcidon, prends-tu de m'outrager?
Mon amitié se lasse, et ma fureur m'emporte;
Mon ame pour sortir ne cherche qu'une porte:
Ne me presse donc plus dans un tel désespoir.
J'ai déja fait pour toi par-delà mon devoir.
Te peux-tu plaindre encor de ta place usurpée?
J'ai renvoyé Géron à coups de plats d'épée;
J'ai menacé Florange, et rompu les accords
Qui t'avoient su causer ces violents transports.

ALCIDON.

Entre des cavaliers une offense reçue
Ne se contente point d'une si lâche issue;
Va m'attendre...

CÉLIDAN, *à Alcidon.*

Arrêtez, je ne permettrai pas
Qu'un si funeste mot termine vos débats.

PHILISTE.

Faire ici du fendant tandis qu'on nous sépare,

C'est montrer un esprit lâche autant que barbare.
Adieu, mauvais, adieu: nous nous pourrons trouver;
Et, si le cœur t'en dit, au lieu de tant braver,
J'apprendrai seul à seul, dans peu, de tes nouvelles.
Mon honneur souffriroit des taches éternelles
A craindre encor de perdre une telle amitié.

SCENE V.

CÉLIDAN, ALCIDON.

CÉLIDAN.

Mon cœur à ses douleurs s'attendrit de pitié;
Il montre une franchise ici trop naturelle,
Pour ne te pas ôter tout sujet de querelle.
L'affaire se traitoit sans doute à son insu,
Et quelque faux soupçon en ce point t'a déçu.
Va retrouver Doris, et rendons-lui Clarice.

ALCIDON.

Tu te laisses donc prendre à ce lourd artifice,
A ce piege, qu'il dresse afin de mieux duper?

CÉLIDAN.

Romproit-il ces accords à dessein de tromper?
Que vois-tu là qui sente une supercherie?

ALCIDON.

Je n'y vois qu'un effet de sa poltronnerie,
Qu'un lâche désaveu de cette trahison,
De peur d'être obligé de m'en faire raison.
Je l'en pressai dès hier, mais son peu de courage

Aima mieux pratiquer ce rusé témoignage,
Par où, m'éblouissant, il pût un de ces jours
Renouer sourdement ces muettes amours;
Il en donne en secret des avis à Florange:
Tu ne le connois pas; c'est un esprit étrange.

CÉLIDAN.

Quelque étrange qu'il soit, si tu prends bien ton temps,
Malgré lui tes desirs se trouveront contents.
Ses offres acceptés, que rien ne se differe;
Après un prompt hymen tu le mets à pis faire.

ALCIDON.

Cet ordre est infaillible à procurer mon bien;
Mais ton contentement m'est plus cher que le mien.
Long-temps à mon sujet tes passions contraintes
Ont souffert et caché leurs plus vives atteintes;
Il me faut à mon tour en faire autant pour toi:
Hier devant tous les dieux je t'en donnai ma foi,
Et, pour la maintenir, tout me sera possible.

CÉLIDAN.

Ta perte en mon bonheur me seroit trop sensible;
Et je m'en haïrois, si j'avois consenti
Que mon hymen laissât Alcidon sans parti.

ALCIDON.

Eh bien, pour t'arracher ce scrupule de l'ame,
Quoique je n'eus jamais pour elle aucune flamme,
J'épouserai Clarice. Ainsi, puisque mon sort
Veut qu'à mes amitiés je fasse un tel effort,
Que d'un de mes amis j'épouse la maîtresse,

C'est là que par devoir il faut que je m'adresse.
Philiste m'est parjure; et moi, ton obligé:
Il m'a fait un affront, et tu m'en as vengé.
Balancer un tel choix avec inquiétude
Ce seroit me noircir de trop d'ingratitude.

CÉLIDAN.

Mais te priver pour moi de ce que tu chéris!

ALCIDON.

C'est faire mon devoir, te quittant ma Doris,
Et me venger d'un traître, épousant sa Clarice.
Mes discours ni mon cœur n'ont aucun artifice.
Je vais, pour confirmer tout ce que je t'ai dit,
Employer vers Doris mon reste de crédit;
Si je la puis gagner, je te réponds du frere;
Trop heureux à ce prix d'appaiser ma colere!

CÉLIDAN.

C'est ainsi que tu veux m'obliger doublement?
Vois ce que je pourrai pour ton contentement.

ALCIDON.

L'affaire, à mon avis, deviendroit plus aisée
Si Clarice apprenoit une mort supposée...

CÉLIDAN.

De qui? de son amant? Va, tiens pour assuré
Qu'elle croira dans peu ce perfide expiré.

ALCIDON.

Quand elle en aura su la nouvelle funeste,
Nous aurons moins de peine à la résoudre au reste.

On a beau nous aimer, des pleurs sont tôt séchés,
Et les morts soudain mis au rang des vieux péchés.

SCENE VI.

CÉLIDAN.

Il me cede à mon gré Doris de bon courage;
Et ce nouveau dessein d'un autre mariage,
Pour être fait sur l'heure, et tout nonchalamment,
Est conduit, ce me semble, assez accortement.
Qu'il en sait de moyens! qu'il a ses raisons prêtes!
Et qu'il trouve à l'instant de prétextes honnêtes
Pour ne point rapprocher de son premier amour!
Plus j'y porte la vue, et moins j'y vois de jour.
M'auroit-il bien caché le fond de sa pensée?
Oui, sans doute, Clarice a son ame blessée;
Il se venge en parole, et s'oblige en effet.
On ne le voit que trop, rien ne le satisfait:
Quand on lui rend Doris, il s'aigrit davantage.
Je jouerois à ce compte un joli personnage!
Il s'en faut éclaircir. Alcidon ruse en vain
Tandis que le succès est encore en ma main.
Si mon soupçon est vrai, je lui ferai connoître
Oue je ne suis pas homme à seconder un traître.
Ce n'est point avec moi qu'il faut faire le fin,
Et qui me veut duper en doit craindre la fin.
Il ne vouloit que moi pour lui servir d'escorte,

Et, si je ne me trompe, il n'ouvrit point la porte;
Nous étions attendus, on secondoit nos coups:
La nourrice parut en même temps que nous,
Et se pâma soudain avec tant de justesse,
Que cette pâmoison nous livra sa maîtresse.
Qui lui pourroit un peu tirer les vers du nez,
Que nous verrions demain des gens bien étonnés!

SCENE VII.

CÉLIDAN, LA NOURRICE. *

LA NOURRICE, *se croyant seule.*

Ah!

CÉLIDAN.

J'entends des soupirs.

LA NOURRICE.

Destins!

CÉLIDAN.

C'est la nourrice;
Qu'elle vient à propos!

LA NOURRICE.

Ou rendez-moi Clarice,

CÉLIDAN.

Il la faut aborder.

* Cette scene, où la nourrice se trouve prise dans son propre piege, est une scene de bonne comédie, qui feroit encore tout son effet.

LA NOURRICE.

Ou me donnez la mort.

CÉLIDAN.

Qu'est-ce? qu'as-tu, nourrice, à t'affliger si fort?
Quel funeste accident? quelle perte arrivée?

LA NOURRICE.

Perfide! c'est donc toi qui me l'as enlevée?
En quel lieu la tiens-tu? dis-moi, qu'en as-tu fait?

CÉLIDAN.

Ta douleur sans raison m'impute ce forfait;
Car enfin je t'entends, tu cherches ta maîtresse?

LA NOURRICE.

Oui, je te la demande, ame double et traîtresse.

CÉLIDAN.

Je n'ai point eu de part à cet enlèvement;
Mais je t'en dirai bien l'heureux évènement.
Il ne faut plus avoir le visage si triste,
Elle est en bonne main.

LA NOURRICE.

De qui?

CÉLIDAN.

De son Philiste.

LA NOURRICE.

Le cœur me le disoit que ce rusé flatteur
Devoit être du coup le véritable auteur.

CÉLIDAN.

Je ne dis pas cela, nourrice; du contraire,
Sa rencontre à Clarice étoit fort nécessaire.

LA NOURRICE.

Quoi? l'a-t-il délivrée?

CÉLIDAN.

Oui.

LA NOURRICE.

Bons dieux!

CÉLIDAN.

Sa valeur
Ote ensemble la vie et Clarice au voleur.

LA NOURRICE.

Vous ne parlez que d'un.

CÉLIDAN.

L'autre ayant pris la fuite,
Philiste a négligé d'en faire la poursuite.

LA NOURRICE.

Leur carrosse roulant comme est-il avenu....

CÉLIDAN.

Tu m'en veux informer en vain par le menu.
Peut-être un mauvais pas, une branche, une pierre,
Fit verser leur carrosse, et les jeta par terre;
Et Philiste eut tant d'heur que de les rencontrer
Comme eux et ta maîtresse étoient prêts d'y rentrer.

LA NOURRICE.

Cette heureuse nouvelle a mon ame ravie.
Mais le nom de celui qu'il a privé de vie?

CÉLIDAN.

C'est.... je l'aurois nommé mille fois en un jour:
Que ma mémoire ici me fait un mauvais tour!

C'est un des bons amis que Philiste eût au monde.
Rêve un peu, comme moi, nourrice, et me seconde.

LA NOURRICE.

Donnez-m'en quelque adresse.

CÉLIDAN.

Il se termine en don.
C'est.... j'y suis, peu s'en faut: attends, c'est....

LA NOURRICE.

Alcidon?

CÉLIDAN.

T'y voilà justement.

LA NOURRICE.

Est-ce lui? Quel dommage
Qu'un brave gentilhomme à la fleur de son âge....
Toutefois il n'a rien qu'il n'ait bien mérité,
Et, graces aux bons dieux, son dessein avorté....
Mais du moins, en mourant, il nomma son complice?

CÉLIDAN.

C'est là le pis pour toi.

LA NOURRICE.

Pour moi!

CÉLIDAN.

Pour toi, nourrice.

LA NOURRICE.

Ah, le traître!

CÉLIDAN.

Sans doute, il te vouloit du mal.

LA NOURRICE.

Et m'en pourroit-il faire?

CÉLIDAN.

Oui, son rapport fatal....

LA NOURRICE.

Ne peut rien contenir que je ne le dénie.

CÉLIDAN.

En effet, ce rapport n'est qu'une calomnie.
Écoute cependant: il a dit qu'à ton su
Ce malheureux dessein avoit été conçu;
Et que, pour empêcher la fuite de Clarice,
Ta feinte pâmoison lui fit un bon office,
Qu'il trouva le jardin, par ton moyen, ouvert.

LA NOURRICE.

De quels damnables tours cet imposteur se sert!
Non, monsieur; à présent il faut que je le die,
Le ciel ne vit jamais de telle perfidie.
Ce traître aimoit Clarice, et, brûlant de ce feu,
Il n'amusoit Doris que pour couvrir son jeu;
Depuis près de six mois il a tâché sans cesse
D'acheter ma faveur auprès de ma maîtresse;
Il n'a rien épargné qui fût en son pouvoir;
Mais, me voyant toujours ferme dans le devoir,
Et que pour moi ses dons n'avoient aucune amorce,
Enfin il a voulu recourir à la force.
Vous savez le surplus, vous voyez son effort
A se venger de moi pour le moins en sa mort;
Piqué de mes refus, il me fait criminelle,

Et mon crime ne vient que d'être trop fidele.
Mais, monsieur, le croit-on?

CÉLIDAN.

N'en doute aucunement:
Le bruit est qu'on t'apprête un rude châtiment.

LA NOURRICE.

Las! que me dites-vous?

CÉLIDAN.

Ta maîtresse en colere
Jure que tes forfaits recevront leur salaire;
Sur-tout elle s'aigrit contre ta pâmoison.
Si tu veux éviter une infâme prison,
N'attends pas son retour.

LA NOURRICE.

Où me vois-je réduite,
Si mon salut dépend d'une soudaine fuite?
Et mon esprit confus ne sait où l'adresser.

CÉLIDAN.

J'ai pitié des malheurs qui te viennent presser:
Nourrice, fais chez moi, si tu veux, ta retraite;
Autant qu'en lieu du monde elle y sera secrete.

LA NOURRICE.

Oserois-je espérer que la compassion....

CÉLIDAN.

Je prends ton innocence en ma protection.
Va, ne perds point de temps; être ici davantage
Ne pourroit à la fin tourner qu'à ton dommage.
Je te suivrai de l'œil, et ne dis encor rien

Comme après je saurai m'employer pour ton bien :
Durant l'éloignement ta paix se pourra faire.

LA NOURRICE.

Vous me serez, monsieur, comme un dieu tutélaire.

CÉLIDAN.

Treve, pour le présent, de ces remercîments;
Va, tu n'as pas loisir de tant de compliments.

SCENE VIII.

CÉLIDAN.

Voilà mon homme pris, et ma vieille attrapée.
Vraiment un mauvais conte aisément l'a dupée :
Je la croyois plus fine, et n'eusse pas pensé
Qu'un discours sur-le-champ par hasard commencé,
Dont la suite non plus n'alloit qu'à l'aventure,
Pût donner à son ame une telle torture,
La jeter en désordre, et brouiller ses ressorts;
Mais la raison le veut, c'est l'effet des remords.
Le cuisant souvenir d'une action méchante
Soudain au moindre mot nous donne l'épouvante.
Mettons-la cependant en lieu de sûreté,
D'où nous ne craignions rien de sa subtilité;
Après, nous ferons voir qu'il me faut d'une affaire,
Ou du tout ne rien dire, ou du tout ne rien taire,
Et que, depuis qu'on joue à surprendre un ami,
Un trompeur en moi trouve un trompeur et demi.

SCENE IX.

ALCIDON, DORIS.

DORIS.

C'est donc pour un ami que tu veux que mon ame
Allume à ta priere une nouvelle flamme?

ALCIDON.

Oui, de tout mon pouvoir je t'en viens conjurer.

DORIS.

A ce coup, Alcidon, voilà te déclarer;
Ce compliment, fort beau pour des ames glacées,
M'est un aveu bien clair de tes feintes passées.

ALCIDON.

Ne parle point de feinte; il n'appartient qu'à toi
D'être dissimulée, et de manquer de foi;
L'effet l'a trop montré.

DORIS.

L'effet a dû t'apprendre,
Quand on feint avec moi, que je sais bien le rendre.
Mais je reviens à toi. Tu fais donc tant de bruit
Afin qu'après un autre en recueille le fruit,
Et c'est à ce dessein que ta fausse colere
Abuse insolemment de l'esprit de mon frere?

ALCIDON.

Ce qu'il a pris de part en mes ressentiments
Apporte seul du trouble à tes contentements;
Et pour moi, qui vois trop ta haine par ce change,

Qui t'a fait sans raison me préférer Florange,
Je n'ose plus t'offrir un service odieux.

DORIS.

Tu ne fais pas tant mal. Mais, pour faire encor mieux,
Puisque tu reconnois ma véritable haine,
De moi ni de mon choix ne te mets point en peine.
C'est trop manquer de sens; je te prie, est-ce à toi,
A l'objet de ma haine, à disposer de moi?

ALCIDON.

Non; mais puisque je vois à mon peu de mérite
De ta possession l'espérance interdite,
Je sentirois mon mal puissamment soulagé,
Si du moins un ami m'en étoit obligé.
Ce cavalier, au reste, a tous les avantages
Que l'on peut remarquer aux plus braves courages,
Beau de corps et d'esprit, riche, adroit, valeureux,
Et sur-tout de Doris à l'extrême amoureux.

DORIS.

Toutes ces qualités n'ont rien qui me déplaise;
Mais il en a de plus une autre fort mauvaise,
C'est qu'il est ton ami; cette seule raison
Me le feroit haïr, si j'en savois le nom.

ALCIDON.

Donc, pour le bien servir, il faut ici le taire!

DORIS.

Et de plus lui donner cet avis salutaire,
Que, s'il est vrai qu'il m'aime, et qu'il veuille être aimé,
Quand il m'entretiendra, tu ne sois point nommé;

Qu'il n'espere autrement de réponse que triste.
J'ai dépit que le sang me lie avec Philiste,
Et qu'ainsi, malgré moi, j'aime un de tes amis.

ALCIDON.

Tu seras quelque jour d'un esprit plus remis.
Adieu : quoi qu'il en soit, souviens-toi, dédaigneuse,
Que tu hais Alcidon qui te veut rendre heureuse.

DORIS.

Va, je ne veux point d'heur qui parte de ta main.

SCENE X.

DORIS.

Qu'aux filles comme moi le sort est inhumain!
Que leur condition se trouve déplorable!
Une mere aveuglée, un frere inexorable,
Chacun de son côté, prennent sur mon devoir
Et sur mes volontés un absolu pouvoir :
Chacun me veut forcer à suivre son caprice;
L'un a ses amitiés, l'autre a son avarice.
Ma mere veut Florange, et mon frere, Alcidon.
Dans leurs divisions mon cœur à l'abandon
N'attend que leur accord pour souffrir et pour feindre.
Je n'ose qu'espérer, et je ne sais que craindre;
Ou plutôt je crains tout, et je n'espere rien.
Je n'ose fuir mon mal, ni rechercher mon bien.
Dure sujétion! étrange tyrannie!
Toute liberté donc à mon choix se dénie!

On ne laisse à mes yeux rien à dire à mon cœur,
Et par force un amant n'a de moi que rigueur.
Cependant il y va du reste de ma vie,
Et je n'ose écouter tant soit peu mon envie;
Il faut que mes désirs, toujours indifférents,
Aillent sans résistance au gré de mes parents,
Qui m'apprêtent peut-être un brutal, un sauvage:
Et puis cela s'appelle une fille bien sage!
Ciel, qui vois ma misere, et qui fais les heureux,
Prends pitié d'un devoir qui m'est si rigoureux!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CÉLIDAN, CLARICE.

CÉLIDAN.

N'espérez pas, madame, avec cet artifice,
Apprendre du forfait l'auteur ni le complice:
Je chéris l'un et l'autre, et crois qu'il m'est permis
De conserver l'honneur de mes plus chers amis.
L'un, aveuglé d'amour, ne jugea point de blâme
A ravir la beauté qui lui ravissoit l'ame;
Et l'autre l'assista par importunité:
C'est ce que vous saurez de leur témérité.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, monsieur, je suis contente
De voir qu'un bon succès a trompé leur attente;
Et me résolvant même à perdre à l'avenir
De toute ma douleur le triste souvenir,
J'estime que la perte en sera plus aisée,
Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont causée.
C'est assez que je sais qu'à votre heureux secours

Je dois tout le bonheur du reste de mes jours:
Philiste, autant que moi, vous en est redevable;
S'il a su mon malheur, il est inconsolable;
Et, dans son désespoir, sans doute qu'aujourd'hui
Vous lui rendez la vie en me rendant à lui.
Disposez du pouvoir et de l'un et de l'autre;
Ce que vous y verrez tenez-le comme au vôtre;
Et souffrez cependant qu'on le puisse avertir
Que nos maux en plaisirs se doivent convertir.
La douleur trop long-temps regne sur son courage.

CÉLIDAN.

C'est à moi qu'appartient l'honneur de ce message;
Mon secours sans cela, comme de nul effet,
Ne vous auroit rendu qu'un service imparfait.

CLARICE.

Après avoir rompu les fers d'une captive,
C'est tout de nouveau prendre une peine excessive;
Et l'obligation que j'en vais vous avoir
Met la revanche hors de mon peu de pouvoir.
Ainsi dorénavant, quelque espoir qui me flatte,
Il faudra malgré moi que j'en demeure ingrate.

CÉLIDAN.

En quoi que mon service oblige votre amour,
Vos seuls remercîments me mettent à retour.

SCENE II.

CÉLIDAN.

Qu'Alcidon maintenant soit de feu pour Clarice,
Qu'il ait de son parti sa traîtresse nourrice,
Que d'un ami trop simple il fasse un ravisseur,
Qu'il querelle Philiste, et néglige sa sœur,
Enfin qu'il aime, dupe, enleve, feigne, abuse,
Je trouve mieux que lui mon compte dans sa ruse:
Son artifice m'aide, et succede si bien,
Qu'il me donne Doris, et ne lui laisse rien.
Il semble n'enlever qu'à dessein que je rende,
Et que Philiste, après une faveur si grande,
N'ose me refuser celle dont ses transports
Et ses faux mouvements font rompre les accords.
Ne m'offre plus Doris, elle m'est tout acquise;
Je ne la veux devoir, traître, qu'à ma franchise;
Il suffit que ta ruse ait dégagé sa foi:
Cesse tes compliments, je l'aurai bien sans toi.
Mais, pour voir ces effets, allons trouver le frere:
Notre heur s'accorde mal avecque sa misere,
Et ne peut s'avancer qu'en lui disant le sien.

SCENE III.

ALCIDON, CÉLIDAN.

CÉLIDAN.

Ah! je cherchois une heure avec toi d'entretien;
Ta rencontre jamais ne fut plus opportune.

ALCIDON.

En quel point as-tu mis l'état de ma fortune?

CÉLIDAN.

Tout va le mieux du monde. Il ne se pouvoit pas
Avec plus de succès supposer un trépas;
Clarice au désespoir croit Philiste sans vie.

ALCIDON.

Et l'auteur de ce coup?

CÉLIDAN.

Celui qui l'a ravie,
Un amant inconnu dont je lui fais parler.

ALCIDON.

Elle a donc bien jeté des injures en l'air?

CÉLIDAN.

Cela s'en va sans dire.

ALCIDON.

Ainsi rien ne l'appaise?

CÉLIDAN.

Si je te disois tout, tu mourrois de trop d'aise.

ALCIDON.

Je n'en veux point qui porte une si dure loi.

CÉLIDAN.

Dans ce grand désespoir elle parle de toi.

ALCIDON.

Elle parle de moi!

CÉLIDAN.

« J'ai perdu ce que j'aime,
« Dit-elle, mais du moins si cet autre lui-même,
« Son fidele Alcidon, m'en consoloit ici! »

ALCIDON.

Tout de bon?

CÉLIDAN.

Son esprit en paroît adouci.

ALCIDON.

Je ne me pensois pas si fort dans sa mémoire.
Mais non, cela n'est point, tu m'en donnes à croire.

CÉLIDAN.

Tu peux, dans ce jour même, en voir la vérité.

ALCIDON.

J'accepte le parti, par curiosité.
Dérobons-nous ce soir pour lui rendre visite.

CÉLIDAN.

Tu verras à quel point elle met ton mérite.

ALCIDON.

Si l'occasion s'offre, on peut la disposer,
Mais comme sans dessein...

CÉLIDAN.

J'entends, à t'épouser.

ALCIDON.

Nous pourrons feindre alors que par ma diligence

Le concierge rendu de mon intelligence
Me donne un accès libre aux lieux de sa prison,
Que déja quelque argent m'en a fait la raison,
Et que, s'il en faut croire une juste espérance,
Les pistoles dans peu feront sa délivrance,
Pourvu qu'un prompt hymen succede à mes desirs.

CÉLIDAN.

Que cette invention t'assure de plaisirs!
Une subtilité si dextrement tissue
Ne peut jamais avoir qu'une admirable issue.

ALCIDON.

Mais l'exécution ne s'en doit pas surseoir.

CÉLIDAN.

Ne differe donc point. Je t'attends vers le soir;
N'y manque pas. Adieu. J'ai quelque affaire en ville.

SCENE IV.

ALCIDON.

O l'excellent ami! qu'il a l'esprit docile!
Pouvois-je faire un choix plus commode pour moi?
Je trompe tout le monde avec sa bonne foi;
Et, quant à sa Doris, si sa poursuite est vaine,
C'est de quoi maintenant je ne suis guere en peine;
Puisque j'aurai mon compte, il m'importe fort peu
Si la coquette agrée ou néglige son feu.
Mais je ne songe pas que ma joie imprudente
Laisse en perplexité ma chere confidente;

Avant que de partir, il faudra sur le tard
De nos heureux succès lui faire quelque part.

SCENE V.

CHRYSANTE, PHILISTE, DORIS.

CHRYSANTE.

Je ne le puis celer, bien que j'y compatisse,
Je trouve en ton malheur quelque peu de justice.
Le ciel venge ta sœur: ton fol emportement
A rompu sa fortune, et chassé son amant;
Et tu vois aussitôt la tienne renversée;
Ta maîtresse par force en d'autres mains passée:
Cependant Alcidon, que tu crois rappeler,
Toujours de plus en plus s'obstine à quereller.

PHILISTE.

Madame, c'est à vous que nous devons nous prendre
De tous les déplaisirs qu'il nous en faut attendre.
D'un si honteux affront le cuisant souvenir
Éteint toute autre ardeur que celle de punir.
Ainsi mon mauvais sort m'a bien ôté Clarice;
Mais du reste accusez votre seule avarice.
Madame, nous perdons, par votre aveuglement,
Votre fils, un ami; votre fille, un amant.

DORIS.

Otez ce nom d'amant; le fard de son langage
Ne m'empêcha jamais de voir dans son courage;

Et nous étions tous deux semblables en ce point,
Que nous feignions d'aimer ce que nous n'aimions point.

PHILISTE.

Ce que vous n'aimiez point! jeune dissimulée,
Falloit-il donc souffrir d'en être cajolée?

DORIS.

Il le falloit souffrir, ou vous désobliger.

PHILISTE.

Dites qu'il vous falloit un esprit moins léger.

CHRYSANTE.

Célidan vient d'entrer; fais un peu de silence,
Et du moins à ses yeux cache ta violence.

SCENE VI.

PHILISTE, CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS.

PHILISTE, *à Célidan.*

Eh bien! que dit, que fait notre amant irrité?
Persiste-t-il encor dans sa brutalité?

CÉLIDAN.

Quitte pour aujourd'hui le soin de tes querelles:
J'ai bien à te conter de meilleures nouvelles.
Les ravisseurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.

PHILISTE.

Ami, que me dis-tu?

CÉLIDAN.

Ce que je viens de voir.

PHILISTE.

Et, de grace, où voit-on le sujet que j'adore?
Dis-moi le lieu.

CÉLIDAN.

Le lieu ne se dit pas encore.
Celui qui te la rend te veut faire une loi...

PHILISTE.

Après cette faveur, qu'il dispose de moi;
Mon possible est à lui.

CÉLIDAN.

Donc sous cette promesse
Tu peux dans son logis aller voir ta maîtresse,
Ambassadeur exprès...

(*Philiste sort avec précipitation.*)

SCENE VII.

CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS

CHRYSANTE.

Son feu précipité
Lui fait faire envers vous une incivilité;
Vous la pardonnerez à cette ardeur trop forte,
Qui, sans vous dire adieu, vers son objet l'emporte.

CÉLIDAN.

C'est comme doit agir un véritable amour.
Un feu moindre eût souffert quelque plus long séjour;
Et nous voyons assez par cette expérience,
Que le sien est égal à son impatience.

Mais puisqu'ainsi le ciel rejoint ces deux amants,
Et que tout se dispose à vos contentements,
Pour m'avancer aux miens, oserois-je, madame,
Offrir à tant d'appas un cœur qui n'est que flamme,
Un cœur sur qui ses yeux de tout temps absolus
Ont imprimé des traits qui ne s'effacent plus?
J'ai cru par le passé qu'une ardeur mutuelle
Unissoit les esprits et d'Alcidon et d'elle,
Et qu'en ce cavalier son desir arrêté
Prendroit tous autres vœux pour importunité.
Cette seule raison m'obligeant à me taire,
Je trahissois mon feu de peur de lui déplaire;
Mais aujourd'hui qu'un autre en sa place reçu
Me fait voir clairement combien j'étois déçu,
Je ne condamne plus mon amour au silence;
J'en viens faire éclater toute la violence.
Souffrez que mes desirs, si long-temps retenus,
Rendent à sa beauté des vœux qui lui sont dus;
Et du moins, par pitié d'un si cruel martyre,
Permettez quelque espoir à ce cœur qui soupire.

CHRYSANTE.

Votre amour pour Doris est un si grand bonheur
Que je voudrois sur l'heure en accepter l'honneur;
Mais vous voyez le point où me réduit Philiste,
Et comme son caprice à mes souhaits résiste.
Trop chaud ami qu'il est, il s'emporte à tous coups
Pour un fourbe insolent qui se moque de nous.
Honteuse qu'il me force à manquer de promesse,

Je n'ose vous donner une réponse expresse,
Tant je crains de sa part un désordre nouveau.

CÉLIDAN.

Vous me tuez, madame, et cachez le couteau:
Sous ce détour discret un refus se colore.

CHRYSANTE.

Non, monsieur; croyez-moi, votre offre nous honore:
Aussi dans le refus j'aurois peu de raison;
Je connois votre bien, je sais votre maison.
Votre pere jadis, hélas! que cette histoire
Encor sur mes vieux ans m'est douce en la mémoire!
Votre feu pere, dis-je, eut de l'amour pour moi;
J'étois son cher objet; et maintenant je voi
Que, comme par un droit successif de famille,
L'amour qu'il eut pour moi, vous l'avez pour ma fille.
S'il m'aimoit, je l'aimois; et les seules rigueurs
De ses cruels parents diviserent nos cœurs:
On l'éloigna de moi par ce maudit usage
Qui n'a d'égard qu'aux biens pour faire un mariage;
Et son pere jamais ne souffrit son retour
Que ma foi n'eût ailleurs engagé mon amour:
En vain à cet hymen j'opposai ma constance;
La volonté des miens vainquit ma résistance.
Mais je reviens à vous, en qui je vois portraits
De ses perfections les plus aimables traits.
Afin de vous ôter désormais toute crainte
Que dessous mes discours se cache aucune feinte,
Allons trouver Philiste, et vous verrez alors

Comme en votre faveur je ferai mes efforts.

CÉLIDAN.

Si de ce cher objet j'avois même assurance,
Rien ne pourroit jamais troubler mon espérance.

DORIS.

Je ne sais qu'obéir, et n'ai point de vouloir.

CÉLIDAN.

Employer contre vous un absolu pouvoir!
Ma flamme d'y penser se tiendroit criminelle.

CHRYSANTE.

Je connois bien ma fille, et je vous réponds d'elle.
Dépêchons seulement d'aller vers ces amants.

CÉLIDAN.

Allons: mon heur dépend de vos commandements.

SCENE VIII.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Ma douleur, qui s'obstine à combattre ma joie,
Pousse encor des soupirs, bien que je vous revoie;
Et l'excès des plaisirs qui me viennent charmer
Mêle dans ces douceurs je ne sais quoi d'amer.
Mon ame en est ensemble et ravie et confuse.
D'un peu de lâcheté votre retour m'accuse,
Et votre liberté me reproche aujourd'hui
Que mon amour la doit à la pitié d'autrui.
Elle me comble d'aise et m'accable de honte,

Celui qui vous la rend, en m'obligeant, m'affronte;
Un coup si glorieux n'appartenoit qu'à moi.

CLARICE.

Vois-tu dans mon esprit des doutes de ta foi?
Y vois-tu des soupçons qui blessent ton courage,
Et disposent ta bouche à ce fâcheux langage?
Ton amour et tes soins trompés par mon malheur,
Ma prison inconnue a bravé ta valeur.
Que t'importe à présent qu'un autre m'en délivre,
Puisque c'est pour toi seul que Clarice veut vivre,
Et que d'un tel orage en bonace réduit
Célidan a la peine, et Philiste le fruit?

PHILISTE.

Mais vous ne dites pas que le point qui m'afflige
C'est la reconnoissance où l'honneur vous oblige:
Il vous faut être ingrate, ou bien à l'avenir
Lui garder en votre ame un peu de souvenir.
La mienne en est jalouse, et trouve ce partage,
Quelque inégal qu'il soit, à mon désavantage;
Je ne puis le souffrir. Nos pensers à tous deux
Ne devroient, à mon gré, parler que de nos feux.
Tout autre objet que moi dans votre esprit me pique.

CLARICE.

Ton humeur, à ce compte, est un peu tyrannique.
Penses-tu que je veuille un amant si jaloux?

PHILISTE.

Je tâche d'imiter ce que je vois en vous;
Mon esprit amoureux, qui vous tient pour sa reine,

Fait de vos actions sa regle souveraine.

CLARICE.

Je ne puis endurer ces propos outrageux:
Où me vois-tu jalouse, afin d'être ombrageux?

PHILISTE.

Quoi! ne l'étiez-vous point l'autre jour qu'en visite
J'entretins quelque temps Bélinde et Chrysolite?

CLARICE.

Ne me reproche point l'excès de mon amour.

PHILISTE.

Mais permettez-moi donc cet excès à mon tour;
Est-il rien de plus juste et de plus équitable?

CLARICE.

Encor pour un jaloux tu seras fort traitable,
Et n'es pas mal-adroit, dans ces doux entretiens,
D'accuser mes défauts pour excuser les tiens;
Par cette liberté tu me fais bien paroître
Que tu crois que l'hymen t'ait déja rendu maître,
Puisque, laissant les vœux et les soumissions,
Tu me dis seulement mes imperfections.
Philiste, c'est douter trop peu de ta puissance,
Et prendre avant le temps un peu trop de licence.
Nous avions notre hymen à demain arrêté;
Mais, pour te bien punir de cette liberté,
De plus de quatre jours ne crois pas qu'il s'acheve.

PHILISTE.

Mais si durant ce temps quelque autre vous enleve,

Avez-vous sûreté que, pour votre secours,
Le même Célidan se rencontre toujours?

CLARICE.

Il faut savoir de lui, s'il prendroit cette peine.
Vois ta mere et ta sœur que vers nous il amene.
Sa réponse rendra nos débats terminés.

PHILISTE.

Ah! mere, sœur, ami, que vous m'importunez!

SCENE IX.

CHRYSANTE, DORIS, CÉLIDAN, CLARICE, PHILISTE.

CHRYSANTE, *à Clarice.*

Je viens, après mon fils, vous rendre une assurance
De la part que je prends en votre délivrance;
Et mon cœur tout à vous ne sauroit endurer
Que mes humbles devoirs osent se différer.

CLARICE, *à Chrysante.*

N'usez point de ce mot vers celle dont l'envie
Est de vous obéir le reste de sa vie,
Que son retour rend moins à soi-même qu'à vous.
Ce brave cavalier accepté pour époux,
C'est à moi désormais, entrant dans sa famille,
A vous rendre un devoir de servante et de fille;
Heureuse mille fois si le peu que je vaux
Ne vous empêche point d'excuser mes défauts,

Et si votre bonté d'un tel choix se contente!

CHRYSANTE, *à Clarice.*

Dans ce bien excessif, qui passe mon attente,
Je soupçonne mes sens d'une infidélité,
Tant ma raison s'oppose à ma crédulité.
Surprise que je suis d'une telle merveille,
Mon esprit tout confus doute encor si je veille;
Mon ame en est ravie, et ces ravissements
M'ôtent la liberté de tous remercîments.

DORIS, *à Clarice.*

Souffrez qu'en ce bonheur mon zele m'enhardisse
A vous offrir, madame, un fidele service.

CLARICE, *à Doris.*

Et moi, sans compliment qui vous farde mon cœur,
Je vous offre et demande une amitié de sœur.

PHILISTE, *à Célidan.*

Toi, sans qui mon malheur étoit inconsolable,
Ma douleur sans espoir, ma perte irréparable,
Qui m'as seule obligé plus que tous mes amis,
Puisque je te dois tout, que je t'ai tout promis,
Cesse de me tenir dedans l'incertitude;
Dis-moi par où je puis sortir d'ingratitude;
Donne-moi le moyen, après un tel bienfait,
De réduire pour toi ma parole en effet.

CÉLIDAN, *à Philiste.*

S'il est vrai que ta flamme et celle de Clarice
Doivent leur bonne issue à mon peu de service,
Qu'un bon succès par moi réponde à tous vos vœux;

J'ose t'en demander un pareil à mes feux.
(*montrant Chrysante.*)
J'ose te demander, sous l'aveu de madame,
Ce digne et seul objet de ma secrete flamme,
Cette sœur que j'adore, et qui pour faire un choix
Attend de ton vouloir les favorables lois.

PHILISTE, *à Célidan.*

Ta demande m'étonne ensemble et m'embarrasse:
Sur ton meilleur ami tu brigues cette place;
Et tu sais que ma foi la réserve pour lui.

CHRYSANTE, *à Philiste.*

Si tu n'as entrepris de m'accabler d'ennui,
Ne te fais point ingrat pour une ame si double.

PHILISTE, *à Célidan.*

Mon esprit divisé de plus en plus se trouble;
Dispense-moi, de grace, et songe qu'avant toi
Ce bizarre Alcidon tient en gage ma foi.
Si ton amour est grand, l'excuse t'est sensible;
Mais je ne t'ai promis que ce qui m'est possible;
Et cette foi donnée ôte de mon pouvoir
Ce qu'à notre amitié je me sais trop devoir.

CHRYSANTE, *à Philiste.*

Ne te ressouviens plus d'une vieille promesse;
Et juge, en regardant cette belle maîtresse,
Si celui qui pour toi l'ôte à son ravisseur
N'a pas bien mérité l'échange de ta sœur.

CLARICE, *à Chrysante.*

Je ne saurois souffrir qu'en ma présence on die

Qu'il doive m'acquérir par une perfidie:
Et pour un tel ami lui voir si peu de foi
Me feroit redouter qu'il en eût moins pour moi.
Mais Alcidon survient; nous l'allons voir lui-même
Contre un rival et vous disputer ce qu'il aime.

SCENE X.

CLARICE, ALCIDON, PHILISTE, CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS.

CLARICE, *à Alcidon.*

Mon abord t'a surpris, tu changes de couleur;
Tu me croyois sans doute encor dans le malheur:
Voici qui m'en délivre; et n'étoit que Philiste
A ses nouveaux desseins en ta faveur résiste,
Cet ami si parfait qu'entre tous tu chéris,
T'auroit pour récompense enlevé ta Doris.

ALCIDON.

Le désordre éclatant qu'on voit sur mon visage
N'est que l'effet trop prompt d'une soudaine rage.
Je forcéne de voir que sur votre retour
Ce traître assure ainsi ma perte et son amour.
Perfide! à mes dépens tu veux donc des maîtresses?
Et mon honneur perdu te gagne leurs caresses?

CÉLIDAN, *à Alcidon.*

Quoi! j'ai su jusqu'ici cacher tes lâchetés,
Et tu m'oses couvrir de ces indignités!
Cesse de m'outrager, ou le respect des dames

N'est plus pour contenir celui que tu diffames.

PHILISTE, *à Alcidon.*

Cher ami, ne crains rien, et demeure assuré
Que je sais maintenir ce que je t'ai juré;
Pour t'enlever ma sœur, il faut m'arracher l'ame.

ALCIDON, *à Philiste.*

Non, non, il n'est plus temps de déguiser ma flamme;
Il te faut, malgré moi, faire un honteux aveu
Que si mon cœur brûloit, c'étoit d'un autre feu.
Ami, ne cherche plus qui t'a ravi Clarice,
(*se montrant.*) (*montrant Célidan.*)
Voici l'auteur du coup, et voilà le complice.
(*à Philiste.*)
Adieu. Ce mot lâché, je te suis en horreur.

SCENE XI.

CHRYSANTE, CLARICE, PHILISTE, CÉLIDAN, DORIS.

CHRYSANTE, *à Philiste.*

Eh bien, rebelle, enfin sortiras-tu d'erreur?

CÉLIDAN, *à Philiste.*

Puisque son désespoir vous découvre un mystere
Que ma discrétion vous avoit voulu taire,
C'est à moi de montrer quel étoit mon dessein.
Il est vrai qu'en ce coup je lui prêtai la main.
La peur que j'eus alors qu'après ma résistance
Il ne trouvât ailleurs trop fidele assistance...

PHILISTE, *à Célidan.*

Quittons là ce discours, puisqu'en cette action
La fin m'éclaircit trop de ton intention,
Et ta sincérité se fait assez connoître.
Je m'obstinois tantôt dans le parti d'un traître;
Mais, au lieu d'affoiblir vers toi mon amitié,
Un tel aveuglement te doit faire pitié.
Plains-moi, plains mon malheur, plains mon trop de franchise,
Qu'un ami déloyal a tellement surprise;
Vois par là comme j'aime, et ne te souviens plus
Que j'ai voulu te faire un injuste refus.
Fais, malgré mon erreur, que ton feu persévere;
Ne punis point la sœur de la faute du frere;
Et reçois de ma main celle que ton desir,
Avant mon imprudence, avoit daigné choisir.

CLARICE, *à Célidan.*

Une pareille erreur me rend toute confuse:
Mais ici mon amour me servira d'excuse;
Il serre nos esprits d'un trop étroit lien
Pour permettre à mon sens de s'éloigner du sien.

CÉLIDAN.

Si vous croyez encor que cette erreur me touche,
Un mot me satisfait de cette belle bouche;
Mais, hélas! quel espoir ose rien présumer,
Quand on n'a pu servir, et qu'on n'a fait qu'aimer?

DORIS.

Réunir les esprits d'une mere et d'un frere,
Du choix qu'ils m'avoient fait avoir su me défaire,

M'arracher à Florange, et m'ôter Alcidon,
Et d'un cœur généreux me faire l'heureux don;
C'est avoir su me rendre un assez grand service
Pour espérer beaucoup avec quelque justice;
Et, puisqu'on me l'ordonne, on peut vous assurer
Qu'alors que j'obéis c'est sans en murmurer.

CÉLIDAN.

A ces mots enchanteurs tout mon cœur se déploie,
Et s'ouvre tout entier à l'excès de ma joie.

CHRYSANTE.

Que la mienne est extrême! et que sur mes vieux ans
Le favorable ciel me fait de doux présents!
Qu'il conduit mon bonheur par un ressort étrange!
Qu'à propos sa faveur m'a fait perdre Florange!
Puisse-t-elle, pour comble, accorder à mes vœux
Qu'une éternelle paix suive de si beaux nœuds,
Et rendre, par les fruits de ce double hyménée,
Ma derniere vieillesse à jamais fortunée!

CLARICE, *à Chrysante.*

Cependant pour ce soir ne me refusez pas
L'heur de vous voir ici prendre un mauvais repas,
Afin qu'à ce qui reste ensemble on se prépare,
Tant qu'un mystere saint deux à deux nous sépare.

CHRYSANTE, *à Clarice.*

Nous éloigner de vous avant ce doux moment,
Ce seroit me priver de tout contentement.

FIN DE LA VEUVE.

LA GALERIE
DU PALAIS,
OU
L'AMIE RIVALE
COMÉDIE.

1634.

A MADAME

DE LIANCOURT.

MADAME,

Je vous demande pardon si je vous fais un mauvais présent; non pas que j'aie si mauvaise opinion de cette piece que je veuille condamner les applaudissements qu'elle a reçus, mais parceque je ne croirai jamais qu'un ouvrage de cette nature soit digne de vous être présenté. Aussi

vous supplierai-je très humblement de ne prendre pas tant garde à la qualité de la chose qu'au pouvoir de celui dont elle part: c'est tout ce que peut vous offrir un homme de ma sorte; et Dieu ne m'ayant pas fait naître assez considérable pour être utile à votre service, je me tiendrai trop récompensé d'ailleurs si je puis contribuer en quelque façon à vos divertissements. De six comédies qui me sont échappées, si celle-ci n'est la meilleure, c'est la plus heureuse, et toutefois la plus malheureuse en ce point que, n'ayant pas eu l'honneur d'être vue de vous, il lui manque votre approbation, sans laquelle sa gloire est encore douteuse, et n'ose s'assurer sur les acclamations publiques. Elle vous la vient demander, MADAME, avec cette protection qu'autrefois Mélite a trouvée si favorable. J'espere que votre bonté ne lui refusera pas l'une et

l'autre, ou que, si vous désapprouvez sa conduite, du moins vous agréerez mon zele, et me permettrez de me dire toute ma vie,

MADAME,

Votre très humble et très
obéissant serviteur,
P. CORNEILLE.

ACTEURS.

PLEIRANTE, pere de Célidée.

LYSANDRE, amant de Célidée.

DORIMANT, amoureux d'Hippolyte.

CHRYSANTE, mere d'Hippolyte.

CÉLIDÉE, fille de Pleirante.

HIPPOLYTE, fille de Chrysante.

ARONTE, écuyer de Lysandre.

CLÉANTE, écuyer de Dorimant.

FLORICE, suivante d'Hippolyte *

Le libraire du palais.

La lingere du palais.

Le mercier du palais.

La scene est à Paris.

* Ce personnage de suivante fut une nouveauté introduite au théâtre par Corneille. Jusqu'alors, comme on peut le voir dans les pieces qui précedent, la vieille comédie avoit conservé un personnage de nourrice, joué par un homme habillé en femme, et qui n'avoit guere de plaisant que cette mascarade, qui faisoit rire le peuple. On sait combien les rôles de suivante ou de soubrette ont embelli la scene depuis cet heureux changement; et l'on n'oubliera jamais l'effet que produisoit, dans cet emploi, le talent inimitable de mademoiselle Dangeville.

H. Gravelot inven. N. le Mire Sculp.

Ce visage vaut mieux que toutes vos chansons

LA GALERIE DU PALAIS,

COMÉDIE.

ACTE P[illegible]

ENFIN je ne [illegible]
Pour tout autre suj[illegible] [illegible]maître n'[illegible]
Elle est trop dans son cœur, on ne l'en [illegible]
Et c'est folie à nous que de plus y pens[illegible]
J'ai beau devant les yeux [illegible]
Parler d[illegible] attraits, [illegible]
[illegible] grace, son esprit, sa naiss[illegible]
[illegible] non plus qu'à ne [illegible]
[illegible] malgré moi [illegible]

LA GALERIE DU PALAIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARONTE, FLORICE.

ARONTE.

Enfin je ne le puis: que veux-tu que j'y fasse?
Pour tout autre sujet mon maître n'est que glace;
Elle est trop dans son cœur, on ne l'en peut chasser;
Et c'est folie à nous que de plus y penser.
J'ai beau devant les yeux lui remettre Hippolyte,
Parler de ses attraits, élever son mérite,
Sa grace, son esprit, sa naissance, son bien;
Je n'avance non plus qu'à ne lui dire rien:
L'amour, dont malgré moi son ame est possédée,

Fait qu'il en voit autant, ou plus, en Célidée.

FLORICE.

Ne quittons pas pourtant; à la longue on fait tout.
La gloire suit la peine; espérons jusqu'au bout:
Je veux que Célidée ait charmé son courage,
L'amour le plus parfait n'est pas un mariage;
Fort souvent moins que rien cause un grand changement,
Et les occasions naissent en un moment.

ARONTE.

Je les prendrai toujours, quand je les verrai naître.

FLORICE.

Hippolyte en ce cas saura le reconnoître.

ARONTE.

Tout ce que j'en prétends, c'est un entier secret.
Adieu: je vais trouver Célidée à regret.

FLORICE.

De la part de ton maître?

ARONTE.

Oui.

FLORICE.

Si j'ai bonne vue,
La voilà que son pere amene vers la rue.
Tirons-nous à quartier. Nous jouerons mieux nos jeux,
S'ils n'apperçoivent point que nous parlions nous deux.

SCENE II.

PLEIRANTE, CÉLIDÉE.

PLEIRANTE.

Ne pense plus, ma fille, à me cacher ta flamme;
N'en conçois point de honte, et n'en crains point de blâme;
Le sujet qui l'allume a des perfections
Dignes de posséder tes inclinations;
Et, pour mieux te montrer le fond de mon courage,
J'aime autant son esprit que tu fais son visage.
Confesse donc, ma fille, et crois qu'un si beau feu
Veut être mieux traité que par un désaveu.

CÉLIDÉE.

Monsieur, il est tout vrai; son ardeur légitime
A tant gagné sur moi, que j'en fais de l'estime;
J'honore son mérite, et n'ai pu m'empêcher
De prendre du plaisir à m'en voir rechercher;
J'aime son entretien, je chéris sa présence:
Mais cela n'est enfin qu'un peu de complaisance,
Qu'un mouvement léger qui passe en moins d'un jour.
Vos seuls commandements produiront mon amour:
Et votre volonté, de la mienne suivie...

PLEIRANTE.

Favorisant ses vœux, seconde ton envie.
Aime, aime ton Lysandre; et, puisque je consens
Et que je t'autorise à ces feux innocents,
Donne-lui hardiment une entiere assurance

Qu'un mariage heureux suivra son espérance;
Engage-lui ta foi. Mais j'apperçois venir
Quelqu'un qui de sa part te vient entretenir.
Ma fille, adieu : les yeux d'un homme de mon âge
Peut-être empêcheroient la moitié du message.

CÉLIDÉE.

Il ne vient rien de lui, qu'il faille vous celer.

PLEIRANTE.

Mais tu seras, sans moi, plus libre à lui parler;
Et ta civilité, sans doute un peu forcée,
Me fait un compliment qui trahit ta pensée.

SCENE III.

CÉLIDÉE, ARONTE.

CÉLIDÉE.

Que fait ton maître, Aronte?

ARONTE.

Il m'envoie aujourd'hui
Voir ce que sa maîtresse a résolu de lui,
Et comment vous voulez qu'il passe la journée.

CÉLIDÉE.

Je serai chez Daphnis toute l'après-dînée;
Et, s'il m'aime, je crois que nous l'y pourrons voir:
Autrement...

ARONTE.

Ne pensez qu'à l'y bien recevoir,

CÉLIDÉE.

S'il y manque, il verra sa paresse punie.
Nous y devons dîner fort bonne compagnie;
J'y mene, du quartier, Hippolyte et Cloris.

ARONTE.

Après elles et vous il n'est rien dans Paris;
Et je n'en sache point, pour belles qu'on les nomme,
Qui puissent attirer les yeux d'un honnête homme.

CÉLIDÉE.

Je ne suis pas d'humeur bien propre à t'écouter,
Et ne prends pas plaisir à m'entendre flatter.
Sans que ton bel esprit tâche plus d'y paroître,
Mêle-toi de porter ma réponse à ton maître.

ARONTE, *seul.*

Quelle superbe humeur! quel arrogant maintien!
Si mon maître me croit, vous ne tenez plus rien;
Il changera d'objet, ou j'y perdrai ma peine;
Aussi-bien son amour ne vous rend que trop vaine.

SCENE IV.

LA LINGERE, LE LIBRAIRE.

On tire un rideau, et l'on voit le libraire, la lingere, et le mercier, chacun dans leur boutique.

LA LINGERE.

Vous avez fort la presse à ce livre nouveau;

C'est pour vous faire riche.

LE LIBRAIRE.

On le trouve si beau,
Que c'est, pour mon profit, le meilleur qui se voie.
(*à la lingere.*)
Mais, vous, que vous vendez de ces toiles de soie!

LA LINGERE.

De vrai, bien que d'abord on en vendît fort peu,
A présent Dieu nous aime, on y court comme au feu;
Je n'en saurois fournir autant qu'on m'en demande:
Elle sied mieux aussi que celle de Hollande,
Découvre moins le fard dont un visage est peint,
Et donne, ce me semble, un plus grand lustre au teint.
Je perds bien à gagner, de ce que ma boutique,
Pour être trop étroite, empêche ma pratique;
A peine y puis-je avoir deux chalands à la fois:
Je veux changer de place, avant qu'il soit un mois;
J'aime mieux en payer le double et davantage,
Et voir ma marchandise en plus bel étalage.

LE LIBRAIRE.

Vous avez bien raison; mais, à ce que j'entends...

SCENE V.

DORIMANT, CLÉANTE, LE LIBRAIRE.

LE LIBRAIRE, *à Dorimant.*

Monsieur, vous plaît-il voir quelques livres du temps?

DORIMANT.

Montrez-m'en quelques uns.

LE LIBRAIRE.

Voici ceux de la mode.

DORIMANT.

Otez-moi cet auteur, son nom seul m'incommode;
C'est un impertinent, ou je n'y connois rien.

LE LIBRAIRE.

Ses œuvres toutefois se vendent assez bien.

DORIMANT.

Quantité d'ignorants ne songent qu'à la rime.

LE LIBRAIRE.

Monsieur, en voici deux dont on fait grande estime;
Considérez ce trait, on le trouve divin.

DORIMANT.

Il n'est que mal traduit du cavalier Marin;
Sa veine au demeurant me semble assez hardie.

LE LIBRAIRE.

Ce fut son coup d'essai que cette comédie.

DORIMANT.

Cela n'est pas tant mal pour un commencement;
La plupart de ses vers coulent fort doucement:
Qu'il a de mignardise à décrire un visage!

SCENE VI.

HIPPOLYTE, FLORICE, DORIMANT, CLÉANTE, LE LIBRAIRE, LA LINGERE.

HIPPOLYTE, *à la lingere.*

Madame, montrez-nous quelques collets d'ouvrage.

LA LINGERE.

Je vous en vais montrer de toutes les façons.

DORIMANT, *au libraire.*

Ce visage vaut mieux que toutes vos chansons.

LA LINGERE, *à Hippolyte.*

Voilà du point d'esprit *, de Gênes et d'Espagne.

HIPPOLYTE.

Ceci n'est guere bon qu'à des gens de campagne.

LA LINGERE.

Voyez bien, s'il en est deux pareils dans Paris...

HIPPOLYTE.

Ne les vantez point tant, et dites-nous le prix.

LA LINGERE.

Quand vous aurez choisi.

HIPPOLYTE.

Que t'en semble, Florice?

* Le mot de *point d'esprit*, dont le sens nous échappe, nous faisoit soupçonner ici une faute d'impression; mais ce vers, tel qu'il est, se retrouve dans toutes les éditions que nous avons consultées.

FLORICE.

Ceux-là sont assez beaux, mais de mauvais service;
En moins de trois savons on ne les connoît plus.

HIPPOLYTE.

Celui-ci, qu'en dis-tu?

FLORICE.

L'ouvrage en est confus,
Bien que l'invention de près soit assez belle.
Voici bien votre fait, n'étoit que la dentelle
Est fort mal assortie avec le passement;
Cet autre n'a de beau que le couronnement.

LA LINGERE.

Si vous pouviez avoir deux jours de patience,
Il m'en vient, mais qui sont dans la même excellence.

(*Dorimant parle bas au libraire.*)

FLORICE.

Il vaudroit mieux attendre.

HIPPOLYTE.

Eh bien, nous attendrons;
Dites-nous au plus tard quel jour nous reviendrons.

LA LINGERE.

Mercredi j'en attends de certaines nouvelles.
Cependant vous faut-il quelques autres dentelles?

HIPPOLYTE.

J'en ai ce qu'il m'en faut pour ma provision.

LE LIBRAIRE, *à Dorimant.*

J'en vais subtilement prendre l'occasion.

(*à la lingere.*)

La connois-tu, voisine?

LA LINGERE.

Oui, quelque peu de vue;
Quant au reste, elle m'est tout-à-fait inconnue.

(*Dorimant tire Cléante au milieu du théâtre, et lui parle bas.*)

Ce cavalier, sans doute, y trouve plus d'appas
Que dans tous vos auteurs?

CLÉANTE, *à Dorimant.*

Je n'y manquerai pas.

DORIMANT.

Si tu ne me vois là, je serai dans la salle.

(*Il prend un livre sur la boutique du libraire.*)

Je connois celui-ci; sa veine est fort égale;
Il ne fait point de vers qu'on ne trouve charmants.
Mais on ne parle plus qu'on fasse de romans;
J'ai vu que notre peuple en étoit idolâtre.

LE LIBRAIRE.

La mode est à présent des pieces de théâtre.
De vrai, chacun s'en pique; et tel y met la main,
Qui n'eut jamais l'esprit d'ajuster un quatrain.

SCENE VII.

LYSANDRE, DORIMANT, LE LIBRAIRE, LE MERCIER.

LYSANDRE.

Je te prends sur le livre.

DORIMANT.

Eh bien, qu'en veux-tu dire?
Tant d'excellents esprits, qui se mêlent d'écrire,
Valent bien qu'on leur donne une heure de loisir.

LYSANDRE.

Y trouves-tu toujours une heure de plaisir?
Beaucoup font bien des vers; mais peu, la comédie.

DORIMANT.

Ton goût, je m'en assure, est pour la Normandie?*

LYSANDRE.

Sans rien spécifier, peu méritent le voir;
Souvent leur entreprise excede leur pouvoir;
Et tel parle d'amour sans aucune pratique.

DORIMANT.

On n'y sait guere alors que la vieille rubrique;
Faute de le connoître, on l'habille en fureur,
Et, loin d'en faire envie, on nous en fait horreur.

* La Normandie avoit produit un grand nombre d'auteurs plus ou moins distingués : tellement que c'étoit pour un écrivain une espece de préjugé favorable que d'être de cette province. Corneille est, sans contredit, celui dont elle doit le plus s'honorer.

Lui seul de ses effets a droit de nous instruire;
Notre plume à lui seul doit se laisser conduire:
Pour en bien discourir, il faut l'avoir bien fait;
Un bon poète ne vient que d'un amant parfait.

LYSANDRE.

Il n'en faut point douter, l'amour a des tendresses
Que nous n'apprenons point qu'auprès de nos maîtresses.
Tant de sortes d'appas, de doux saisissements,
D'agréables langueurs, et de ravissements,
Jusques où d'un bel œil peut s'étendre l'empire,
Et mille autres secrets que l'on ne sauroit dire,
Quoi que tous nos rimeurs en mettent par écrit,
Ne se surent jamais par un effort d'esprit;
Et je n'ai jamais vu de cervelles bien faites
Qui traitassent l'amour à la façon des poètes;
C'est tout un autre jeu. Le style d'un sonnet
Est fort extravagant dedans un cabinet;
Il y faut bien louer la beauté qu'on adore,
Sans mépriser Vénus, sans médire de Flore,
Sans que l'éclat des lis, des roses, d'un beau jour,
Ait rien à démêler avecque notre amour.
O pauvre comédie, objet de tant de veines,
Si tu n'es qu'un portrait des actions humaines,
On te tire souvent sur un original
A qui, pour dire vrai, tu ressembles fort mal!

DORIMANT.

Laissons la muse en paix, de grace, à la pareille;
Chacun fait ce qu'il peut, et ce n'est pas merveille,

Si, comme avec bon droit on perd bien un procès,
Souvent un bon ouvrage a de foibles succès.
Le jugement de l'homme, ou plutôt son caprice,
Pour quantité d'esprits n'a que de l'injustice:
J'en admire beaucoup dont on fait peu d'état;
Leurs fautes, tout au pis, ne sont pas coups d'état,
La plus grande est toujours de peu de conséquence.

LE LIBRAIRE.

Vous plairoit-il de voir des pieces d'éloquence?

LYSANDRE, *ayant regardé le titre d'un livre que le libraire lui présente.*

J'en lus hier la moitié; mais son vol est si haut,
Que, presque à tous moments, je me trouve en défaut.

DORIMANT.

Voici quelques auteurs dont j'aime l'industrie.
Mettez ces trois à part, mon maître, je vous prie;
Tantôt un de mes gens vous les viendra payer.

LYSANDRE, *à Dorimant.*

Le reste du matin, où veux-tu l'employer?

LE MERCIER.

Voyez deçà, messieurs, vous plaît-il rien du nôtre?
Voyez, je vous ferai meilleur marché qu'un autre,
Des gants, des baudriers, des rubans, des castors.

SCENE VIII.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.

Je ne saurois encor te suivre si tu sors:
Faisons un tour de salle, attendant mon Cléante.

LYSANDRE.

Qui te retient ici?

DORIMANT.

L'histoire en est plaisante:
Tantôt, comme j'étois sur le livre occupé,
Tout proche on est venu choisir du point-coupé.

LYSANDRE.

Qui?

DORIMANT.

C'est la question; mais, s'il faut s'en remettre
A ce qu'à mes regards sa coiffe a pu permettre,
Je n'ai rien vu d'égal; mon Cléante la suit,
Et ne reviendra point qu'il n'en soit bien instruit,
Qu'il n'en sache le nom, le rang, et la demeure.

LYSANDRE.

Ami, le cœur t'en dit.

DORIMANT.

Nullement, ou je meure;
Voyant je ne sais quoi de rare en sa beauté,
J'ai voulu contenter ma curiosité.

LYSANDRE.

Ta curiosité deviendra bientôt flamme;
C'est par là que l'amour se glisse dans une ame.
A la premiere vue, un objet qui nous plaît
N'inspire qu'un desir de savoir quel il est;
On en veut aussitôt apprendre davantage,
Voir si son entretien répond à son visage,
S'il est civil ou rude, importun ou charmeur,
Éprouver son esprit, connoître son humeur:
De là cet examen se tourne en complaisance;
On cherche si souvent le bien de sa présence,
Qu'on en fait habitude, et qu'au point d'en sortir
Quelque regret commence à se faire sentir:
On revient tout rêveur; et notre ame blessée,
Sans prendre garde à rien, cajole sa pensée.
Ayant rêvé le jour, la nuit à tout propos
On sent je ne sais quoi qui trouble le repos;
Un sommeil inquiet, sur de confus nuages,
Éleve incessamment de flatteuses images,
Et, sur leur vain rapport, fait naître des souhaits,
Que le réveil admire, et ne dédit jamais:
Tout le cœur court en hâte après de si doux guides;
Et le moindre larcin que font ses vœux timides
Arrête le larron, et le met dans les fers.

DORIMANT.

Ainsi tu fus épris de celle que tu sers?

LYSANDRE.

C'est un autre discours; à présent je ne touche

Qu'aux ruses de l'amour contre un esprit farouche,
Qu'il faut apprivoiser presque insensiblement,
Et contre ses froïdeurs combattre finement.
Des naturels plus doux....

SCENE IX.

DORIMANT, LYSANDRE, CLÉANTE.

DORIMANT.

Eh bien! elle s'appelle?

CLÉANTE.

Ne m'informez de rien qui touche cette belle.
Trois filous rencontrés vers le milieu du pont,
Chacun l'épée au poing, m'ont voulu faire affront,
Et, sans quelques amis qui m'ont tiré de peine,
Contre eux ma résistance eût peut-être été vaine;
Ils ont tourné le dos, me voyant secouru;
Mais ce que je suivois tandis est disparu.

DORIMANT.

Les traîtres! trois contre un! t'attaquer! te surprendre!
Quels insolents vers moi s'osent ainsi méprendre?

CLÉANTE.

Je ne connois qu'un d'eux, et c'est là le retour
De quelques tours de main qu'il reçut l'autre jour,
Lorsque, m'ayant tenu quelque propos d'ivrogne,
Nous eûmes prise ensemble à l'hôtel de Bourgogne.

DORIMANT.

Qu'on le trouve où qu'il soit; qu'une grêle de bois

Assemble sur lui seul le châtiment des trois;
Et que, sous l'étriviere, il puisse tôt connoître,
Quand on se prend aux miens, qu'on s'attaque à leur maître!

LYSANDRE.

J'aime à te voir ainsi décharger ton courroux:
Mais voudrois-tu parler franchement entre nous?

DORIMANT.

Quoi! tu doutes encor de ma juste colere?

LYSANDRE.

En ce qui le regarde, elle n'est que légere:
En vain pour son sujet tu fais l'intéressé;
Il a paré des coups dont ton cœur est blessé;
Cet accident fâcheux te vole une maîtresse;
Confesse ingénument, c'est là ce qui te presse.

DORIMANT.

Pourquoi te confesser ce que tu vois assez?
Au point de se former, mes desseins renversés,
Et mon desir trompé, poussent dans ces contraintes,
Sous de faux mouvements, de véritables plaintes.

LYSANDRE.

Ce desir, à vrai dire, est un amour naissant,
Qui ne sait où se prendre, et demeure impuissant;
Il s'égare et se perd dans cette incertitude;
Et, renaissant toujours de ton inquiétude,
Il te montre un objet d'autant plus souhaité,
Que plus sa connoissance a de difficulté.
C'est par là que ton feu davantage s'allume:
Moins on l'a pu connoître, et plus on en présume;

Notre ardeur curieuse en augmente le prix.

DORIMANT.

Que tu sais, cher ami, lire dans les esprits!
Et que, pour bien juger d'une secrete flamme,
Tu pénetres avant dans les ressorts d'une ame!

LYSANDRE.

Ce n'est pas encor tout; je veux te secourir.

DORIMANT.

Oh, que je ne suis pas en état de guérir!
L'amour use sur moi de trop de tyrannie.

LYSANDRE.

Souffre que je te mene en une compagnie
Où l'objet de mes vœux m'a donné rendez-vous;
Les divertissements t'y sembleront si doux,
Ton ame en un moment en sera si charmée,
Que, tous ses déplaisirs dissipés en fumée,
On gagnera sur toi fort aisément ce point
D'oublier un objet que tu ne connois point.
Mais garde-toi sur-tout d'une jeune voisine
Que ma maîtresse y mene; elle est et belle et fine,
Et sait si dextrement ménager ses attraits,
Qu'il n'est pas bien aisé d'en éviter les traits.

DORIMANT.

Au hasard, fais de moi tout ce que bon te semble.

LYSANDRE.

Donc, en attendant l'heure, allons dîner ensemble.

SCENE X.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.

Tu me railles toujours.

FLORICE.

S'il ne vous veut du bien,
Dites assurément que je n'y connois rien.
Je le considérois tantôt chez ce libraire;
Ses regards de sur vous ne pouvoient se distraire,
Et son maintien étoit dans une émotion
Qui m'instruisoit assez de son affection.
Il vouloit vous parler, et n'osoit l'entreprendre.

HIPPOLYTE.

Toi, ne me parle point, ou parle de Lysandre;
C'est le seul dont la vue excita mon ardeur.

FLORICE.

Et le seul qui pour vous n'a que de la froideur.
Célidée est son ame, et tout autre visage
N'a point d'assez beaux traits pour toucher son courage;
Son brasier est trop grand, rien ne peut l'amortir:
En vain son écuyer tâche à l'en divertir,
En vain, jusques aux cieux portant votre louange,
Il cherche à lui jeter quelque amorce du change.
Et lui dit jusque-là que dans votre entretien

Vous témoignez souvent de lui vouloir du bien;
Tout cela n'est qu'autant de paroles perdues.

HIPPOLYTE.

Faute d'être, sans doute, assez bien entendues!

FLORICE.

Ne le présumez pas, il faut avoir recours
À de plus hauts secrets qu'à ces foibles discours.
Je fus fine autrefois, et, depuis mon veuvage,
Ma ruse chaque jour s'est accrue avec l'âge:
Je me connois en monde, et sais mille ressorts
Pour débaucher une ame, et brouiller des accords.

HIPPOLYTE.

Dis promptement, de grace.

FLORICE.

A présent l'heure presse,
Et je ne vous saurois donner qu'un mot d'adresse.
Cette voisine et vous... Mais déja la voici.

SCENE XI.

CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

CÉLIDÉE.

A force de tarder, tu m'as mise en souci:
Il est temps, et Daphnis par un page me mande
Que, pour faire servir, on n'attend que ma bande;

Le carrosse est tout prêt: allons, veux-tu venir?

HIPPOLYTE.

Lysandre après dîner t'y vient entretenir?

CÉLIDÉE.

S'il osoit y manquer, je te donne promesse
Qu'il pourroit bien ailleurs chercher une maîtresse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, DORIMANT.

HIPPOLYTE.

Ne me contez point tant que mon visage est beau:
Ces discours n'ont pour moi rien du tout de nouveau;
Je le sais bien sans vous, et j'ai cet avantage,
Quelques perfections qui soient sur mon visage,
Que je suis la premiere à m'en appercevoir:
Pour me les bien apprendre, il ne faut qu'un miroir;
J'y vois en un moment tout ce que vous me dites.

DORIMANT.

Mais vous n'y voyez pas tous vos rares mérites;
Cet esprit tout divin, et ce doux entretien,
Ont des charmes puissants dont il ne montre rien.

HIPPOLYTE.

Vous les montrez assez par cette après-dînée
Qu'à causer avec moi vous vous êtes donnée;
Si mon discours n'avoit quelque charme caché,
Il ne vous tiendroit pas si long-temps attaché.
Je vous juge plus sage, et plus aimer votre aise,

Que d'y tarder ainsi sans que rien vous y plaise;
Et, si je présumois qu'il vous plût sans raison,
Je me ferois moi-même un peu de trahison;
Et, par ce trait badin qui sentiroit l'enfance,
Votre beau jugement recevroit trop d'offense.
Je suis un peu timide, et, dût-on me jouer,
Je n'ose démentir ceux qui m'osent louer.

DORIMANT.

Aussi vous n'avez pas le moindre lieu de craindre
Qu'on puisse, en vous louant, ni vous flatter, ni feindre;
On voit un tel éclat en vos brillants appas,
Qu'on ne peut l'exprimer, ni ne l'adorer pas.

HIPPOLYTE.

Ni ne l'adorer pas! Par là vous voulez dire...?

DORIMANT.

Que mon cœur désormais vit dessous votre empire,
Et que tous mes desseins de vivre en liberté
N'ont rien eu d'assez fort contre votre beauté.

HIPPOLYTE.

Quoi! mes perfections vous donnent dans la vue?

DORIMANT.

Les rares qualités dont vous êtes pourvue
Vous ôtent tout sujet de vous en étonner.

HIPPOLYTE.

Cessez aussi, monsieur, de vous l'imaginer.
Si vous brûlez pour moi, ce ne sont pas merveilles;
J'ai de pareils discours chaque jour aux oreilles,
Et tous les gens d'esprit en font autant que vous.

DORIMANT.

En amour, toutefois, je les surpasse tous.
Je n'ai point consulté, pour vous donner mon ame;
Votre premier aspect sut allumer ma flamme,
Et je sentis mon cœur, par un secret pouvoir,
Aussi prompt à brûler que mes yeux à vous voir.

HIPPOLYTE.

Avoir connu d'abord combien je suis aimable,
Encor qu'à votre avis il soit inexprimable,
Ce grand et prompt effet m'assure puissamment
De la vivacité de votre jugement.
Pour moi, que la nature a faite un peu grossiere,
Mon esprit, qui n'a pas cette vive lumiere,
Conduit trop pesamment toutes ses fonctions
Pour m'avertir sitôt de vos perfections.
Je vois bien que vos feux méritent récompense;
Mais de les seconder ce défaut me dispense.

DORIMANT.

Railleuse!

HIPPOLYTE.

Excusez-moi, je parle tout de bon.

DORIMANT.

Le temps de cet orgueil me fera la raison;
Et nous verrons un jour, à force de services,
Adoucir vos rigueurs et finir mes supplices.

SCENE II.

DORIMANT, LYSANDRE, HIPPOLYTE.

Lysandre sort de chez Célidée, et passe sans s'arrêter, les saluant seulement.

HIPPOLYTE.

(*à Lysandre.*)

Peut-être l'avenir... Tout beau, coureur, tout beau!
On n'est pas quitte ainsi pour un coup de chapeau:
Vous aimez l'entretien de votre fantaisie;
Mais, pour un cavalier, c'est peu de courtoisie,
Et cela messied fort à des hommes de cour
De n'accompagner pas leur salut d'un bon jour.

LYSANDRE.

Puisqu'auprès d'un sujet capable de nous plaire
La présence d'un tiers n'est jamais nécessaire;
De peur qu'il en reçut quelque importunité,
J'ai mieux aimé manquer à la civilité.

HIPPOLYTE.

Voilà parer mon coup d'un galant artifice,
Comme si je pouvois... Que me veux-tu, Florice?

(*Florice entre, et parle bas à Hippolyte.*)

Dis-lui que je m'en vais. Messieurs, pardonnez-moi:
On me vient d'apporter une fâcheuse loi;
Incivile à mon tour, il faut que je vous quitte.
Une mere m'appelle.

DORIMANT.

Adieu, belle Hippolyte,
Adieu: souvenez-vous....

HIPPOLYTE.

Mais vous, n'y songez plus.

SCENE III.

LYSANDRE, DORIMANT.

LYSANDRE.

Quoi! Dorimant, ce mot t'a rendu tout confus!

DORIMANT.

Ce mot à mes desirs laisse peu d'espérance.

LYSANDRE.

Tu ne la vois encor qu'avec indifférence?

DORIMANT.

Comme toi Célidée.

LYSANDRE.

Elle eut donc chez Daphnis,
Hier, dans son entretien, des charmes infinis?
Je te l'avois bien dit, que ton ame à sa vue
Demeureroit ou prise, ou puissamment émue;
Mais tu n'as pas sitôt oublié la beauté
Qui fit naître au palais ta curiosité?
Du moins ces deux objets balancent ton courage?

DORIMANT.

Sais-tu bien que c'est là justement mon visage,
Celui que j'avois vu le matin au palais?

LYSANDRE.

A ce compte...

DORIMANT.

J'en tiens, ou l'on n'en tint jamais.

LYSANDRE.

C'est consentir bientôt à perdre ta franchise.

DORIMANT.

C'est rendre un prompt hommage aux yeux qui me l'ont prise.

LYSANDRE.

Puisque tu les connois, je ne plains plus ton mal.

DORIMANT.

Leur coup, pour les connoître, en est-il moins fatal?

LYSANDRE.

Non, mais du moins ton cœur n'est plus à la torture
De voir tes vœux forcés d'aller à l'aventure;
Et cette belle humeur de l'objet qui t'a pris...

DORIMANT.

Sous un accueil riant cache un subtil mépris.
Ah! que tu ne sais pas de quel air on me traite!

LYSANDRE.

Je t'en avois jugé l'ame fort satisfaite;
Et cette gaie humeur, qui brilloit dans ses yeux,
M'en promettoit pour toi quelque chose de mieux.

DORIMANT.

Cette belle, de vrai, quoique toute de glace,
Mêle dans ses froideurs je ne sais quelle grace,
Par où tout de nouveau je me laisse gagner,
Et consens, peu s'en faut, à m'en voir dédaigner.

Loin de s'en affoiblir, mon amour s'en augmente;
Je demeure charmé de ce qui me tourmente.
Je pourrois de toute autre être le possesseur,
Que sa possession auroit moins de douceur.
Je ne suis plus à moi quand je vois Hippolyte
Rejeter ma louange et vanter son mérite,
Négliger mon amour ensemble et l'approuver,
Me remplir tout d'un temps d'espoir et m'en priver,
Me refuser son cœur en acceptant mon ame,
Faire état de mon choix en méprisant ma flamme.
Hélas! en voilà trop; le moindre de ses traits
A pour me retenir de trop puissants attraits;
Trop heureux d'avoir vu sa froideur enjouée
Ne se point offenser d'une ardeur avouée!

LYSANDRE.

Son adieu toutefois te défend d'y songer,
Et ce commandement t'en devroit dégager.

DORIMANT.

Qu'un plus capricieux d'un tel adieu s'offense;
Il me donne un conseil plutôt qu'une défense,
Et, par ce mot d'avis, son cœur sans amitié
Du temps que j'y perdrai montre quelque pitié.

LYSANDRE.

Soit défense, ou conseil, de rien ne désespere;
Je te réponds déja de l'esprit de sa mere.
Pleirante son voisin lui parlera pour toi;
Il peut beaucoup sur elle, et fera tout pour moi.
Tu sais qu'il m'a donné sa fille pour maîtresse.

Tâche à vaincre Hippolyte avec un peu d'adresse,
Et n'appréhende pas qu'il en faille beaucoup;
Tu verras sa froideur se perdre tout d'un coup.
Elle ne se contraint à cette indifférence
Que pour rendre une entiere et pleine déférence,
Et cherche, en déguisant son propre sentiment,
La gloire de n'aimer que par commandement.

DORIMANT.

Tu me flattes, ami, d'une attente frivole.

LYSANDRE.

L'effet suivra de près.

DORIMANT.

Mon cœur, sur ta parole,
Ne se résout qu'à peine à vivre plus content.

LYSANDRE.

Il se peut assurer du bonheur qu'il prétend;
J'y donnerai bon ordre. Adieu: le temps me presse,
Et je viens de sortir d'auprès de ma maîtresse;
Quelques commissions dont elle m'a chargé
M'obligent maintenant à prendre ce congé.

SCENE IV.

DORIMANT.

Dieux! qu'il est mal-aisé qu'une ame bien atteinte
Conçoive de l'espoir qu'avec un peu de crainte!
Je dois toute croyance à la foi d'un ami,
Et n'ose cependant m'y fier qu'à demi.

SCENE V.

DORIMANT, FLORICE.

DORIMANT.

Hippolyte d'un mot chasseroit ce caprice.
Est-elle encore en haut?

FLORICE.

Encore.

DORIMANT.

Adieu, Florice.
Nous la verrons demain.

SCENE VI.

HIPPOLYTE, FLORICE.

FLORICE.

Il vient de s'en aller.
Sortez.

HIPPOLYTE.

Mais falloit-il ainsi me rappeler,
Me supposer ainsi des ordres d'une mere?
Sans mentir, contre toi j'en suis tout en colere:
A peine ai-je attiré Lysandre en nos discours,
Que tu viens, par plaisir, en arrêter le cours.

FLORICE.

Eh bien, prenez-vous-en à mon impatience
De vous communiquer un trait de ma science:

Cet avis important tombé dans mon esprit
Méritoit qu'aussitôt Hippolyte l'apprît;
Je vais sans perdre temps y disposer Aronte.

HIPPOLYTE.

J'ai la mine, après tout, d'y trouver mal mon compte.

FLORICE.

Je sais ce que je fais, et ne perds point mes pas;
Mais de votre côté ne vous épargnez pas;
Mettez tout votre esprit à bien mener la ruse.

HIPPOLYTE.

Il ne faut point par là te préparer d'excuse.
Va, suivant le succès, je veux à l'avenir
Du mal que tu m'as fait perdre le souvenir.

SCENE VII.

HIPPOLYTE, CÉLIDÉE.

HIPPOLYTE, *frappant à la porte de Célidée.*

Célidée, es-tu là?

CÉLIDÉE.

Que me veut Hippolyte?

HIPPOLYTE.

Délasser mon esprit une heure en ta visite.
Que j'ai depuis un jour un importun amant!
Et que, pour mon malheur, je plais à Dorimant!

CÉLIDÉE.

Ma sœur, que me dis-tu? Dorimant t'importune!

Quoi! j'enviois déja ton heureuse fortune,
Et déja dans l'esprit je sentois quelque ennui
D'avoir connu Lysandre auparavant que lui.

HIPPOLYTE.

Ah! ne me raille point. Lysandre, qui t'engage,
Est le plus accompli des hommes de son âge.

CÉLIDÉE.

Je te jure, à mes yeux l'autre l'est bien autant.
Mon cœur a de la peine à demeurer constant;
Et, pour te découvrir jusqu'au fond de mon ame,
Ce n'est plus que ma foi qui conserve ma flamme;
Lysandre me déplaît de me vouloir du bien.
Plût aux dieux que son change autorisât le mien,
Ou qu'il usât vers moi de tant de négligence,
Que ma légèreté se pût nommer vengeance!
Si j'avois un prétexte à me mécontenter,
Tu me verrois bientôt résoudre à le quitter.

HIPPOLYTE.

Simple! présumes-tu qu'il devienne volage
Tant qu'il verra l'amour régner sur ton visage?
Ta flamme trop visible entretient ses ferveurs,
Et ses feux dureront autant que tes faveurs.

CÉLIDÉE.

Il semble, à t'écouter, que rien ne le retienne
Que parceque sa flamme a l'aveu de la mienne.

HIPPOLYTE.

Que sais-je? Il n'a jamais éprouvé tes rigueurs;
L'amour en même temps sut embraser vos cœurs;

Et même j'ose dire, après beaucoup de monde,
Que sa flamme vers toi ne fut que la seconde.
Il se vit accepter avant que de s'offrir;
Il ne vit rien à craindre, et n'eut rien à souffrir;
Il vit sa récompense acquise avant la peine,
Et devant le combat sa victoire certaine.
Un homme est bien cruel, quand il ne donne pas
Un cœur qu'on lui demande avec autant d'appas.
Qu'à ce prix la constance est une chose aisée!
Et qu'autrefois par là je me vis abusée!
Alcidor, que mes yeux avoient si fort épris,
Courut au changement dès le premier mépris.
La force de l'amour paroît dans la souffrance.
Je le tiens fort douteux, s'il a tant d'assurance.
Qu'on en voit s'affoiblir pour un peu de longueur!
Et qu'on en voit céder à la moindre rigueur!

CÉLIDÉE.

Je connois mon Lysandre, et sa flamme est trop forte
Pour tomber en soupçon qu'il m'aime de la sorte.
Toutefois un dédain éprouvera ses feux:
Ainsi, quoi qu'il en soit, j'aurai ce que je veux;
Il me rendra constante, ou me fera volage:
S'il m'aime, il me retient; s'il change, il me dégage.
Suivant ce qu'il aura d'amour ou de froideur,
Je suivrai ma nouvelle ou ma premiere ardeur.

HIPPOLYTE.

En vain tu t'y résous; ton ame un peu contrainte
Au travers de tes yeux lui trahira ta feinte.

L'un d'eux dédira l'autre, et toujours un souris
Lui fera voir assez combien tu le chéris.

CÉLIDÉE.

Ce n'est qu'un faux soupçon qui te le persuade;
J'armerai de rigueur jusqu'à la moindre œillade,
Et réglerai si bien toutes mes actions
Qu'il ne pourra juger de mes intentions.

HIPPOLYTE.

Pour le moins aussitôt que par cette conduite
Tu seras de son cœur suffisamment instruite,
S'il demeure constant, l'amour et la pitié,
Avant que dire adieu, renoueront l'amitié.

CÉLIDÉE.

Il va bientôt venir. Va-t'en, et sois certaine
De ne voir d'aujourd'hui Lysandre hors de peine.

HIPPOLYTE.

Et demain?

CÉLIDÉE.

Je t'irai conter ses mouvements,
Et touchant l'avenir prendre tes sentiments.
O dieux! si je pouvois changer sans infamie!

HIPPOLYTE.

Adieu. N'épargne en rien ta plus fidele amie.

SCENE VIII.

CÉLIDÉE.

Quel étrange combat! Je meurs de le quitter,

Et mon reste d'amour ne le peut maltraiter.
Mon ame veut et n'ose, et, bien que refroidie,
N'aura trait de mépris si je ne l'étudie.
Tout ce que mon Lysandre a de perfections
Se vient offrir en foule à mes affections.
Je vois mieux ce qu'il vaut lorsque je l'abandonne;
Et déja la grandeur de ma perte m'étonne.
Pour régler sur ce point mon esprit balancé,
J'attends ses mouvements sur mon dédain forcé;
Ma feinte éprouvera si son amour est vraie.
Hélas! ses yeux me font une nouvelle plaie.
Prépare-toi, mon cœur, et laisse à mes discours
Assez de liberté pour trahir mes amours.

SCENE IX.

LYSANDRE, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.

Quoi! j'aurois donc de vous encore une visite?
Vraiment, pour aujourd'hui, je m'en estimois quitte.

LYSANDRE.

Une par jour suffit, si tu veux endurer
Qu'autant comme le jour je la fasse durer.

CÉLIDÉE.

Pour douce que nous soit l'ardeur qui nous consume,
Tant d'importunité n'est point sans amertume.

LYSANDRE.

Au lieu de me donner ces appréhensions,

Apprends ce que j'ai fait sur tes commissions.

CÉLIDÉE.

Je ne vous en chargeai qu'afin de me défaire
D'un entretien chargeant, et qui m'alloit déplaire.

LYSANDRE.

Depuis quand donnez-vous ces qualités aux miens?

CÉLIDÉE.

Depuis que mon esprit n'est plus dans vos liens.

LYSANDRE.

Est-ce donc par gageure, ou par galanterie?

CÉLIDÉE.

Ne vous flattez point tant que ce soit raillerie.
Ce que j'ai dans l'esprit, je ne le puis celer;
Et ne suis pas d'humeur à rien dissimuler.

LYSANDRE.

Quoi? que vous ai-je fait? d'où provient ma disgrace?
Quel sujet avez-vous d'être pour moi de glace?
Ai-je manqué de soins? ai-je manqué de feux?
Vous ai-je dérobé le moindre de mes vœux?
Ai-je trop peu cherché l'heur de votre présence?
Ai-je eu pour d'autres yeux la moindre complaisance?

CÉLIDÉE.

Tout cela n'est qu'autant de propos superflus.
Je voulus vous aimer, et je ne le veux plus;
Mon feu fut sans raison, ma glace l'est de même:
Si l'un eut quelque excès, je rendrai l'autre extrême.

LYSANDRE.

Par cette extrémité vous avancez ma mort.

CÉLIDÉE.

Il m'importe fort peu quel sera votre sort.

LYSANDRE.

Quelle nouvelle amour, ou plutôt quel caprice
Vous porte à me traiter avec cette injustice,
Vous de qui le serment m'a reçu pour époux?

CÉLIDÉE.

J'en perds le souvenir aussi-bien que de vous.

LYSANDRE.

Évitez-en la honte, et fuyez-en le blâme.

CÉLIDÉE.

Je les veux accepter pour peine de ma flamme.

LYSANDRE.

Un reproche éternel suit ce tour inconstant.

CÉLIDÉE.

Si vous me voulez plaire, il en faut faire autant.

LYSANDRE.

Est-ce là donc le prix de vous avoir servie?
Ah! cessez vos mépris, ou me privez de vie.

CÉLIDÉE.

Eh bien, soit; un adieu les va faire cesser;
Aussi-bien ce discours ne fait que me lasser.

LYSANDRE.

Ah! redouble plutôt ce dédain qui me tue,
Et laisse-moi le bien d'expirer à ta vue;
Que j'adore tes yeux, tout cruels qu'ils me sont,
Qu'ils reçoivent mes vœux pour le mal qu'ils me font.
Invente à me gêner quelque rigueur nouvelle;

Traite, si tu le veux, mon ame en criminelle;
Dis que je suis ingrat, appelle-moi léger,
Impute à mes amours la honte de changer;
Dedans mon désespoir fais éclater ta joie;
Et tout me sera doux, pourvu que je te voie.
Tu verras tes mépris n'ébranler point ma foi,
Et mes derniers soupirs ne voler qu'après toi.
Ne crains point de ma part de reproche ou d'injure;
Je ne t'appellerai ni lâche, ni parjure,
Mon feu supprimera ces titres odieux;
Mes douleurs céderont au pouvoir de tes yeux;
Et mon fidele amour, malgré leur vive atteinte,
Pour t'adorer encore étouffera ma plainte.

CÉLIDÉE.

Adieu. Quelques encens que tu veuilles m'offrir,
Je ne me saurois plus résoudre à les souffrir.

SCENE X.

LYSANDRE.

Célidée, ah, tu fuis! tu fuis donc, et tu n'oses
Faire tes yeux témoins d'un trépas que tu causes!
Ton esprit, insensible à mes feux innocents,
Craint de ne l'être pas aux douleurs que je sens;
Tu crains que la pitié qui se glisse en ton ame
N'y rejette un rayon de ta premiere flamme,
Et qu'elle ne t'arrache un soudain repentir,

Malgré tout cet orgueil qui n'y peut consentir.
Tu vois qu'un désespoir dessus mon front exprime
En mille traits de feu mon ardeur et ton crime;
Mon visage t'accuse, et tu vois dans mes yeux
Un portrait que mon cœur conserve beaucoup mieux.
Tous mes soins, tu le sais, furent pour Célidée;
La nuit ne m'a jamais retracé d'autre idée,
Et tout ce que Paris a d'objets ravissants
N'a jamais ébranlé le moindre de mes sens.
Ton exemple à changer en vain me sollicite;
Dans ta volage humeur j'adore ton mérite;
Et mon amour, plus fort que mes ressentiments,
Conserve sa vigueur au milieu des tourments.
Reviens, mon cher souci, puisqu'après tes défenses
Mes plus vives ardeurs sont pour toi des offenses.
Vois comme je persiste à te désobéir,
Et par là, si tu peux, prends droit de me haïr.
Fol, je présume ainsi rappeler l'inhumaine,
Qui ne veut pas avoir de raisons à sa haine:
Puisqu'elle a sur mon cœur un pouvoir absolu,
Il lui suffit de dire : « Ainsi je l'ai voulu. »
Cruelle, tu le veux! C'est donc ainsi qu'on traite
Les sinceres ardeurs d'une amour si parfaite?
Tu me veux donc trahir? tu le veux, et ta foi
N'est qu'un gage frivole à qui vit sous ta loi?
Mais je veux l'endurer sans bruit, sans résistance.
Tu verras ma langueur, et non mon inconstance;

Et, de peur de t'ôter un captif par ma mort,
J'attendrai ce bonheur de mon funeste sort.
Jusque-là mes douleurs, publiant ta victoire,
Sur mon front pâlissant élèveront ta gloire,
Et sauront en tous lieux hautement témoigner
Que, sans me refroidir, tu m'as pu dédaigner.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LYSANDRE, ARONTE.

LYSANDRE.

Tu me donnes, Aronte, un étrange remede.

ARONTE.

Souverain toutefois au mal qui vous possede.
Croyez-moi, j'en ai vu des succès merveilleux
A remettre au devoir ces esprits orgueilleux:
Quand on leur sait donner un peu de jalousie,
Ils ont bientôt quitté ces traits de fantaisie;
Car enfin tout l'éclat de ces emportements
Ne peut avoir pour but de perdre leurs amants.

LYSANDRE.

Que voudroit donc par là mon ingrate maîtresse?

ARONTE.

Elle vous joue un tour de la plus haute adresse.
Avez-vous bien pris garde au temps de ses mépris?
Tant qu'elle vous a cru légèrement épris,
Que votre chaîne encor n'étoit pas assez forte,
Vous a-t-elle jamais gouverné de la sorte?

Vous ignoriez alors l'usage des soupirs,
Ce n'étoient que douceurs, ce n'étoient que plaisirs:
Son esprit avisé vouloit par cette ruse
Établir un pouvoir dont maintenant elle use.
Remarquez-en l'adresse; elle fait vanité
De voir dans ses dédains votre fidélité.
Votre humeur endurante à ces rigueurs l'invite.
On voit par là vos feux, par vos feux son mérite;
Et cette fermeté de vos affections
Montre un effet puissant de ses perfections.
Osez-vous espérer qu'elle soit plus humaine,
Puisque sa gloire augmente, augmentant votre peine?
Rabattez cet orgueil; faites-lui soupçonner
Que vous vous en piquez jusqu'à l'abandonner.
La crainte d'en voir naître une si juste suite
A vivre comme il faut l'aura bientôt réduite;
Elle en fuira la honte, et ne souffrira pas
Que ce change s'impute à son manque d'appas.
Il est de son honneur d'empêcher qu'on présume
Qu'on éteigne aisément les flammes qu'elle allume.
Feignez d'aimer quelque autre, et vous verrez alors
Combien à vous reprendre elle fera d'efforts.

LYSANDRE.

Pourrois-tu me juger capable d'une feinte?

ARONTE.

Pourriez-vous trouver rude un moment de contrainte?

LYSANDRE.

Je trouve ses mépris plus doux à supporter.

ARONTE.

Pour les faire finir, il faut les imiter.

LYSANDRE.

Faut-il être inconstant, pour la rendre fidele?

ARONTE.

Il faut souffrir toujours, ou déguiser comme elle.

LYSANDRE.

Que de raisons, Aronte, à combattre mon cœur,
Qui ne peut adorer que son premier vainqueur!
Du moins, auparavant que l'effet en éclate,
Fais un effort pour moi; va trouver mon ingrate;
Mets-lui devant les yeux mes services passés,
Mes feux si bien reçus, si mal récompensés,
L'excès de mes tourments et de ses injustices;
Emploie à la gagner tes meilleurs artifices.
Que n'obtiendras-tu point par ta dextérité,
Puisque tu viens à bout de ma fidélité!

ARONTE.

Mais, mon possible fait, si cela ne succede?

LYSANDRE.

Je feindrai dès demain qu'Aminte me possede.

ARONTE.

Aminte! Ah, commencez la feinte dès demain,
Mais n'allez point courir au fauxbourg Saint-Germain.
Et quand penseriez-vous que cette ame cruelle
Dans le fond du Marais en reçût la nouvelle?
Vous seriez tout un siecle à lui vouloir du bien
Sans que votre arrogante en apprît jamais rien.

Puisque vous voulez feindre, il faut feindre à sa vue,
Qu'aussitôt votre feinte en puisse être apperçue,
Qu'elle blesse les yeux de son esprit jaloux,
Et porte jusqu'au cœur d'inévitables coups.
Ce sera faire au vôtre un peu de violence;
Mais tout le fruit consiste à feindre en sa présence.

LYSANDRE.

Hippolyte, en ce cas, seroit fort à propos;
Mais je crains qu'un ami n'en perdît le repos.
Dorimant, dont ses yeux ont charmé le courage,
Autant que Célidée, en auroit de l'ombrage.

ARONTE.

Vous verrez si soudain rallumer son amour,
Que la feinte n'est pas pour durer plus d'un jour;
Et vous aurez après un sujet de risée
Des soupçons mal fondés de son ame abusée.

LYSANDRE.

Va trouver Célidée, et puis nous résoudrons,
En ces extrémités, quel avis nous prendrons.

SCENE II.

ARONTE.

Sans que pour l'appaiser je me rompe la tête,
Mon message est tout fait, et sa réponse prête.
Bien loin que mon discours pût la persuader,
Elle n'aura jamais voulu me regarder.
Une prompte retraite au seul nom de Lysandre,

C'est par où ses dédains se seront fait entendre.
Mes amours du passé ne m'ont que trop appris
Avec quelles couleurs il faut peindre un mépris.
A peine faisoit-on semblant de me connoître,
De sorte...

SCENE III.

FLORICE, ARONTE.

FLORICE.

Aronte, eh bien, qu'as-tu fait vers ton maître?
Le verrons-nous bientôt?

ARONTE.

N'en sois plus en souci;
Dans une heure au plus tard je te le rends ici.

FLORICE.

Prêt à lui témoigner...

ARONTE.

Tout prêt. Adieu. Je tremble
Que de chez Célidée on ne nous voie ensemble.

SCENE IV.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.

D'où vient que mon abord l'oblige à te quitter?

FLORICE.

Tant s'en faut qu'il vous fuie, il vient de me conter...

Toutefois je ne sais si je vous le dois dire.

HIPPOLYTE.

Que tu te plais, Florice, à me mettre en martyre!

FLORICE.

Il faut vous préparer à des ravissements...

HIPPOLYTE.

Ta longueur m'y prépare avec bien des tourments.
Dépêche; ces discours font mourir Hippolyte.

FLORICE.

Mourez donc promptement, que je vous ressuscite.

HIPPOLYTE.

L'insupportable femme! Enfin, diras-tu rien?

FLORICE.

L'impatiente fille! Enfin, tout ira bien.

HIPPOLYTE.

Enfin, tout ira bien. Ne saurai-je autre chose?

FLORICE.

Il faut que votre esprit là-dessus se repose.
Vous ne pouviez tantôt souffrir de longs propos,
Et, pour vous obliger, j'ai tout dit en trois mots;
Mais ce que maintenant vous n'en pouvez apprendre,
Vous l'apprendrez bientôt plus au long de Lysandre.

HIPPOLYTE.

Tu ne flattes mon cœur que d'un espoir confus.

FLORICE.

Parlez à votre amie, et ne vous fâchez plus.

SCENE V.

CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

CÉLIDÉE.

Mon abord importun rompt votre conférence:
Tu m'en voudras du mal.

HIPPOLYTE.

Du mal? Et l'apparence?
Je ne sais pas aimer de si mauvaise foi;
Et tout à l'heure encor je lui parlois de toi.

CÉLIDÉE.

Je me retire donc afin que sans contrainte...

HIPPOLYTE.

Quitte cette grimace, et mets à part la feinte.
Tu fais la réservée en ces occasions,
Mais tu meurs de savoir ce que nous en disions.

CÉLIDÉE.

Tu meurs de le conter plus que moi de l'apprendre,
Et tu prendrois pour crime un refus de l'entendre.
Puis donc que tu le veux, ma curiosité...

HIPPOLYTE.

Vraiment, tu me confonds de ta civilité.

CÉLIDÉE.

Voilà de tes détours, et comme tu differes
A me dire en quel point vous teniez mes affaires.

HIPPOLYTE.

Nous parlions du dessein d'éprouver ton amant.

Tu l'as vu réussir à ton contentement?

CÉLIDÉE.

Je viens te voir exprès pour t'en dire l'issue:
Que je m'en suis trouvée heureusement déçue!
Je présumois beaucoup de ses affections,
Mais je n'attendois pas tant de soumissions.
Jamais le désespoir, qui saisit son courage,
N'en put tirer un mot à mon désavantage;
Il tenoit mes dédains encor trop précieux,
Et ses reproches même étoient officieux.
Aussi ce grand amour a rallumé ma flamme;
Le change n'a plus rien qui chatouille mon ame;
Il n'a plus de douceur pour mon esprit flottant,
Aussi ferme à présent qu'il le croit inconstant.

FLORICE.

Quoi que vous ayez vu de sa persévérance,
N'en prenez pas encore une entiere assurance.
L'espoir de vous fléchir a pu, le premier jour,
Jeter sur son dépit ces beaux dehors d'amour;
Mais vous verrez bientôt que pour qui le méprise
Toute légèreté lui semblera permise.
J'ai vu des amoureux de toutes les façons.

HIPPOLYTE.

Cette bizarre humeur n'est jamais sans soupçons.
L'avantage qu'elle a d'un peu d'expérience
Tient éternellement son ame en défiance;
Mais ce qu'elle te dit ne vaut pas l'écouter.

CÉLIDÉE.

Et je ne suis pas fille à m'en épouvanter.
Je veux que ma rigueur à tes yeux continue,
Et lors sa fermeté te sera mieux connue;
Tu ne verras des traits que d'un amour si fort,
Que Florice elle-même avoûra qu'elle a tort.

HIPPOLYTE.

Ce sera trop long-temps lui paroître cruelle.

CÉLIDÉE.

Tu connoîtras par là combien il m'est fidele.
Le ciel à ce dessein nous l'envoie à propos.

HIPPOLYTE.

Et quand te résous-tu de le mettre en repos?

CÉLIDÉE.

Trouve bon, je te prie, après un peu de feinte,
Que mes feux violents s'expliquent sans contrainte;
Et pour le rappeler des portes du trépas,
Si j'en dis un peu trop, ne t'en offense pas.

SCENE VI.

LYSANDRE, CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

LYSANDRE.

Merveille des beautés, seul objet qui m'engage...

CÉLIDÉE.

N'oublierez-vous jamais cet importun langage?

Vous obstiner encore à me persécuter,
C'est prendre du plaisir à vous voir maltraiter.
Perdez mon souvenir avec votre espérance,
Et ne m'accablez plus de cette déférence.
Il faut, pour m'arrêter, des entretiens meilleurs.

LYSANDRE.

Quoi! vous prenez pour vous ce que j'adresse ailleurs?
Adore qui voudra votre rare mérite,
Un change heureux me donne à la belle Hippolyte:
Mon sort en cela seul a voulu me trahir
Qu'en ce change mon cœur semble vous obéir,
Et que mon feu passé vous va rendre si vaine
Que vous imputerez ma flamme à votre haine,
A votre orgueil nouveau mes nouveaux sentiments,
L'effet de ma raison à vos commandements.

CÉLIDÉE.

Tant s'en faut que je prenne une si triste gloire,
Je chasse mes dédains même de ma mémoire,
Et dans leur souvenir rien ne me semble doux
Parcequ'en le gardant je penserois à vous.

LYSANDRE, *à Hippolyte.*

Beauté, de qui les yeux, nouveaux rois de mon ame,
Me font être léger sans en craindre de blâme...

HIPPOLYTE.

Ne vous emportez point à ces propos perdus,
Et cessez de m'offrir des vœux qui lui sont dus;
Je pense mieux valoir que le refus d'une autre.
Si vous voulez venger son mépris par le vôtre,

Ne venez point du moins m'enrichir de son bien.
Elle vous traite mal, mais elle n'aime rien.
Vous, faites-en autant, sans chercher de retraite
Aux importunités dont elle s'est défaite.

LYSANDRE.

Que son exemple encor réglât mes actions!
Cela fut bon, du temps de mes affections;
A présent que mon cœur adore une autre reine,
A présent qu'Hippolyte en est la souveraine...

HIPPOLYTE.

C'est elle seulement que vous voulez flatter.

LYSANDRE.

C'est elle seulement que je dois imiter.

HIPPOLYTE.

Savez-vous donc à quoi la raison vous oblige?
C'est à me négliger, comme je vous néglige.

LYSANDRE.

Je ne puis imiter ce mépris de mes feux,
A moins qu'à votre tour vous m'offriez des vœux;
Donnez-m'en les moyens, vous en verrez l'issue.

HIPPOLYTE.

J'appréhenderois fort d'être trop bien reçue,
Et qu'au lieu du plaisir de me voir imiter
Je n'eusse que l'honneur de me faire écouter,
Pour n'avoir que la honte après de me dédire.

LYSANDRE.

Souffrez donc que mon cœur sans exemple soupire,
Qu'il aime sans exemple, et que mes passions

S'égalent seulement à vos perfections.
Je vaincrai vos rigueurs par mon humble service,
Et ma fidélité...

CÉLIDÉE.

Viens avec moi, Florice:
J'ai des nippes en haut, que je veux te montrer.

SCENE VII.

HIPPOLYTE, LYSANDRE.

HYPPOLYTE.

Quoi! sans la retenir, vous la laissez rentrer!
Allez, Lysandre, allez; c'est assez de contraintes;
J'ai pitié du tourment que vous donnent ces feintes.
Suivez ce bel objet dont les charmes puissants
Sont et seront toujours absolus sur vos sens.
Quoi qu'après ses dédains un peu d'orgueil publie,
Son mérite est trop grand pour souffrir qu'on l'oublie;
Elle a des qualités et de corps et d'esprit,
Dont pas un cœur donné jamais ne se reprit.

LYSANDRE.

Mon change fera voir l'avantage des vôtres,
Qu'en la comparaison des unes et des autres
Les siennes désormais n'ont qu'un éclat terni,
Que son mérite est grand, et le vôtre infini.

HIPPOLYTE.

Que j'emporte sur elle aucune préférence!
Vous tenez des discours qui sont hors d'apparence;

Elle me passe en tout; et, dans ce changement,
Chacun vous blâmeroit de peu de jugement.

LYSANDRE.

M'en blâmer en ce cas, c'est en manquer soi-même,
Et choquer la raison, qui veut que je vous aime.
Nous sommes hors du temps de cette vieille erreur
Qui faisoit de l'amour une aveugle fureur,
Et, l'ayant aveuglé, lui donnoit pour conduite
Le mouvement d'une ame et surprise et séduite.
Ceux qui l'ont peint sans yeux ne le connoissoient pas;
C'est par les yeux qu'il entre, et nous dit vos appas:
Lors notre esprit en juge; et, suivant le mérite,
Il fait croître une ardeur que cette vue excite.
Si la mienne pour vous se relâche un moment,
C'est lors que je croirai manquer de jugement;
Et la même raison qui vous rend admirable
Doit rendre, comme vous, ma flamme incomparable.

HIPPOLYTE.

Épargnez, avec moi, ces propos affectés.
Encor hier Célidée avoit ces qualités;
Encor hier en mérite elle étoit sans pareille.
Si je suis aujourd'hui cette unique merveille,
Demain quelque autre objet, dont vous suivrez la loi,
Gagnera votre cœur, et ce titre, sur moi.
Un esprit inconstant a toujours cette adresse.

SCENE VIII.

CHRYSANTE, PLEIRANTE, HIPPOLYTE, LYSANDRE.

CHRYSANTE.

Monsieur, j'aime ma fille avec trop de tendresse
Pour la vouloir contraindre en ses affections.

PLEIRANTE.

Madame, vous saurez ses inclinations ;
Elle voudra vous plaire, et je l'en vois sourire.
(*à Lysandre.*)
Allons, mon cavalier, j'ai deux mots à vous dire.

CHRYSANTE.

Vous en aurez réponse avant qu'il soit trois jours.

SCENE IX.

CHRYSANTE, HIPPOLYTE.

CHRYSANTE.

Devinerois-tu bien quels étoient nos discours?

HIPPOLYTE.

Il vous parloit d'amour, peut-être?

CHRYSANTE.

Oui: que t'en semble?

HIPPOLYTE.

D'âges presque pareils, vous seriez bien ensemble.

CHRYSANTE.

Tu me donnes vraiment un gracieux détour;
C'étoit pour ton sujet qu'il me parloit d'amour.

HIPPOLYTE.

Pour moi? Ces jours passés, un poète, qui m'adore,
Du moins à ce qu'il dit, m'égaloit à l'aurore;
Je me raillois alors de sa comparaison:
Mais, si cela se fait, il avoit bien raison.

CHRYSANTE.

Avec tout ce babil, tu n'es qu'une étourdie.
Le bon-homme est bien loin de cette maladie;
Il veut te marier, mais c'est à Dorimant;
Vois si tu te résous d'accepter cet amant.

HIPPOLYTE.

Dessus tous mes desirs vous êtes absolue,
Et, si vous le voulez, m'y voilà résolue.
Dorimant vaut beaucoup, je vous le dis sans fard;
Mais remarquez un peu le trait de ce vieillard:
Lysandre si long-temps a brûlé pour sa fille,
Qu'il en faisoit déja l'appui de sa famille;
A présent que ses feux ne sont plus que pour moi,
Il voudroit bien qu'un autre eût engagé ma foi,
Afin que, sans espoir dans cette amour nouvelle,
Un nouveau changement le ramenât vers elle.
N'avez-vous point pris garde, en vous disant adieu,
Qu'il a presque arraché Lysandre de ce lieu?

CHRYSANTE.

Simple! ce qu'il en fait, ce n'est qu'à sa priere;

Et Lysandre tient même à faveur singuliere...

HIPPOLYTE.

Je sais que Dorimant est un de ses amis;
Mais vous voyez d'ailleurs que le ciel a permis
Que, pour mieux vous montrer que tout n'est qu'artifice
Lysandre me faisoit ses offres de service.

CHRYSANTE.

Aucun des deux n'est homme à se jouer de nous.
Quelque secret mystere est caché là-dessous.
Allons, pour en tirer la vérité plus claire,
Seules dedans ma chambre examiner l'affaire;
Ici quelque importun pourroit nous aborder.

SCENE X.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.

J'aurai bien de la peine à la persuader.
Ah, Florice! en quel point laisses-tu Célidée?

FLORICE.

De honte et de dépit tout-à-fait possédée.

HIPPOLYTE.

Que t'a-t-elle montré?

FLORICE.

Cent choses à la fois,
Selon que le hasard les mettoit sous ses doigts:
Ce n'étoit qu'un prétexte à faire sa retraite.

HIPPOLYTE.

Elle t'a témoigné d'être fort satisfaite?

FLORICE.

Sans que je vous amuse en discours superflus,
Son visage suffit pour juger du surplus.

HIPPOLYTE, *regarde Célidée qui entre.*

Ses pleurs ne se sauroient empêcher de descendre;
Et j'en aurois pitié, si je n'aimois Lysandre.

SCENE XI.

CÉLIDÉE.

Infideles témoins d'un feu mal allumé,
Soyez-le de ma honte; et, vous fondant en larmes,
Punissez-vous, mes yeux, d'avoir trop présumé
Du pouvoir de vos charmes.

De quoi vous a servi d'avoir su me flatter,
D'avoir pris le parti d'un ingrat qui me trompe,
S'il ne fit le constant qu'afin de me quitter
Avecque plus de pompe?

Quand je m'en veux défaire, il est parfait amant;
Quand je veux le garder, il n'en fait plus de compte;
Et, n'ayant pu le perdre avec contentement,
Je le perds avec honte.

Ce que j'eus lors de joie augmente mon regret;
Par là mon désespoir davantage se pique.
Quand je le crus constant, mon plaisir fut secret,
Et ma honte est publique.

Le traître avoit senti qu'alors me négliger
C'étoit à Dorimant livrer toute mon ame;
Et la constance plut à cet esprit léger
Pour amortir ma flamme.

Autant que j'eus de peine à l'éteindre en naissant,
Autant m'en faudra-t-il à la faire renaître,
De peur qu'a cet amour d'être encore impuissant,
Il n'ose plus paroître.

Outre que, de mon cœur pleinement exilé,
Et n'y conservant plus aucune intelligence,
Il est trop glorieux pour n'être rappelé
Qu'à servir ma vengeance.

Mais j'apperçois celui qui le porte en ses yeux.
Courage donc, mon cœur, espérons un peu mieux.
Je sens bien que déja devers lui tu t'envoles;
Mais pour t'accompagner je n'ai point de paroles;
Ma honte et ma douleur, surmontant mes desirs,
N'en laissent le passage ouvert qu'à mes soupirs.

SCENE XII.

DORIMANT, CÉLIDÉE, CLÉANTE.

DORIMANT.

Dans ce profond penser, pâle, triste, abattue,
Ou quelque grand malheur de Lysandre vous tue,
Ou bientôt vos douleurs l'accableront d'ennuis.

CÉLIDÉE.

Il est cause en effet de l'état où je suis,
Non pas en la façon qu'un ami s'imagine,
Mais...

DORIMANT.

Vous n'achevez point; faut-il que je devine?

CÉLIDÉE.

Permettez que je cede à la confusion,
Qui m'étouffe la voix en cette occasion.
J'ai d'incroyables traits de Lysandre à vous dire;
Mais ce reste du jour souffrez que je respire,
Et m'obligez demain que je vous puisse voir. (*elle sort.*)

DORIMANT.

De sorte qu'à présent on n'en peut rien savoir?
Dieux! elle se dérobe, et me laisse en un doute...
Poursuivons toutefois notre premiere route;
Peut-être ces beaux yeux, dont l'éclat me surprit,
De ce fâcheux soupçon purgeront mon esprit.
(*A Cléante.*)
Frappe.

SCENE XIII.

DORIMANT, FLORICE, CLÉANTE.

FLORICE.

Que vous plaît-il?

DORIMANT.

Peut-on voir Hippolyte?

FLORICE.

Elle vient de sortir pour faire une visite.

DORIMANT.

Ainsi tout aujourd'hui mes pas ont été vains.
Florice, à ce défaut, fais-lui mes baise-mains.

FLORICE, *seule.*

Ce sont des compliments qu'il fait mauvais lui faire:
Depuis que ce Lysandre a tâché de lui plaire,
Elle ne veut plus être au logis que pour lui,
Et tous autres devoirs lui donnent de l'ennui.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, ARONTE.

HIPPOLYTE.

A cet excès d'amour qu'il me faisoit paroître;
Je me croyois déja maîtresse de ton maître;
Tu m'as fait grand dépit de me désabuser.
Qu'il a l'esprit adroit, quand il veut déguiser!
Et que, pour mettre en jour ces compliments frivoles;
Il sait bien ajuster ses yeux à ses paroles!
Mais je me promets tant de ta dextérité,
Qu'il tournera bientôt la feinte en vérité.

ARONTE.

Je n'ose l'espérer: sa passion trop forte
Déja vers son objet malgré moi le remporte;
Et, comme s'il avoit reconnu son erreur,
Vos yeux lui sont à charge, et sa feinte en horreur;
Même il m'a commandé d'aller vers sa cruelle
Lui jurer que son cœur n'a brûlé que pour elle,
Attaquer son orgueil par des soumissions...

HIPPOLYTE.

J'entends assez le but de tes commissions.
Tu vas tâcher pour lui d'amollir son courage?

ARONTE.

J'emploie auprès de vous le temps de ce message,
Et la ferai parler tantôt à mon retour
D'une façon mal propre à donner de l'amour;
Mais, après mon rapport, si son ardeur extrême
Le résout à porter son message lui-même,
Je ne réponds de rien. L'amour qu'ils ont tous deux
Vaincra notre artifice, et parlera pour eux.

HIPPOLYTE.

Sa maîtresse éblouie ignore encor ma flamme,
Et laisse à mes conseils tout pouvoir sur son ame.
Ainsi tout est à nous, s'il ne faut qu'empêcher
Qu'un si fidele amant n'en puisse rapprocher.

ARONTE.

Qui pourroit toutefois en détourner Lysandre,
Ce seroit le plus sûr.

HIPPOLYTE.

N'oses-tu l'entreprendre?

ARONTE.

Donnez-moi les moyens de le rendre jaloux,
Et vous verrez après frapper d'étranges coups.

HIPPOLYTE.

L'autre jour Dorimant toucha fort ma rivale,
Jusque-là qu'entre eux deux son ame étoit égale;
Mais Lysandre depuis, endurant sa rigueur,

Lui montra tant d'amour qu'il regagna son cœur.

ARONTE.

Donc à voir Célidée et Dorimant ensemble,
Quelque dieu qui vous aime aujourd'hui les assemble.

HIPPOLYTE.

Fais-les voir à ton maître, et ne perds point ce temps,
Puisque de là dépend le bonheur que j'attends.

SCENE II.

DORIMANT, CÉLIDÉE, ARONTE.

DORIMANT.

Aronte, un mot. Tu fuis? Crains-tu que je te voie?

ARONTE.

Non; mais, pressé d'aller où mon maître m'envoie,
J'avois doublé le pas sans vous appercevoir.

DORIMANT.

D'où viens-tu?

ARONTE.

D'un logis vers la croix du tiroir.

DORIMANT.

C'est donc en ce Marais que finit ton voyage?

ARONTE.

Non; je cours au palais faire encore un message.

DORIMANT.

Et c'en est le chemin de passer par ici?

ARONTE.

Souffrez que j'aille ôter mon maître de souci;

Il meurt d'impatience à force de m'attendre.

DORIMANT.

Et touchant mes amours ne peux-tu rien m'apprendre?
As-tu vu depuis peu l'objet que je chéris?

ARONTE.

Oui, tantôt en passant j'ai rencontré Cloris.

DORIMANT.

Tu cherches des détours, je parle d'Hippolyte.

CÉLIDÉE.

Et c'est là seulement le discours qu'il évite.
Tu t'enferres, Aronte; et, pris au dépourvu,
En vain tu veux cacher ce que nous avons vu.
Va, ne sois point honteux des crimes de ton maître:
Pourquoi désavouer ce qu'il fait trop paroître?
Il la sert à mes yeux, cet infidele amant,
Et te vient d'envoyer lui faire un compliment.

(*Aronte sort.*)

SCENE III.

DORIMANT, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.

Après cette retraite, et ce morne silence,
Pouvez-vous bien encor demeurer en balance?

DORIMANT.

Je n'en ai que trop vu, mes yeux m'en ont trop dit:
Aronte, en me parlant, étoit tout interdit,
Et sa confusion portoit sur son visage

Assez et trop de jour pour lire son message.
Traître, traître Lysandre, est-ce donc là le fruit
Qu'en faveur de mes feux ton amitié produit?

CÉLIDÉE.

Connoissez tout-à-fait l'humeur de l'infidele;
Votre amour seulement la lui fait trouver belle:
Son objet, tout aimable et tout parfait qu'il est,
N'a de charmes pour lui que depuis qu'il vous plaît;
Et votre affection, de la sienne suivie,
Montre que c'est par là qu'il en a pris envie,
Qu'il veut moins l'acquérir que vous le dérober.

DORIMANT, *montrant son épée.*

Voici, dans ce larcin, qui le fait succomber.
En ce dessein commun de servir Hippolyte
Il faut voir seul à seul qui des deux la mérite;
Son sang me répondra de son manque de foi,
Et me fera raison, et pour vous, et pour moi.
Notre vieille union ne fait qu'aigrir mon ame;
Et mon amitié meurt voyant naître sa flamme.

CÉLIDÉE.

Vouloir quelque mesure entre un perfide et vous,
Est-ce faire justice à ce juste courroux?
Pouvez-vous présumer, après sa tromperie,
Qu'il ait dans les combats moins de supercherie?
Certes, pour le punir, c'est trop vous négliger,
Et chercher à vous perdre, au lieu de vous venger.

DORIMANT.

Pourriez-vous approuver que je prisse avantage

Pour immoler ce traître à mon peu de courage?
J'acheterois trop cher la mort du suborneur
Si, pour avoir sa vie, il m'en coûtoit l'honneur,
Et montrerois une ame et trop basse et trop noire
De ménager mon sang aux dépens de ma gloire.

CÉLIDÉE.

Sans les voir l'un ni l'autre en péril exposés,
Il est pour vous venger des moyens plus aisés.
Pour peu que vous fussiez de mon intelligence,
Vous auriez bientôt pris une digne vengeance;
Et vous pourriez sans bruit ôter à l'inconstant...

DORIMANT.

Quoi? ce qu'il m'a volé?

CÉLIDÉE.

Non, mais du moins autant.

DORIMANT.

La foiblesse du sexe en ce point vous conseille;
Il se croit trop vengé, quand il rend la pareille:
Mais suivre le chemin que vous voulez tenir,
C'est imiter son crime au lieu de le punir;
Au lieu de lui ravir une belle maîtresse,
C'est prendre à son refus une beauté qu'il laisse

SCENE IV.

CÉLIDÉE, DORIMANT; LYSANDRE, ARONTE, *dans le fond du théâtre.*

DORIMANT.

C'est lui faire plaisir au lieu de l'affliger;
C'est souffrir un affront, et non pas se venger.
J'en perds ici le temps. Adieu: je me retire;
Mais, avant qu'il soit peu, si vous entendiez dire
Qu'un coup fatal et juste ait puni l'imposteur,
Vous pourrez aisément en deviner l'auteur.

CÉLIDÉE.

De grace, encore un mot. Hélas! il m'abandonne
Aux cuisants déplaisirs que ma douleur me donne.
Rentre, pauvre abusée; et dedans tes malheurs,
Si tu ne les retiens, cache du moins tes pleurs.

SCENE V.

LYSANDRE, ARONTE.

ARONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous? et que vous semble d'elle?

LYSANDRE.

Hélas! pour mon malheur, tu n'es que trop fidele.
N'exerce plus tes soins à me faire endurer;
Ma plus douce fortune est de tout ignorer:
Je serois trop heureux sans le rapport d'Aronte.

ARONTE.

Encor pour Dorimant, il en a quelque honte;
Vous voyant il a fui.

LYSANDRE.

Mais mon ingrate alors,
Pour empêcher sa fuite, a fait tous ses efforts,
Aronte; et tu prenois ses dédains pour des feintes!
Tu croyois que son cœur n'eût point d'autres atteintes,
Que son esprit entier se conservoit à moi,
Et parmi ses rigueurs n'oublioit point sa foi!

ARONTE.

A vous dire le vrai, j'en suis trompé moi-même.
Après deux ans passés dans un amour extrême,
Que sans occasion elle vînt à changer,
Je me fusse tenu coupable d'y songer;
Mais, puisque sans raison la volage vous change,
Faites qu'avec raison un changement vous venge.
Pour punir comme il faut son infidélité,
Vous n'avez qu'à tourner la feinte en vérité.

LYSANDRE.

Misérable, est-ce ainsi qu'il faut qu'on me soulage?
Ai-je trop peu souffert sous cette humeur volage?
Et veux-tu désormais que par un second choix
Je m'engage à souffrir encore une autre fois?
Qui t'a dit qu'Hippolyte à cette amour nouvelle
Se rendroit plus sensible, ou seroit plus fidele?

ARONTE.

Vous en devez, monsieur, présumer beaucoup mieux.

LYSANDRE.

Conseiller importun, ôte-toi de mes yeux.

ARONTE.

Son ame...

LYSANDRE.

Ote-toi, dis-je; et dérobe ta tête
Aux violents effets que ma colere apprête:
Ma bouillante fureur ne cherche qu'un objet;
Va, tu l'attirerois sur un sang trop abject.

SCENE VI.

LYSANDRE.

Il faut à mon courroux de plus nobles victimes;
Il faut qu'un même coup me venge de deux crimes,
Qu'après les trahisons de ce couple indiscret
L'un meure de ma main, et l'autre de regret.
Oui, la mort de l'amant punira la maîtresse;
Et mes plaisirs alors naîtront de sa tristesse.
Mon cœur, à qui mes yeux apprendront ses tourments,
Permettra le retour à mes contentements;
Ce visage si beau, si bien pourvu de charmes,
N'en aura plus pour moi, s'il n'est couvert de larmes.
Ses douleurs seulement ont droit de me guérir;
Pour me résoudre à vivre, il faut la voir mourir.
Frénétique transport, avec quelle insolence
Portez-vous mon esprit à tant de violence?
Allez, vous avez pris trop d'empire sur moi;

Dois-je être sans raison, parcequ'ils sont sans foi?
Dorimant, Célidée, ami, chere maîtresse,
Suivrois-je contre vous la fureur qui me presse?
Quoi! vous ayant aimés, pourrois-je vous haïr?
Mais vous pourrois-je aimer, quand vous m'osez trahir?
Qu'un rigoureux combat déchire mon courage!
Ma jalousie augmente, et redouble ma rage;
Mais, quelques fiers projets qu'elle jette en mon cœur,
L'amour.... ah! ce mot seul me range à la douceur.
Celle que nous aimons jamais ne nous offense;
Un mouvement secret prend toujours sa défense:
L'amant souffre tout d'elle; et, dans son changement,
Quelque irrité qu'il soit, il est toujours amant.
Toutefois, si l'amour contre elle m'intimide,
Revenez, mes fureurs, pour punir le perfide;
Arrachez-lui mon bien; une telle beauté
N'est pas le juste prix d'une déloyauté.
Souffrirois-je, à mes yeux, que, par ses artifices,
Il recueillît les fruits dûs à mes longs services?
S'il vous faut épargner le sujet de mes feux,
Que ce traître du moins réponde pour tous deux.
Vous me devez son sang pour expier son crime:
Contre sa lâcheté tout vous est légitime;
Et, quelques châtiments.... Mais, dieux! que vois-je ici?

SCENE VII.

HIPPOLYTE, LYSANDRE.

HIPPOLYTE.

Vous avez dans l'esprit quelque pesant souci;
Ce visage enflammé, ces yeux pleins de colere,
En font voir au dehors une marque trop claire.
Je prends assez de part en tous vos intérêts,
Pour vouloir en aveugle y mêler mes regrets.
Mais si vous me disiez ce qui cause vos peines....

LYSANDRE.

Ah! ne m'imposez point de si cruelles gênes;
C'est irriter mes maux que de me secourir;
La mort, la seule mort a droit de me guérir.

HIPPOLYTE.

Si vous vous obstinez à m'en taire la cause,
Tout mon pouvoir sur vous n'est que fort peu de chose.

LYSANDRE.

Vous l'avez souverain, hormis en ce seul point.

HIPPOLYTE.

Laissez-le-moi par-tout, ou ne m'en laissez point.
C'est n'aimer qu'à demi qu'aimer avec réserve;
Et ce n'est pas ainsi que je veux qu'on me serve:
Il faut m'apprendre tout, et, lorsque je vous voi,
Être de belle humeur, ou n'être plus à moi.

LYSANDRE.

Ne perdez point d'efforts à vaincre mon silence;

Vous useriez sur moi de trop de violence.
Adieu: je vous ennuie; et les grands déplaisirs
Veulent en liberté s'exhaler en soupirs.

SCENE VIII.

HIPPOLYTE.

C'est donc là tout l'état que tu fais d'Hippolyte?
Après des vœux offerts, c'est ainsi qu'on me quitte?
Qu'Aronte jugeoit bien que ces feintes amours,
Avant qu'il fût long-temps, interromproient leur cours!
Dans ce peu de succès des ruses de Florice
J'ai manqué de bonheur, mais non pas de malice;
Et, si j'en puis jamais trouver l'occasion,
J'y mettrai bien encor de la division.
Si notre pauvre amant est plein de jalousie,
Ma rivale, qui sort, n'en est pas moins saisie.

SCENE IX.

HIPPOLYTE, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.

N'ai-je pas tantôt vu mon perfide avec vous?
Il a bientôt quitté des entretiens si doux.

HIPPOLYTE.

Qu'y feroit-il, ma sœur? Ta fidele Hippolyte
Traite cet inconstant ainsi qu'il le mérite.
Il a beau m'en conter de toutes les façons,

Je le renvoie ailleurs pratiquer ses leçons..

CÉLIDÉE.

Le parjure à présent est fort sur ta louange?

HIPPOLYTE.

Il ne tient pas à lui que je ne sois un ange;
Et quand il vient ensuite à parler de ses feux,
Aucune passion jamais n'approcha d'eux.
Par tous ces vains discours il croit fort qu'il m'oblige,
Mais non la moitié tant qu'alors qu'il te néglige;
C'est par là qu'il me pense acquérir puissamment:
Et moi, qui t'ai toujours chérie uniquement,
Je te laisse à juger alors si je l'endure.

CÉLIDÉE.

C'est trop prendre, ma sœur, de part en mon injure;
Laisse-le mépriser celle dont les mépris
Sont cause maintenant que d'autres yeux l'ont pris.
Si Lysandre te plaît, possede le volage,
Mais ne me traite point avec désavantage;
Et, si tu te résous d'accepter mon amant,
Relâche-moi du moins le cœur de Dorimant.

HIPPOLYTE.

Pourvu que leur vouloir se range sous le nôtre,
Je te donne le choix et de l'un et de l'autre;
Ou, si l'un ne suffit à ton jeune desir,
Défais-moi de tous deux, tu me feras plaisir.
J'estimai fort Lysandre avant que le connoître;
Mais, depuis cet amour que mes yeux ont fait naître,
Je te répute heureuse après l'avoir perdu.

Que son humeur est vaine, et qu'il fait l'entendu!
Que son discours est fade avec ses flatteries!
Qu'on est importuné de ses afféteries!
Vraiment, si tout le monde étoit fait comme lui,
Je crois qu'avant deux jours je sécherois d'ennui.

CÉLIDÉE.

Qu'en cela du destin l'ordonnance fatale
A pris pour nos malheurs une route inégale!
L'un et l'autre me fuit, et je brûle pour eux;
L'un et l'autre t'adore, et tu les fuis tous deux.

HIPPOLYTE.

Si nous changions de sort, que nous serions contentes!

CÉLIDÉE.

Outre, hélas! que le ciel s'oppose à nos attentes,
Lysandre n'a plus rien à rengager ma foi.

HIPPOLYTE.

Mais l'autre, tu voudrois....

SCENE X.

PLEIRANTE, HIPPOLYTE, CÉLIDÉE.

PLEIRANTE.

Ne rompez pas pour moi;
Craignez-vous qu'un ami sache de vos nouvelles?

HIPPOLYTE.

Nous causions de mouchoirs, de rabats, de dentelles,
De ménage de fille.

PLEIRANTE.

Et, parmi ces discours,
Vous conférïez ensemble un peu de vos amours?
Eh bien! ce serviteur, l'aura-t-on agréable?

HIPPOLYTE.

Vous m'attaquez toujours par quelque trait semblable.
Des hommes comme vous ne sont que des conteurs.
Vraiment, c'est bien à moi d'avoir des serviteurs!

PLEIRANTE.

Parlons, parlons françois. Enfin pour cette affaire
Nous en remettrons-nous à l'avis d'une mere?

HIPPOLYTE.

J'obéirai toujours à son commandement.
Mais, de grace, monsieur, parlez plus clairement:
Je ne puis deviner ce que vous voulez dire.

PLEIRANTE.

Un certain cavalier pour vos beaux yeux soupire....

HIPPOLYTE.

Vous en voulez par là....

PLEIRANTE.

Ce n'est point fiction
Que ce que je vous dis de son affection.
Votre mere sut hier à quel point il vous aime,
Et veut que ce soit vous qui vous donniez vous-même.

HIPPOLYTE.

Et c'est ce que ma mere, afin de m'expliquer,
Ne m'a point fait l'honneur de me communiquer;
Mais, pour l'amour de vous, je vais le savoir d'elle.

SCENE XI.

PLEIRANTE, CÉLIDEE.

PLEIRANTE.

Ta compagne est du moins aussi fine que belle.

CÉLIDÉE.

Elle a bien su, de vrai, se défaire de vous.

PLEIRANTE.

Et fort habilement se parer de mes coups.

CÉLIDÉE.

Peut-être innocemment, faute d'y rien comprendre.

PLEIRANTE.

Mais faute bien plutôt d'y vouloir rien entendre.
Je suis des plus trompés, si Dorimant lui plaît.

CÉLIDÉE.

Y prenez-vous, monsieur, pour lui quelque intérêt?

PLEIRANTE.

Lysandre m'a prié d'en porter la parole.

CÉLIDÉE.

Lysandre!

PLEIRANTE.

Oui, ton Lysandre.

CÉLIDÉE.

Et lui-même cajole....

PLEIRANTE.

Quoi? que cajole-t-il?

CÉLIDÉE.

Hippolyte, à mes yeux.

PLEIRANTE.

Folle, il n'aima jamais que toi dessous les cieux;
Et nous sommes tout prêts de choisir la journée
Qui bientôt de vous deux termine l'hyménée.
Il se plaint toutefois un peu de ta froideur;
Mais, pour l'amour de moi, montre-lui plus d'ardeur;
Parle; ma volonté sera-t-elle obéie?

CÉLIDÉE.

Hélas! qu'on vous abuse après m'avoir trahie!
Il vous fait, cet ingrat, parler pour Dorimant,
Tandis qu'au même objet il s'offre pour amant,
Et traverse par là tout ce qu'à sa priere
Votre vaine entremise avance vers la mere.
Cela, qu'est-ce, monsieur, que se jouer de vous?

PLEIRANTE.

Qu'il est peu de raison dans ces esprits jaloux!
Eh! quoi? pour un ami s'il rend une visite,
Faut-il s'imaginer qu'il cajole Hippolyte?

CÉLIDÉE.

Je sais ce que j'ai vu.

PLEIRANTE.

Je sais ce qu'il m'a dit,
Et ne veux plus du tout souffrir de contredit.
Mon choix de votre hymen en sa faveur dispose.

CÉLIDÉE.

Commandez-moi plutôt, monsieur, toute autre chose.

PLEIRANTE.

Quelle bizarre humeur! quelle inégalité
De rejeter un bien qu'on a tant souhaité!
La belle, voyez-vous! qu'on perde ces caprices;
Il faut pour m'éblouir de meilleurs artifices.
Quelque nouveau venu vous donne dans les yeux,
Quelque jeune étourdi, qui vous flatte un peu mieux;
Et parcequ'il vous fait quelque feinte caresse,
Il faut que nous manquions, vous et moi, de promesse.
Quittez, pour votre bien, ces fantasques refus.

CÉLIDÉE.

Monsieur...

PLEIRANTE.

Quittez-les, dis-je, et ne contestez plus.

SCENE XII.

CÉLIDÉE.

Fâcheux commandement d'un incrédule pere!
Qu'il me fut doux jadis, et qu'il me désespere!
J'avois, auparavant qu'on m'eût manqué de foi,
Le devoir et l'amour tout d'un parti chez moi,
Et ma flamme, d'accord avecque sa puissance,
Unissoit mes desirs à mon obéissance;
Mais, hélas! que depuis cette infidélité
Je trouve d'injustice en son autorité!
Mon esprit s'en révolte, et ma flamme bannie

Fait qu'un pouvoir si saint m'est une tyrannie.
Dures extrémités où mon sort est réduit!
On donne mes faveurs à celui qui les fuit;
Nous avons l'un pour l'autre une pareille haine,
Et l'on m'attache à lui d'une éternelle chaîne.
Mais, s'il ne m'aimoit plus, parleroit-il d'amour
A celui dont je tiens la lumiere du jour?
Mais, s'il m'aimoit encor, verroit-il Hippolyte?
Mon cœur en même temps se retient et s'excite.
Je ne sais quoi me flatte, et je sens déja bien
Que mon feu ne dépend que de croire le sien.
Tout beau, ma passion, c'est déja trop paroître;
Attends, attends du moins la sienne pour renaître.
A quelle folle erreur me laissé-je emporter!
Il fait tout, à dessein de me persécuter.
L'ingrat cherche ma peine, et veut par sa malice
Que l'ordre qu'on me donne augmente mon supplice.
Rentrons, que son objet présenté par hasard
De mon cœur ébranlé ne reprenne une part:
C'est bien assez qu'un pere à souffrir me destine,
Sans que mes yeux encore aident à ma ruine.

SCENE XIII.

LA LINGERE, LE MERCIER.

LA LINGERE, *après qu'ils se sont entrepoussé une boîte qui est entre leurs boutiques.*

J'enverrai tout à bas, puis après on verra.
Ardez *, vraiment c'est-mon, on vous l'endurera!
Vous êtes un bel homme, et je dois fort vous craindre!

LE MERCIER.

Tout est sur mon tapis, qu'avez-vous à vous plaindre?

LA LINGERE.

Aussi votre tapis est tout sur mon battant:
Je ne m'étonne plus de quoi je gagne tant.

LE MERCIER.

Là, là, criez bien haut, faites bien l'étourdie,
Et puis on vous joûra dedans la comédie.

LA LINGERE.

Je voudrois l'avoir vu que quelqu'un s'y fût mis!
Pour en avoir raison nous manquerions d'amis?
On joue ainsi le monde?

LE MERCIER.

Après tout ce langage
Ne me repoussez pas mes boîtes davantage.
Votre caquet m'enleve à tous coups mes chalands;

* Expressions populaires vieillies, et aujourd'hui tellement inusitées qu'elles n'auroient plus de sens, même pour le peuple. *Ardez* est une abréviation de *regardez; c'est-mon* vouloit dire *c'est bien à moi.*

Vous vendez dix rabats contre moi deux galants.
Pour conserver la paix, depuis six mois j'endure,
Sans vous en dire mot, sans le moindre murmure;
Et vous me harcelez et sans cause et sans fin.
Qu'une femme hargneuse est un mauvais voisin!
Nous n'appaiserons point cette humeur qui vous pique
Que par un entre-deux mis à votre boutique;
Alors, n'ayant plus rien ensemble à démêler,
Vous n'aurez plus aussi sur quoi me quereller.

LA LINGERE.

Justement.

SCENE XIV.

LA LINGERE, FLORICE, LE MERCIER, LE LIBRAIRE, CLÉANTE.

LA LINGERE, *à Florice.*

De tout loin je vous ai reconnue.

FLORICE.

Vous vous doutez donc bien pourquoi je suis venue:
Les avez-vous reçus ces points-coupés nouveaux?

LA LINGERE.

Ils viennent d'arriver.

FLORICE.

Voyons donc les plus beaux.

LE MERCIER, *à Cléante qui passe.*

Ne vous vendrai-je rien, monsieur? des bas de soie,
Des gants en broderie, ou quelque petite oie?

CLÉANTE, *au libraire.*

Ces livres que mon maître avoit fait mettre à part,
Les avez-vous encore?

LE LIBRAIRE, *empaquetant ses livres.*

Ah! que vous venez tard!
Encore un peu, ma foi, je m'en allois les vendre.
Trois jours sans revenir! je m'ennuyois d'attendre

CLÉANTE.

Je l'avois oublié. Le prix?

LE LIBRAIRE.

Chacun le sait;
Autant de quarts d'écus, c'est un marché tout fait

LA LINGERE, *à Florice.*

Eh bien! qu'en dites-vous?

FLORICE.

J'en suis toute ravie,
Et n'ai rien encor vu de pareil en ma vie.
Vous aurez notre argent, si l'on croit mon rapport.
Que celui-ci me semble et délicat et fort!
Que cet autre me plaît! que j'en aime l'ouvrage!
Montrez-m'en cependant quelqu'un à mon usage.

LA LINGERE.

Voici de quoi vous faire un assez beau collet.

FLORICE.

Je pense, en vérité, qu'il ne seroit point laid;
Que me coûtera-t-il?

LA LINGERE.

Allez, faites-moi vendre,

Et, pour l'amour de vous, je n'en voudrai rien prendre;
Mais avisez alors à me récompenser.

FLORICE.

L'offre n'est pas mauvaise, et vaut bien y penser.
Vous me verrez demain avecque ma maîtresse.

SCENE XV.

FLORICE, ARONTE, LE MERCIER, LA LINGERE.

FLORICE.

Aronte, eh bien! quels fruits produira notre adresse?

ARONTE.

De fort mauvais pour moi. Mon maître, au désespoir,
Fuit les yeux d'Hippolyte, et ne veut plus me voir.

FLORICE.

Nous sommes donc ainsi bien loin de notre compte?

ARONTE.

Oui, mais tout le malheur en tombe sur Aronte.

FLORICE.

Ne te débauche point, je veux faire ta paix.

ARONTE.

Son courroux est trop grand pour s'appaiser jamais.

FLORICE.

S'il vient encor chez nous, ou chez sa Célidée,
Je te rends aussitôt l'affaire accommodée.

ARONTE.

Si tu fais ce coup-là, que ton pouvoir est grand!

Viens, je te veux donner tout-à-l'heure un galant.

LE MERCIER.

Voyez, monsieur; j'en ai des plus beaux de la terre:
En voilà de Paris, d'Avignon, d'Angleterre.

ARONTE, *après avoir regardé une boîte de rubans.*

Tous vos rubans n'ont point d'assez vives couleurs.
Allons, Florice, allons, il en faut voir ailleurs.

LA LINGERE.

Ainsi, faute d'avoir de belle marchandise,
Des hommes comme vous perdent leur chalandise.

LE MERCIER.

Vous ne la perdez pas, vous, mais Dieu sait comment;
Du moins, si je vends peu, je vends loyalement,
Et je n'attire point, avec une promesse,
De suivante qui m'aide à tromper sa maîtresse.

LA LINGERE.

Quand il faut dire tout, on s'entreconnoît bien;
Chacun sait son métier, et... Mais je ne dis rien.

LE MERCIER.

Vous ferez un grand coup, si vous pouvez vous taire.

LA LINGERE.

Je ne réplique point à des gens en colere.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYSANDRE.

INDISCRETE vengeance, imprudentes chaleurs,
Dont l'impuissance ajoute un comble à mes malheurs,
Ne me conseillez plus la mort de ce faussaire.
J'aime encor Célidée, et n'ose lui déplaire :
Priver de la clarté ce qu'elle aime le mieux,
Ce n'est pas le moyen d'agréer à ses yeux.
L'amour en la perdant me retient en balance;
Il produit ma fureur, et rompt sa violence,
Et, me laissant trahi, confus, et méprisé,
Ne veut que triompher de mon cœur divisé.
Amour, cruel auteur de ma longue misere,
Ou permets, à la fin, d'agir à ma colere,
Ou, sans m'embarrasser d'inutiles transports,
Auprès de ce bel œil fais tes derniers efforts;
Viens, accompagne-moi chez ma belle inhumaine,
Et, comme de mon cœur, triomphe de sa haine:
Contre toi ma vengeance a mis les armes bas,

Contre ses cruautés rends les mêmes combats;
Exerce ta puissance à fléchir la farouche;
Montre-toi dans mes yeux, et parle par ma bouche:
Si tu te sens trop foible, appelle à ton secours
Le souvenir de mille et de mille heureux jours,
Où ses desirs, d'accord avec mon espérance,
Ne laissoient à nos vœux aucune différence.
Je pense avoir encor ce qui la sut charmer,
Les mêmes qualités qu'elle voulut aimer.
Peut-être mes douleurs ont changé mon visage,
Mais en revanche aussi je l'aime davantage.
Mon respect s'est accru pour un objet si cher;
Je ne me venge point de peur de la fâcher.
Un infidele ami tient son ame captive,
Je le sais, je le vois, et je souffre qu'il vive.
Je tarde trop; allons, ou vaincre ses refus,
Ou me venger sur moi de ne lui plaire plus;
Et tirons de son cœur, malgré sa flamme éteinte,
La pitié par ma mort, ou l'amour par ma plainte:
Ses rigueurs par ce fer me perceront le sein.

SCENE II.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.

Eh quoi! pour m'avoir vu vous changez de dessein?
Ne craignez point pour moi d'entrer chez Hippolyte;

Vous ne m'apprendrez rien en lui faisant visite;
Mes yeux, mes propres yeux n'ont que trop découvert
Comme un ami si rare auprès d'elle me sert.

LYSANDRE.

Parlez plus franchement: ma rencontre importune
Auprès d'un autre objet trouble votre fortune;
Et vous montrez assez par ces foibles détours
Qu'un témoin comme moi déplaît à vos amours;
Vous voulez seul à seul cajoler Célidée;
La querelle entre nous sera bientôt vuidée:
Ma mort vous donnera chez elle un libre accès;
Ou ma juste vengeance, un funeste succès.

DORIMANT.

Qu'est ceci, déloyal? quelle fourbe est la vôtre?
Vous m'en disputez une afin d'acquérir l'autre!
Après ce que chacun a vu de votre feu,
C'est une lâcheté d'en faire un désaveu.

LYSANDRE.

Je ne me connois point à combattre d'injures.

DORIMANT.

Aussi veux-je punir autrement tes parjures:
Le ciel, le juste ciel, ennemi des ingrats,
Qui pour ton châtiment a destiné mon bras,
T'apprendra qu'à moi seul Hippolyte est gardée.

LYSANDRE.

Garde ton Hippolyte.

DORIMANT.

Et toi, ta Célidée.

LYSANDRE.

Voilà faire le fin, de crainte d'un combat.

DORIMANT.

Tu m'imputes la crainte, et ton cœur s'en abat!

LYSANDRE.

Laissons à part les noms; disputons la maîtresse,
Et, pour qui que ce soit, montre ici ton adresse.

DORIMANT.

C'est comme je l'entends.

(*Lysandre et Dorimant mettent l'épée à la main.*)

SCENE III.

CELIDÉE, LYSANDRE, DORIMANT.

CÉLIDÉE.

O dieux! ils sont aux coups!

(*à Lysandre.*)

Ah, perfide! sur moi détourne ton courroux;
La mort de Dorimant me seroit trop funeste.

DORIMANT.

Lysandre, une autre fois nous vuiderons le reste.

CÉLIDÉE, *à Dorimant.*

Arrête, cher ingrat!

LYSANDRE.

Tu recules, voleur.

DORIMANT.

Je fuis cette importune, et non pas ta valeur.

SCENE IV.

LYSANDRE, CÉLIDÉE. *

LYSANDRE.

Ne suivez pas du moins ce perfide, à ma vue:
Avez-vous résolu que sa fuite me tue,
Et qu'ayant su braver son plus vaillant effort,
Par sa retraite infâme il me donne la mort?
Pour en frapper le coup vous n'avez qu'à le suivre.

CÉLIDÉE.

Je tiens des gens sans foi si peu dignes de vivre,
Qu'on ne verra jamais que je recule un pas
De crainte de causer un si juste trépas.

LYSANDRE.

Eh bien, voyez-le donc; ma lame toute prête
N'attendoit que vos yeux pour immoler ma tête.
Vous lirez dans mon sang à vos pieds répandu
Ce que valoit l'amant que vous aurez perdu;
Et, sans vous reprocher un si cruel outrage,
Ma main de vos rigueurs achevera l'ouvrage.
Trop heureux mille fois si je plais en mourant
A celle à qui j'ai pu déplaire en l'adorant,
Et si ma prompte mort, secondant son envie,

* Cette intrigue de deux amants qui, pour s'éprouver, feignent une inconstance mutuelle, et qui finissent par se réconcilier, a été souvent répétée au théâtre, et presque toujours avec succès: mais c'est à Corneille que l'invention en est due, et le grand nombre de ses imitateurs prouve assez combien elle est piquante.

L'assure du pouvoir qu'elle avoit sur ma vie!

CÉLIDÉE.

Moi, du pouvoir sur vous! vos yeux se sont mépris;
Et quelque illusion qui trouble vos esprits
Vous fait imaginer d'être auprès d'Hippolyte.
Allez, volage, allez où l'amour vous invite;
Dans ces doux entretiens recherchez vos plaisirs,
Et ne m'empêchez plus de suivre mes desirs.

LYSANDRE.

Ce n'est pas sans raison que ma feinte passée
A jeté cette erreur dedans votre pensée.
Il est vrai, devant vous forçant mes sentiments,
J'ai présenté des vœux, j'ai fait des compliments;
Mais c'étoient compliments qui partoient d'une souche;
Mon cœur, que vous teniez, désavouoit ma bouche.
Pleirante, qui rompit ces ennuyeux discours,
Sait bien que mon amour n'en changea point de cours;
Contre votre froideur une modeste plainte
Fut tout notre entretien au sortir de la feinte;
Et je le priai lors...

CÉLIDÉE.

D'user de son pouvoir?
Ce n'étoit pas par là qu'il me falloit avoir.
Les mauvais traitements ne font qu'aigrir les ames.

LYSANDRE.

Confus, désespéré du mépris de mes flammes,
Sans conseil, sans raison, pareil aux matelots
Qu'un naufrage abandonne à la merci des flots,

Je me suis pris à tout, ne sachant où me prendre:
Ma douleur par mes cris d'abord s'est fait entendre;
J'ai cru que vous seriez d'un naturel plus doux
Pourvu que votre esprit devînt un peu jaloux;
J'ai fait agir pour moi l'autorité d'un pere;
J'ai fait venir aux mains celui qu'on me préfere:
Et, puisque ces efforts n'ont réussi qu'en vain,
J'aurai de vous ma grace, ou la mort de ma main:
Choisissez, l'une ou l'autre achevera mes peines;
Mon sang brûle déja de sortir de mes veines:
Il faut pour l'arrêter me rendre votre amour;
Je n'ai plus rien sans lui qui me retienne au jour.

CÉLIDÉE.

Volage, falloit-il pour un peu de rudesse
Vous porter si soudain à changer de maîtresse?
Que je vous croyois bien d'un jugement plus meur! *
Ne pouviez-vous souffrir de ma mauvaise humeur?
Ne pouviez-vous juger que c'étoit une feinte
A dessein d'éprouver quelle étoit votre atteinte?
Les dieux m'en soient témoins, et ce nouveau sujet
Que vos feux inconstants ont choisi pour objet,
Si jamais j'eus pour vous de dédain véritable,
Avant que votre amour parût si peu durable!
Qu'Hippolyte vous dise avec quels sentiments
Je lui fus raconter vos premiers mouvements,

* Ce mot pouvoit se prononcer alors comme il s'écrivoit; aujourd'hui on écrit et on prononce mûr.

Avec quelles douceurs je m'étois préparée
A redonner la joie à votre ame éplorée.
Dieux! que je fus surprise, et mes sens éperdus,
Quand je vis vos devoirs à sa beauté rendus!
Votre légèreté fut soudain imitée:
Non pas que Dorimant m'en eût sollicitée;
Au contraire, il me fuit, et l'ingrat ne veut pas
Que sa franchise cede au peu que j'ai d'appas;
Mais, hélas! plus il fuit, plus son portrait s'efface.
Je vous sens, malgré moi, reprendre votre place.
L'aveu de votre erreur désarme mon courroux;
Ne redoutez plus rien, l'amour combat pour vous.
Si nous avons failli de feindre l'un et l'autre,
Pardonnez à ma feinte, et j'oublîrai la vôtre.
Moi-même, je l'avoue à ma confusion,
Mon imprudence a fait notre division.
Tu ne méritois pas de si rudes alarmes:
Accepte un repentir accompagné de larmes;
Et souffre que le tien nous fasse tour-à-tour,
Par ce petit divorce, augmenter notre amour.

LYSANDRE.

Que vous me surprenez! O ciel! est-il possible
Que je vous trouve encore à mes desirs sensible?
Que j'aime ces dédains qui finissent ainsi!

CÉLIDÉE.

Et pour l'amour de toi que je les aime aussi!

LYSANDRE.

Que ce soit toutefois sans qu'il vous prenne envie

De les plus essayer au péril de ma vie.

CÉLIDÉE.

J'aime trop désormais ton repos et le mien;
Tous mes soins n'iront plus qu'à notre commun bien.
Voudrois-je, après ma faute, une plus douce amende
Que l'effet d'un hymen qu'un pere me commande?
Je t'accusois en vain d'une infidélité:
Il agissoit pour toi de pleine autorité,
Me traitoit de parjure, et de fille rebelle:
Mais allons lui porter cette heureuse nouvelle;
Ce que pour mes froideurs il témoigne d'horreur
Mérite bien qu'en hâte on le tire d'erreur.

LYSANDRE.

Vous craignez qu'à vos yeux cette belle Hippolyte
N'ait encor de ma bouche un hommage hypocrite.

CÉLIDÉE.

Non: je fuis Dorimant qu'ensemble j'apperçoi;
Je ne veux plus le voir, puisque je suis à toi.

SCENE V.

DORIMANT, HIPPOLYTE.

DORIMANT.

Autant que mon esprit adore vos mérites,
Autant veux-je de mal à vos longues visites.

HIPPOLYTE.

Que vous ont-elles fait, pour vous mettre en courroux?

DORIMANT.

Elles m'ôtent le bien de vous trouver chez vous.

J'y fais à tous moments une course inutile;
J'apprends cent fois le jour que vous êtes en ville:
En voici presque trois que je n'ai pu vous voir,
Pour rendre à vos beautés ce que je sais devoir;
Et n'étoit qu'aujourd'hui cette heureuse rencontre,
Sur le point de rentrer, par hasard me les montre,
Je crois que ce jour même auroit encor passé
Sans moyen de m'en plaindre aux yeux qui m'ont blessé.

HIPPOLYTE.

Ma libre et gaie humeur hait le ton de la plainte;
Je n'en puis écouter qu'avec de la contrainte.
Si vous prenez plaisir dedans mon entretien,
Pour le faire durer ne vous plaignez de rien.

DORIMANT.

Vous me pouvez ôter tout sujet de me plaindre.

HIPPOLYTE.

Et vous pouvez aussi vous empêcher d'en feindre.

DORIMANT.

Est-ce en feindre un sujet qu'accuser vos rigueurs?

HIPPOLYTE.

Pour vous en plaindre à faux, vous feignez des langueurs.

DORIMANT.

Verrois-je, sans languir, ma flamme qu'on néglige?

HIPPOLYTE.

Éteignez cette flamme où rien ne vous oblige.

DORIMANT.

Vos charmes trop puissants me forcent à ces feux.

HIPPOLYTE.

Oui; mais rien ne vous force à vous approcher d'eux.

DORIMANT.

Ma présence vous fâche, et vous est odieuse.

HIPPOLYTE.

Non; mais tout ce discours la peut rendre ennuyeuse.

DORIMANT.

Je vois bien ce que c'est, je lis dans votre cœur;
Il a reçu les traits d'un plus heureux vainqueur;
Un autre, regardé d'un œil plus favorable,
A mes soumissions vous fait inexorable;
C'est pour lui seulement que vous voulez brûler.

HIPPOLYTE.

Il est vrai; je ne puis vous le dissimuler:
Il faut que je vous traite avec toute franchise.
Alors que je vous pris, un autre m'avoit prise,
Un autre captivoit mes inclinations.
Vous devez présumer de vos perfections,
Que, si vous attaquiez un cœur qui fût à prendre,
Il seroit mal-aisé qu'il s'en pût bien défendre.
Vous auriez eu le mien, s'il n'eût été donné;
Mais, puisque les destins ainsi l'ont ordonné,
Tant que ma passion aura quelque espérance,
N'attendez rien de moi que de l'indifférence.

DORIMANT.

Vous ne m'apprenez point le nom de cet amant:
Sans doute que Lysandre est cet objet charmant,

Dont les discours flatteurs vous ont préoccupée.

HIPPOLYTE.

Cela ne se dit point à des hommes d'épée;
Vous exposer aux coups d'un duel hasardeux,
Ce seroit le moyen de vous perdre tous deux.
Je vous veux, si je puis, conserver l'un et l'autre;
Je chéris sa personne, et hais si peu la vôtre
Qu'ayant perdu l'espoir de le voir mon époux,
Si ma mere y consent, Hippolyte est à vous;
Mais aussi, jusque-là, plaignez votre infortune.

DORIMANT.

Permettez pour ce nom que je vous importune;
Ne me refusez plus de me le déclarer;
Que je sache en quel temps j'aurai droit d'espérer.
Un mot me suffira pour me tirer de peine;
Et lors j'étoufferai si bien toute ma haine,
Que vous me trouverez vous-même trop remis.

SCENE VI.

PLEIRANTE, LYSANDRE, CÉLIDÉE, DORIMANT, HIPPOLYTE.

PLEIRANTE.

Souffrez, mon cavalier, que je vous fasse amis.
Vous ne lui voulez pas quereller Célidée?

DORIMANT.

L'affaire, à cela près, peut être décidée.

Voici le seul objet de nos affections,
Et l'unique motif de nos dissentions.

LYSANDRE.

Dissipe, cher ami, cette jalouse atteinte;
C'est l'objet de tes feux, et celui de ma feinte.
Mon cœur fut toujours ferme, et moi je me dédis
Des vœux que de ma bouche elle reçut jadis.
Piqué d'un faux dédain, j'avois pris fantaisie
De mettre Célidée en quelque jalousie;
Mais, au lieu d'un esprit, j'en ai fait deux jaloux.

PLEIRANTE.

Vous pouvez désormais achever entre vous:
Je vais dans ce logis dire un mot à madame.

SCENE VII.

DORIMANT, LYSANDRE, CÉLIDÉE, HIPPOLYTE.

DORIMANT.

Ainsi, loin de m'aider, tu traversois ma flamme?

LYSANDRE.

Les efforts que Pleirante à ma priere a faits
T'auroient acquis déja le but de tes souhaits;
Mais tu dois accuser les glaces d'Hippolyte
Si ton bonheur n'est pas égal à ton mérite.

HIPPOLYTE.

Qu'aurai-je cependant pour satisfaction

D'avoir servi d'objet à votre fiction?
Dans votre différent je suis la plus blessée,
Et me trouve à l'accord entièrement laissée.

CÉLIDÉE.

N'y songe plus, de grace; et, pour l'amour de moi
Trouve bon qu'il ait feint de vivre sous ta loi.
Veux-tu le quereller lorsque je lui pardonne?
Le droit de l'amitié tout autrement ordonne.
Tout prêts d'être assemblés d'un lien conjugal,
Tu ne le peux haïr sans me vouloir du mal.
J'ai feint par ton conseil, lui, par celui d'un autre;
Et, bien qu'amour jamais ne fût égal au nôtre,
Je m'étonne comment cette confusion
Laisse finir sitôt notre division.

HIPPOLYTE.

De sorte qu'à présent le ciel y remédie?

CÉLIDÉE.

Tu vois; mais, après tout, s'il faut que je le die,
Ton conseil est fort bon, mais un peu dangereux.

HIPPOLYTE.

Excuse, chere amie, un esprit amoureux.
Lysandre me plaisoit, et tout mon artifice
N'alloit qu'à détourner son cœur de ton service.
J'ai fait ce que j'ai pu pour brouiller vos esprits;
J'ai, pour me l'attirer, pratiqué tes mépris;
Mais puisqu'ainsi le ciel rejoint votre hyménée...

DORIMANT.

Votre rigueur vers moi doit être terminée.

Sans chercher de raisons pour vous persuader,
Votre amour hors d'espoir fait qu'il me faut céder;
Vous savez trop à quoi la parole vous lie.

HIPPOLYTE.

A vous dire le vrai, j'ai fait une folie:
Je les croyois encor loin de se réunir,
Et moi, par conséquent, loin de vous la tenir.

DORIMANT.

Auriez-vous, pour la rompre, une ame assez légere?

HIPPOLYTE.

Puisque je l'ai promis, vous pouvez voir ma mere.

LYSANDRE.

Si tu juges Pleirante à cela suffisant,
Je crois qu'eux deux ensemble en parlent à présent.

DORIMANT.

Après cette faveur qu'on vient de me promettre,
Je crois que mes devoirs ne se peuvent remettre:
J'espere tout de lui; mais pour un bien si doux
Je ne saurois...

LYSANDRE.

Arrête; ils s'avancent vers nous.

SCENE VIII.

PLEIRANTE, CHRYSANTE, LYSANDRE, DORIMANT, CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

DORIMANT, *à Chrysante.*

Madame, un pauvre amant, captif de cette belle,
Implore le pouvoir que vous avez sur elle;
Tenant ses volontés, vous gouvernez mon sort.
J'attends de votre bouche, ou la vie, ou la mort.

CHRYSANTE, *à Dorimant.*

Un homme tel que vous, et de votre naissance,
Ne peut avoir besoin d'implorer ma puissance.
Si vous avez gagné ses inclinations,
Soyez sûr du succès de vos affections:
Mais je ne suis pas femme à forcer son courage;
Je sais ce que la force est en un mariage.
Il me souvient encor de tous mes déplaisirs
Lorsqu'un premier hymen contraignit mes desirs;
Et, sage à mes dépens, je veux bien qu'Hippolyte
Prenne ou laisse, à son choix, un homme de mérite.
Ainsi présumez tout de mon consentement,
Mais ne prétendez rien de mon commandement.

DORIMANT, *à Hippolyte.*

Après un tel aveu serez-vous inhumaine?

HIPPOLYTE, *à Chrysante.*

Madame, un mot de vous me mettroit hors de peine.

Ce que vous remettez à mon choix d'accorder,
Vous feriez beaucoup mieux de me le commander.

PLEIRANTE, *à Chrysante.*

Elle vous montre assez où son desir se porte.

CHRYSANTE.

Puisqu'elle s'y résout, le reste ne m'importe.

DORIMANT.

Ce favorable mot me rend le plus heureux
De tout ce que jamais on a vu d'amoureux.

LYSANDRE.

J'en sens croître la joie au milieu de mon ame,
Comme si de nouveau l'on acceptoit ma flamme.

HIPPOLYTE, *à Lysandre.*

Ferez-vous donc enfin quelque chose pour moi?

LYSANDRE.

Tout, hormis ce seul point, de lui manquer de foi.

HIPPOLYTE.

Pardonnez donc à ceux qui, gagnés par Florice,
Lorsque je vous aimois, m'ont fait quelque service.

LYSANDRE.

Je vous entends assez; soit. Aronte impuni
Pour ses mauvais conseils ne sera point banni;
Tu le souffriras bien, puisqu'elle m'en supplie.

CÉLIDÉE.

Il n'est rien que pour elle et pour toi je n'oublie.

PLEIRANTE.

Attendant que demain ces deux couples d'amants
Soient mis au plus haut point de leurs contentements,

Allons chez moi, madame, achever la journée.

CHRYSANTE.

Mon cœur est tout ravi de ce double hyménée.

FLORICE.

Mais, afin que la joie en soit égale à tous,
(*montrant Pleirante.*)
Faites encor celui de monsieur et de vous.

CHRYSANTE.

Outre l'âge en tous deux un peu trop refroidie,
Cela sentiroit trop sa fin de comédie.

FIN DE LA GALERIE DU PALAIS.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

Épître dédicatoire au général Bonaparte, premier Consul de la république française, page 1

Idée sommaire de cette nouvelle édition, 3

Vie de P. Corneille, par Bernard le Bovier de Fontenelle, 9

Sentiment de l'éditeur sur le commentaire de Voltaire, 33

Avis de Voltaire sur les premieres pieces du théâtre de Corneille, 43

Préface de l'éditeur à l'occasion de ces mêmes ouvrages de la jeunesse de Corneille, 45

MÉLITE, comédie en cinq actes, 51

Épître dédicatoire à M. de Liancourt, 53

Préface de Corneille, 55

Acteurs, 56

CLITANDRE, tragédie en cinq actes, 159

Épitre dédicatoire au duc de Longueville, 161

Préface de Corneille, 165

Acteurs, 168

LA VEUVE, OU LE TRAITRE TRAHI, COMÉDIE EN CINQ ACTES. page 251
Épître dédicatoire à Mme de la Maison-Fort, 253
Préface de Corneille, 255
Argument de la Veuve, 259
Acteurs, 260
LA GALERIE DU PALAIS, OU L'AMIE RIVALE, COMÉDIE EN CINQ ACTES, 367
Épître dédicatoire à Mme de Liancourt, 369
Acteurs, 372

FIN DU TOME PREMIER.

00099815

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015